La Vie Intellectuelle

T. IX — N° 2 10 NOVEMBRE 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

Th. Deman . . . . L'ÉGLISE ET LE THÉATRE . . 180

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Lettres inédites d'Ève* **Lavallière** *à des amies (avec la reproduction d'une page autographe)*, p. 197. — *L'Union Catholique du Théâtre*, p. 208.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES

Emmanuel Mounier. CHARLES PÉGUY PHILOSOPHE . 210

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le mouvement des idées scientifiques : Astronomie*, par **André George**, p. 228. — *Le congrès de philosophie d'Oxford*, par **Gaston Rabeau**, p. 245. — *Platon*, par **Mario Meunier**, p. 253.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

E. Beaupin . . . LE PROBLÈME DES STUPÉFIANTS. 258

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Face aux « Casques d'acier » : la 69e Assemblée générale des Catholiques allemands à Münster*, par **H.-M. Féret** et **M.-J. Congar**, p. 283. — *Une soirée au Dahomey*, p. 287.

LES LETTRES ET LES ARTS

René Schwob . . . CHAGALL ET L'AME JUIVE . . 290

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le naturalisme de Huysmans et sa conversion*, par **René Dumesnil**, p. 304. — *Images de Paris. Musique sacrée, musique profane*, par **Maurice Brillant**, p. 315. — *Les disques*, par **M. Mathé**, p. 329.

L'HISTOIRE

Émile Dermenghem . LA FRANC-MAÇONNERIE AU XVIIIe SIÈCLE 332

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Les anciennes législations orientales*, par **P. Synave**, p. 345. — *Un animateur de la jeunesse au XIIIe siècle*, par **P. Mandonnet**, p. 348.

LA VIE RELIGIEUSE

LE THÉATRE ET LA VIE CHRÉTIENNE

TH. DEMAN, O.P.
Professeur de théologie morale au Saulchoir.

L'Église et le théâtre.

Chrétien. Comédien. Pour bien des oreilles, deux mots qui jurent d'être accouplés. Dans une large mesure, Bossuet est responsable de cet état d'esprit. Mais il convient peut-être de reviser les *Maximes sur la Comédie*. Ce ne sont pas seulement les acteurs qui en seront réhabilités, les spectateurs aussi y trouveront leur compte. Toutefois les uns et les autres devront apprendre leur « devoir d'état ».

ÈVE LAVALLIÈRE.

De Nouvelles Lettres inédites.

Rupture avec le théâtre, cette fois, pour monter vers la perfection chrétienne. Après les lettres publiées par M. Per Skansen, voici quelques nouveaux témoignages de cette ascension d'âme.

Mais — un grand théologien récemment l'affirmait — un artiste peut devenir un saint tout en restant artiste et

* * *

L'Union Catholique du Théâtre,

dont l'action s'affermit et s'accroît de plus en plus, permet d'espérer que beaucoup d'artistes d'aujourd'hui sauront user de cette permission.

L'Église et le théâtre

De cette querelle trop longue, on souhaiterait que notre temps marquât la fin. Le dossier est apparemment complet où, depuis trois siècles, avec une passion inlassable, adversaires et partisans du théâtre ont versé leurs écrits : il serait vain de le grossir. Mais on peut entreprendre de le dépouiller. Où les disputes n'ont mis que de la confusion, la critique des disputes démêlera peut-être la vérité. La tâche semble donc opportune, en cette matière, de défaire, pour ainsi dire, ce que l'histoire a fait ; de dissiper les contingences où les auteurs, à travers la multitude des dissertations et des répliques, se sont embarrassés ; d'apprécier enfin selon une critique historique et doctrinale les documents de la querelle. Les prestiges de Bossuet lui-même résisteront-ils à ce traitement ? Pour se dédommager peut-être de l'immense labeur qu'ils ont dévoué à la gloire de ce grand homme, MM. Urbain et Levesque viennent de rassembler en un volume, avec les *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, quelques pièces intéressant ce fameux épisode de la querelle du théâtre ; ils ont mis des notes sur ces textes ; ils ont introduit ce débat particulier dans le cours d'une dispute commencée avant lui et qu'il ne devait pas conclure (1). Il se trouve

(1) Ch. Urbain et E. Levesque, *L'Église et le théâtre*. Bossuet : Maximes et Réflexions sur la Comédie, précédées d'une introduction historique et accompagnées de documents contemporains et de notes critiques. Un vol. in-12, 310 p., Paris, Grasset 1930 ; collection « La vie chrétienne », publiée sous la direction de Maurice Brillant.

que cet humble labeur d'édition et de commentaire, en expliquant un ouvrage qui, en dépit de son éloquence, relève de disciplines déterminées, nous instruit davantage que n'eussent fait les plus ingénieuses spéculations. Si la souveraine autorité de Bossuet s'en trouve un peu compromise, ne pardonnera-t-il pas cette chiquenaude aux deux loyaux serviteurs ?

***

Le zèle évangélique seul jeta Bossuet dans la querelle. Son intervention n'est que la plus éclatante entre plusieurs autres qu'avait provoquées la scandaleuse *Lettre d'un Théologien illustre*..., imprimée, en 1694, en tête du *Théâtre* de Boursault. Selon le précepte de la correction fraternelle, le pasteur écrit en privé au Père Caffaro une lettre de remontrances, dans laquelle il apparaît très clairement que l'âme droite de Bossuet est déconcertée qu'un prêtre, un religieux, ait pu écrire de pareilles choses en faveur du théâtre. Tout devait procéder de cette première et sainte émotion. Le bon Père Caffaro devant ces reproches perdit malheureusement la tête et fit amende honorable sans marchander. On eût aimé plus de persévérance : quel spectacle, s'il eût osé se mesurer avec le prélat ! Car si Bossuet avait pour lui quelques vérités, Caffaro en avait d'autres, et plus pertinentes. Boursault pour son compte, dans la lettre qu'il écrivit à l'archevêque de Paris, montra plus de fermeté et soutint mieux son opinion. L'humiliation du coupable, une sorte de coupable malgré lui, n'empêcha point Bossuet de lancer les *Maximes* : sans doute céda-t-il au souci de réparer publiquement un scandale éclatant comme au désir d'examiner au fond les sentiments des Pères et des théologiens sur ce sujet du théâtre. L'ouvrage ne fit pas sensation : il ne devait émouvoir que la postérité.

Quelques poètes cependant le remarquèrent, en mal de rimer : et les éditeurs ont reproduit, dans le volume que nous signalons, trois poèmes ignorés que firent naître les *Maximes*. Dieu me pardonne ! mais le meilleur des trois, à notre goût, où la verve jaillit, où le bon sens s'exprime en vers drus et pleins, est aussi le seul qui soit une « satire à Mgr Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, sur son livre touchant la comédie ». Les deux autres, est-ce ruse du Malin ? qui entreprennent de chanter la vertu et d'anéantir le théâtre, manquent notoirement d'inspiration, sans compter que les vers en sont très méchants. Dans l'un, qui est une épître à Jean Racine, l'auteur célèbre celui-ci comme le parfait poète dont la vie est de tout point conforme aux préceptes du prélat. Le morceau dut être assez mal reçu si l'on s'avise, comme nous l'apprend une note des éditeurs, que Racine, tout converti qu'il était, avait été fort mal content des *Maximes* : une allusion de Bossuet à sa *Bérénice* et à tout son théâtre passé l'avait piqué ; on disait même que M. Racine voulait écrire. Quel fâcheux l'en a donc retenu ? On sait de quel style usait notre auteur en ces occasions : sa lettre nous eût bien compensé la faillite du Père Caffaro. Mais cette fois le diable fut battu. Il prit sa revanche en laissant paraître le troisième des poèmes ici recueillis, et qui est dédié « au très équitable juge de l'art comique » par un versificateur très obscur, et que les érudits eux-mêmes connaissent mal. Cela s'appelle : *In pestem theatralem carmen*, et fut composé indubitablement malgré Minerve : car l'auteur n'ajuste ses hexamètres latins qu'à force d'élisions qui nous font à tout moment perdre pied, et il ne soutient son discours que par les procédés les plus scolaires de cette rhétorique. Si les *Maximes* ont mérité à Bossuet un peu de purgatoire, il dut s'en acquitter en lisant cet hommage.

On se doutait déjà que la partie positive des *Maximes* n'était pas de tout point impeccable. Nous voyons précisément ici que Bossuet interprète Platon avec une insuffisante rigueur, qu'il tire à soi tel texte de saint Augustin, qu'il omet de relever quelques arguments du Père Caffaro, comme l'autorité de saint François de Sales et la présence de prélats à la comédie. Une note philologique sur le sens d'*histrio* dissipe sans merci de laborieux raisonnements de Bossuet sur un texte de saint Thomas. On sait d'ailleurs qu'il existe entre ces deux esprits un dissentiment profond, que tout le soin de Bossuet ne peut dissimuler.

Quelques notes des éditeurs dirigent en ce sens nos réflexions. Bossuet tient donc « qu'il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces » que d'exciter chez le spectateur la passion même qui est jouée sur le théâtre. Il contredit ainsi le Père Caffaro selon qui, dans la comédie de nos jours, à la différence des représentations obscènes de l'antiquité, les paroles de passions n'excitent celles-ci qu'indirectement, par hasard et par accident. Il est vrai que ce théologien ne faisait pas assez de différences entre les comédies et qu'il innocentait trop universellement les pièces de son temps. Mais il insinuait une considération propre à cette matière et qui eût contraint Bossuet, s'il l'eût comprise, à reprendre par le principe sa psychologie du spectateur. « Le plus souvent, semble-t-il, notent à propos nos éditeurs, il n'y a de la part de l'auteur comme des acteurs d'autre dessein formel que d'exprimer naturellement les sentiments prêtés aux personnages, ceux-ci étant, dans la plupart des cas, en lutte les uns avec les autres et leur antagonisme faisant l'intérêt de l'action. Autrement, il faudrait dire que, dans la même pièce, le spectateur est appelé à éprouver

à la fois les émotions de Britannicus et de Néron, celles de la coquette Célimène et de la prude Arsinoé. » Il a manqué à Bossuet de songer ici au plaisir original que donne la représentation, et dont on avouera qu'il est un élément capital en une étude du théâtre. Notre auteur a raisonné sans tenir compte de cette transposition qui s'opère d'elle-même chez un homme dès là qu'il consent à regarder ce que l'on appelle par excellence un spectacle. Quelque emprise que conserve encore sur cet homme la nature de l'objet représenté, il semble incontestable que les sentiments qu'il éprouve ne sont pas précisément ceux-là que lui inspirerait la réalité même de cet objet, que la représentation détermine en lui une qualité originale de sentiment et d'intérêt. Où la réalité provoque le désir ou le dégoût, sa représentation comme telle devient l'objet des facultés de contemplation ; et c'est une activité de connaissance, d'ailleurs complexe, qui prévaut alors sur le simple déchaînement des passions. De là le plaisir que l'on goûte au personnage de Néron non moins qu'à celui de Britannicus ; de là l'agrément de la prude Arsinoé pour ceux-là mêmes qu'amuse la coquette Célimène ; de là cet intérêt propre que l'on trouve à la diversité et au conflit des caractères dans une même représentation. Bossuet avait pressenti cette qualité originale de l'émotion au théâtre quand il observait, en faveur d'une autre thèse, dans un sermon de 1661, combien étaient vite disparues les passions du spectateur : « Il est ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige des choses qui, au fond, sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvements tiennent peu au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu. Cette pitié qui causait ces larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et les visages, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même,

qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables, tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes ». Mais Bossuet était peut-être d'un naturel trop sérieux pour retenir une telle observation et pour concevoir avec attention l'intérieur de l'homme en état de comédie.

La même méconnaissance n'est pas moins dommageable à l'idée qu'il se fait de l'acteur. Selon Bossuet, il ne peut que rappeler celles qu'il a ressenties s'il veut jouer naturellement une passion : « Il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés et toutes leurs grâces trompeuses. » Cette fois encore, n'est-ce pas trop simple? Nos éditeurs proposent ici ces observations : « Beaucoup pensent au contraire que l'acteur doit s'inspirer beaucoup moins de ses souvenirs personnels que de l'étude et des observations qu'il a pu faire autour de lui. Diderot lui conseille de rester froid au lieu de s'émouvoir. « La qualité maîtresse de l'acteur, dit-il, n'est pas une forte dose de sensibilité, mais bien le jugement ou la pénétration et l'aptitude à interpréter également toute sorte de caractères ou de rôles : il n'est pas bon qu'il éprouve les sentiments et les passions qu'il représente..... Son talent consiste, non à sentir, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs des sentiments que vous vous y trompiez... Les comédiens font impression sur le public, non lorsqu'ils sont furieux, mais lorsqu'ils jouent la fureur » (*Paradoxe sur le Comédien*). Au sortir d'une représentation d'*Andromaque*, où il venait de faire passer des frissons de terreur dans les veines de tous les spectateurs, alors qu'intérieurement il était resté calme et maître de lui, Talma disait à l'avocat Crémieux : « Où en serions-nous, mon pauvre ami, s'il nous fallait, quand nous sommes Oreste, voir réellement des serpents siffler sur notre tête, ou, quand nous sommes Othello, sentir

nos propres entrailles dévorées par le serpent de la jalousie ! Et cela tous les soirs, de huit à onze heures ! Mais nous en aurions tout juste pour six mois à ce métier-là ! » C'en est assez pour suggérer au moins la complexité d'une psychologie que Bossuet réduit à une irréelle simplicité. Comme il y a chez le spectateur un sentiment de la représentation, il y a chez l'acteur un soin du rôle et le sentiment du personnage qui définissent l'originalité des émotions qu'il éprouve : elles tiennent davantage à l'imagination de la passion qu'à la passion même ; et l'acteur se manquera sans doute à lui-même à l'instant où la passion prenant sur lui un empire véritable ne lui laissera plus la liberté de la représenter. Il se peut donc que le plus célèbre de tous les réquisitoires que l'on ait écrits contre le théâtre pèche précisément par la méconnaissance de cela qui constitue l'originalité du spectacle, et chez ceux qui le regardent, et chez ceux qui le donnent.

L'élément que nous essayons de dégager est d'autant moins négligeable que le spectacle comporte de la beauté. Car cette représentation, en quoi le spectacle consiste, est susceptible d'être belle ; davantage, elle se prête admirablement, entre les mains de son créateur, à recevoir cette beauté qui ne se montre point toute pure dans la vie. Et l'on sait assez que la poésie a trouvé dans le genre dramatique l'un de ses meilleurs refuges. Dès lors se font jour ici tous les sentiments que commande cette très spéciale qualité de l'objet. Notre temps s'est passionné pour ce problème de la beauté et de la poésie et plusieurs ont tenté d'analyser l'émotion qu'elles inspirent. On ne peut nier, quelque parti qu'on adopte, que ces essais ont une matière réelle, et qu'une expérience existe parmi les hommes que les mots d'esthétique et de poétique distinguent légitimement de tout autre sentiment. C'est un

grand sujet d'étonnement que le siècle de notre histoire, qui a produit peut-être le plus de beauté, soit aussi celui-là où l'on ait le moins distingué la beauté. Corneille et Racine, quand ils défendent leur théâtre, n'invoquent que la morale. Pascal dénonce la vanité de la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux. Bossuet est de ce temps. On peut être assuré qu'il eût condamné la représentation des nudités dans l'art avec le même tranchant et la même simplicité que nous lui voyons employer envers la comédie. L'ordre esthétique lui échappe. Il était malaisé de parler juste du théâtre en cette condition.

La doctrine du Père Caffaro méritait donc d'être mieux entendue. Il est bien vrai que le dessein propre et direct de la comédie n'est pas d'exciter les passions. De soi, elle appelle les sentiments par où l'on goûte une représentation et l'on jouit de la beauté. Bossuet eût été mieux inspiré de suivre la suggestion de ce théologien ; au lieu de cela, il ne fit en somme que reprendre et développer cette pensée qu'il avait mise, en 1670, en marge de l'un de ses sermons et où s'exprime à merveille la simplicité de sa psychologie : « Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont la représentation même est si agréable ! » Il ne comprend pas que la représentation elle-même prend valeur de chose, loin qu'elle ne soit qu'un signe ; et que de là dérive très précisément le plaisir particulier de la comédie.

Pour autant nous ne nions pas, qu'on y prenne garde, tout rapport de l'objet représenté avec le sentiment du spectateur. Nous disons qu'un jugement sur ce sentiment doit tenir compte de cet état de comédie où l'homme s'est placé et grâce auquel il se peut que la nature déréglée de l'objet représenté n'ait point pour réplique chez le spectateur une émotion déréglée. Il considérera avec

un intérêt puissant un spectacle d'intrigue, d'ambition, de vengeance, et sans verser le moins du monde pour son propre compte en de tels désordres. Avec cela, il arrive sans doute que l'intérêt de la représentation même et le sentiment de la beauté compensent mal l'attachement que l'on prend à la chose représentée. Le cas en est à redouter à proportion que l'on se plaît, et pour de bon, à cet objet même dont se constitue le spectacle. Il faut convenir que l'amour vérifie excellemment cette condition. L'inclination de l'homme pour l'amour véritable lui rend plus malaisé le plaisir pur de l'amour représenté. Nous pouvons même concéder à Bossuet ce point que le bon ordre de l'amour fait peu de chose à l'affaire et que l'on n'empêche guère cet effet en invoquant l'idée du mariage. Mais toute représentation de l'amour n'est point par là condamnée : car il n'est pas inouï, en cette matière même, que le spectacle comme tel tienne en échec le développement de la passion véritable. Il est seulement requis que l'on se mette avec une force de surcroît en état de comédie et que la représentation accuse son caractère artistique et sa valeur de beauté : aussi bien ne le peut-elle faire qu'en modérant de l'amour certains excès impropres au spectacle. Il y a deux façons d'aller au théâtre : ou bien l'on y recherche le plaisir propre de la comédie ; ou bien l'on y convoite des émotions de réalité : cette seconde façon est singulièrement dangereuse quand le théâtre fait jouer les passions de l'amour.

Il nous est apparu que les *Maximes* pèchent en un point essentiel par insuffisance psychologique : ce seul défaut est propre à compromettre la vérité de leurs conclusions morales. Mais Bossuet assume en sa démonstration même quelques principes moraux lesquels à leur tour ne sont pas, selon nous, irréprochables. Sa doctrine est

nexacte sur la valeur du divertissement et sur la nature de la convoitise.

L'impitoyable réquisitoire trahit assez sensiblement un parti-pris de gravité et d'austérité qui ne résiste pas à l'expérience humaine et que même il est malaisé de soutenir dans la spéculation. Bossuet nous déconcerte quand il se met en peine de démontrer que le divertissement est indigne des chrétiens. Nous aurions cru plutôt que cette paix et ce contentement où la véritable vie chrétienne établit l'âme, dussent favoriser jusqu'en la partie sensible cette humeur alerte et aimable qu'un rien met en joie, d'où jaillit la plaisanterie. On ne plaisante pas seulement parce qu'on a l'esprit facétieux, mais bien parce que l'on a l'âme contente. Condamner la plaisanterie serait professer que le christianisme n'inspire que de sombres pensées, tandis qu'il engendre la joie spirituelle, que traduit la bonne humeur dans la sensibilité. Que deviendra ce monde, hélas! si l'on nous interdit de rire? Ce fut peut-être le dessein de quelques réformateurs de faire de la vie humaine un gémissement continuel : mais la vie humaine se moque de leurs théories, et les hommes se divertissent comme devant.

On le leur pardonnera d'autant plus volontiers que les moines eux-mêmes, paraît-il, s'accommodent mal d'un régime aussi rigoureux. Nous l'apprenons de Dom Mège, bénédictin de Saint-Maur, qui s'éleva en son temps contre l'esprit de Rancé et écrivit ces excellentes réflexions que nos éditeurs ont eu le soin de reproduire pour nous : « Saint Benoît ne veut bannir de ses monastères ni du cœur de ses religieux une joie juste et modérée qui épanouit le cœur et qui fait rire modestement... Mais, s'il n'est pas défendu de rire, il n'est donc pas absolument défendu de dire dans la conversation quelque chose d'agréable et qui puisse contribuer à la joie et au divertissement de la

compagnie, surtout dans les conversations qui ne sont destinées que pour délasser l'esprit de ses fatigues et pour le réjouir quand il est abattu de chagrin (1). » Il est pénible d'apprendre que Bossuet, approbateur des ouvrages de Rancé, intervint auprès des supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur, et que ceux-ci, désavouant Dom Mège, supprimèrent son *Commentaire*. Nous croyons pour notre compte infiniment plus avisé de prendre son parti de la plaisanterie et de l'enjouement qui sont chose commune de par le monde et qui, aussi bien, mettent en cette vie un charme propre et nécessaire ; infiniment plus sage de faire de cette réalité une matière de vertu, c'est-à-dire, la soumettant au gouvernement de la raison, d'en ordonner l'usage au bénéfice des grandes fins humaines. Et pourquoi ne pourrait-on pas plaisanter vertueusement ? Il n'est pas difficile de voir le rôle du divertissement dans l'économie d'une vie humaine bien réglée. Une fausse idée de la vertu a joint à celle-ci comme ses compagnes la rigueur et la sévérité : nous préférons une vertu plus humaine et capable, puisqu'ils sont chose humaine, de se mêler à nos jeux.

Si l'on agrée une telle vertu qui, depuis Aristote, a reçu son nom, on posera peut-être en termes nouveaux la question de la moralité du théâtre. Il est curieux comme l'on a prétendu faire du théâtre une école de vertu ou comme on lui a reproché d'enseigner le vice. Dans les deux cas, on attribuait au théâtre une fonction qui n'est pas proprement la sienne. Qu'il fasse sur les âmes des impressions vertueuses, assurément nous y applaudirons. Mais il n'est pas besoin d'invoquer cette circonstance pour justifier, et moralement, le théâtre. Il est assez justifié s'il

(1) *Commentaire sur la règle de S. Benoît*, Paris 1687, in-4, pp. 192-195.

divertit les spectateurs. Nous ne lui permettons pas, on l'entend, de divertir en excitant des passions déréglées : et nous avons tenté de dire plus haut quelles règles doivent être sur ce point observées. Mais nous sommes content s'il peut divertir l'honnête homme. On n'exige pas d'un paysage ou de quelque œuvre d'art qu'ils soient édifiants. Pourquoi commettre ce contresens au sujet du théâtre? Il appartient au spectateur de rendre vertueux pour soi-même ce divertissement qui, de sa nature, fait assez de le divertir. La vie morale ne consiste pas seulement en des actions contraires ou étrangères à nos inclinations; elle se développe aussi, grâce à Dieu, selon des actions où nous inclinons naturellement, si toutefois l'authentique nature s'y exprime : et tel est le cas du divertissement. Que la raison adopte cette action et l'introduise dans la conduite qu'elle gouverne : et voilà un divertissement moral, sans qu'il faille l'occuper d'exhortations austères et de vertueuses harangues. On eût évité en cette querelle du théâtre des embarras infinis, si on n'eût prêté au théâtre un genre qui n'est pas le sien, et si l'on n'eût arbitrairement limité l'étendue de la bonté morale.

Bossuet n'a jamais mis en doute que la concupiscence ne fût un mal en soi et selon sa nature même; et on l'eût assurément étonné en lui suggérant que des discernements, jusqu'en cette matière, étaient peut-être de saison. Devant ce phénomène, il est pour ainsi dire en état permanent d'irritabilité. Il n'est prêt à aucun accommodement et il croit avoir été jusqu'aux extrémités de la concession s'il reconnaît que le mariage use bien de ce mal. Sur ce point, nos éditeurs, qui s'élèvent décidément au-dessus de la philologie et de l'érudition, nous livrent cette pensée : « La convoitise ou concupiscence, c'est-à-

dire l'instinct qui pousse un sexe vers l'autre, mauvaise en ce sens qu'elle est une tentation dangereuse, ne devient péché que si elle cesse d'être soumise à la raison et contenue par la volonté aidée de la grâce. Autrement, il faudrait proclamer que tout homme qui se prépare à contracter un mariage d'inclination est en état de péché, et blâmer de même la jeune fille qui cherche à s'attacher le cœur de son fiancé. » Ainsi parle le bon sens même. Non plus qu'à propos du divertissement, l'outrance de Bossuet, en cette matière, ne rencontre le sentiment commun. Il faudrait bannir de la vie, s'il avait raison, des réalités dont nous savons bien qu'elles s'imposent aux humains. D'autres esprits ont pensé que ce plaisir n'était point vicié ni pestilentiel en sa qualité même. Saint Thomas d'Aquin n'a pas cru que nos premiers parents, s'ils fussent demeurés innocents, ne l'eussent pas éprouvé ; et il ose dire que leur plaisir en cet état eût été plus grand. Mais son soin est de discerner entre le plaisir même et l'attachement que l'on y a ; et l'innocence à son gré est sauve pourvu que l'on ne s'attache à ce très grand plaisir que selon la mesure de la raison. Car s'il n'appartient pas à la raison de déterminer la nature ni la force de ce plaisir, lequel tient à ce que nous sommes et dès lors représente une énergie première et irrécusable, il reste à la raison de régler l'usage de ce plaisir et de retenir le sujet d'y adhérer sans mesure. Le malheur de notre condition présente consiste en l'excès d'une inclination et d'un attachement où la mesure raisonnable est compromise. Là se marque notre déchéance originelle ; par là s'introduit en la vie humaine un risque permanent de péché. Et c'est pourquoi il fut toujours digne d'éloge dans l'Église de renoncer absolument à ces plaisirs absorbants et dangereux. Mais il est hors de doute qu'ils seront toujours le lot du plus grand nombre. Aussi bien faut-il

rendre garde d'une part que le péché a lieu seulement ans les cas où se rencontre une défaillance de la raison, 'autre part que la raison peut quelquefois en toute cor- ection agréer les plaisirs dont nous parlons et tolérer que a sensibilité s'y attache selon la juste mesure : ainsi btiendra-t-on des mouvements de concupiscence qui ne eront en aucune manière des péchés. Le cas s'en vérifie xcellemment dans le mariage, dont l'acte est si éloigné 'être un péché qu'on doit le tenir pour méritoire de a vie éternelle — les conditions communes du mérite tant par ailleurs remplies. Or, la nature propre de cet cte marque inévitablement l'amour même qui appartient u mariage, et qui se répand par toute la vie des époux omme de ceux-là qui se disposent à le devenir. L'amour onjugal ne peut faire abstraction de cette réalité.

Cette idée que nous avons de la concupiscence, où nous avons faire la part de la nature et la part du péché, nous rescrit une attitude morale assez différente des préceptes le Bossuet. Il ne songe qu'à réprimer la concupiscence ; ous croyons qu'il suffit de la régler. Il entend que l'u- age légitime s'en accompagne de répugnance ; nous royons que celle-ci, qui concerne le débordement du laisir, laisse sauf l'agrément du plaisir lui-même. D'un not, il voudrait l'exclure de la vie humaine et nous l'y ccueillons. La thérapeutique morale de Bossuet tiendra lans la fuite des occasions ; nous estimons bien plutôt u'il importe à l'homme de se réformer au-dedans, d'as- ujettir à sa raison par un labeur sage et persévérant les aillies de sa concupiscence, de se mettre enfin dans la lisposition de n'éprouver que de tels plaisirs où la vertu e puisse retrouver. L'homme ainsi muni est propre à sou- enir les occasions que lui impose ou que lui propose la vie humaine librement vécue. Sous la magnificence de son expression, la morale de Bossuet est ici assez courte ; et,

par une juste conséquence, le système d'éducation mor
demeure assez fruste qui ressort de ses principes.

***

Nous sommes trop enclins à croire en France que
morale de Bossuet est l'infaillible expression de la mor
chrétienne. Il est vrai qu'elle a donné aux sévérités
christianisme, qui sont une part authentique de cet
morale, un prestige et une majesté incomparables. Mais
est dans l'héritage chrétien maintes ressources que s
génie n'a pas exploitées. En insistant comme il a fait s
un aspect des choses et de la vie, en manquant d'opér
en des matières infiniment embrouillées les discernemen
nécessaires, il s'est empêché, en ce sujet du théâtre,
corriger les conclusions où l'induisait une psycholog
elle aussi trop sommaire, du plaisir de la comédie. O
oserait dire que la doctrine des *Maximes et Réflexions s*
la Comédie est un produit spécifiquement gallican. N
éditeurs rapportent un document de la cour romain
relatif à la réception des comédiens à la communion :
en ressort que la distinction doit ici prévaloir des com
diens *qui scena inhoneste abutuntur* et de ceux qui n'en fo
point cet abus ; le tour du document laisse même ente
dre que la distinction en est classique, consacrée et inco
testable. Il a fallu la puissance d'un Bossuet pour fai
douter les Français de ces rudiments de la morale un
verselle.

De l'ouvrage que nous venons de commenter, nous n
corrigerions qu'une appréciation, où les auteurs à not
gré montrent une indulgence que n'autorisent pas leu
remarques particulières. Nous ne croyons pas que « l
finesse de l'analyse psychologique — dans les *Maximes*

garde toute sa valeur », au moins sur le sujet propre du théâtre : car la pénétration et la vigueur du psychologue ont méconnu, nous l'avons dit, un élément capital. Surtout, nous ne pouvons tenir ce traité pour « une impressionnante leçon de morale, où nous est présenté un idéal trop élevé sans doute pour être imposé au commun des hommes, mais qu'il est beau et salutaire d'admirer avec le désir de s'en rapprocher davantage ». L'idéal des *Maximes* n'est pas trop élevé, il est déplacé. Il invite les hommes à un effort qui ne tient pas compte de leur nature entière, partant qui ne peut leur garantir la perfection et la plénitude du développement moral. L'important n'est point que l'on fasse des efforts, mais qu'on les fasse à propos. Une bonne volonté et un ascétisme mal réglés risquent de desservir les authentiques exigences morales.

Il est manifeste que nous n'avons établi ici que des principes. Or les principes, en morale, s'ils sont indispensables, sont aussi insuffisants. Il reste que chacun les applique aux cas particuliers où son action doit en effet se produire. Les différences de ces cas et les différences des sujets peuvent être telles que le même principe reçoive des applications contraires. L'un jugera qu'il peut aller au théâtre et l'autre qu'il n'y doit pas aller ; et le même qui se permet un spectacle, s'en interdira un autre. Pardessus tout, cette diligente application des principes généraux aux actions particulières exige de qui la fait l'amour du bien. Il n'est point de principe juste dont ne puisse se couvrir, l'homme résolu à mal faire. Que celui-là relise plutôt Bossuet et se livre aux terreurs des *Maximes* ! Pour lui, elles sont excellentes ; pour lui, l'analyse de Bossuet est d'une irréfutable vérité. Mais le moraliste a sans doute le droit de songer aussi aux gens de bien et de leur déclarer

sans arrière-pensée la vérité entière : c'est pour ceux-là que nous avons écrit.

Au reste, il n'est point bon que l'on prolonge ces querelles. Elles donnent l'impression que toute la tâche de la morale chrétienne est de restreindre les libertés naturelles de l'homme et de multiplier les anathèmes. Nous avons infiniment mieux à faire. Il importe que nous exploitions pour les hommes les ressources admirables d'une doctrine dont la valeur se prend de ce qu'elle favorise et élève la vie humaine, avec un bienveillant respect.

Le Saulchoir.

TH. DEMAN, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La conversion d'Ève Lavallière

« Tu étais au dedans de moi, et j'étais, moi, en dehors de moi-même. » C'est le cri de saint Augustin converti, et ce pourrait être celui de toutes les âmes qui ont retrouvé Dieu après l'avoir quitté. En s'éloignant de lui, c'est de soi-même qu'elles s'étaient éloignées ; et la foi bien souvent renaît de la découverte d'une *présence* en soi, plus fidèle que soi-même.

Simple comme un retour chez soi après le tourbillon d'une journée mondaine, c'est ainsi que nous apparaît la conversion d'Ève Lavallière, dans le petit recueil de lettres que M. Per Skansen présente et relie de délicates notes biographiques (1). La célèbre comédienne avait conservé de son éducation première un fonds de piété qui reparaissait aux périodes de calme. « Je suis comédienne, mais je suis avant tout chrétienne », disait-elle à la religieuse qui la soigna lors d'une grave opération, en 1911 ; et durant tout le temps que sa porte fut condamnée, elle retrouva des sentiments de première communiante et récita matin et soir son chapelet. Puis le tourbillon la reprit. C'est six ans plus tard seulement qu'elle devait entrer dans la retraite définitive. Mais on n'a pas assez remarqué, croyons-nous, combien le passage se fit rapidement, de la simple détente au milieu du calme des champs, à la paix de l'âme réconciliée. Le récit même de

(1) *Ma Conversion,* par Ève Lavallière. Paris, Gallimard 1930, in-16.

M. Per Skansen pourrait faire illusion. Oublions un instant les menus faits, émouvants d'ailleurs, qu'il enchaîne, pour retenir seulement les deux dates qui les enclosent : « *vers la fin de mai 1917* », Ève Lavallière s'enfuit de Paris, pour chercher, en Touraine, un château où elle puisse se reposer d'une saison bien chargée ; *le 19 juin*, elle communie avec sa jeune compagne Léona, et déjà depuis plusieurs semaines (?), nous dit-on, elle s'appliquait au catéchisme. En fait, quelques jours de solitude ont suffi pour que s'éteignent toutes les « voix » que maudissait Verlaine, et que s'élève à leur place « la voix terrible de l'Amour ».

Tout n'était pas fini d'ailleurs ; c'est même ici que commence « l'histoire d'une âme » que nous racontent ces lettres. Lettres d'une simplicité, d'une sincérité totale et sans l'ombre de cabotinage. Lettres de dépouillement, d'humilité, de souffrances, de souffrances surtout. Elle les connut toutes, depuis celles de ses pauvres yeux torturés, jusqu'aux angoisses, infiniment plus poignantes, de l'âme, et singulièrement l'épreuve qui vint d'un être cher, si scabreuse de sa nature qu'on se voit obligé, à cause des allusions fréquentes qu'y font les lettres, de réserver strictement la lecture de ce petit livre... A regret, car il en est peu d'aussi émouvants. Après l'avoir fermé, on souhaite une biographie plus complète, qui du château de Touraine à la grotte de Lourdes, des missions africaines à la petite maison vosgienne de Thuillières, nous dirait toutes les étapes de cette vie nomade à la recherche d'une solitude, et nous ferait suivre pas à pas la montée de cette âme vers son Dieu. *La Vie Intellectuelle* se félicite de pouvoir apporter sa pierre à cette œuvre, en publiant plusieurs lettres inédites d'Ève Lavallière, qui révéleront quelques aspects originaux de sa vie spirituelle.

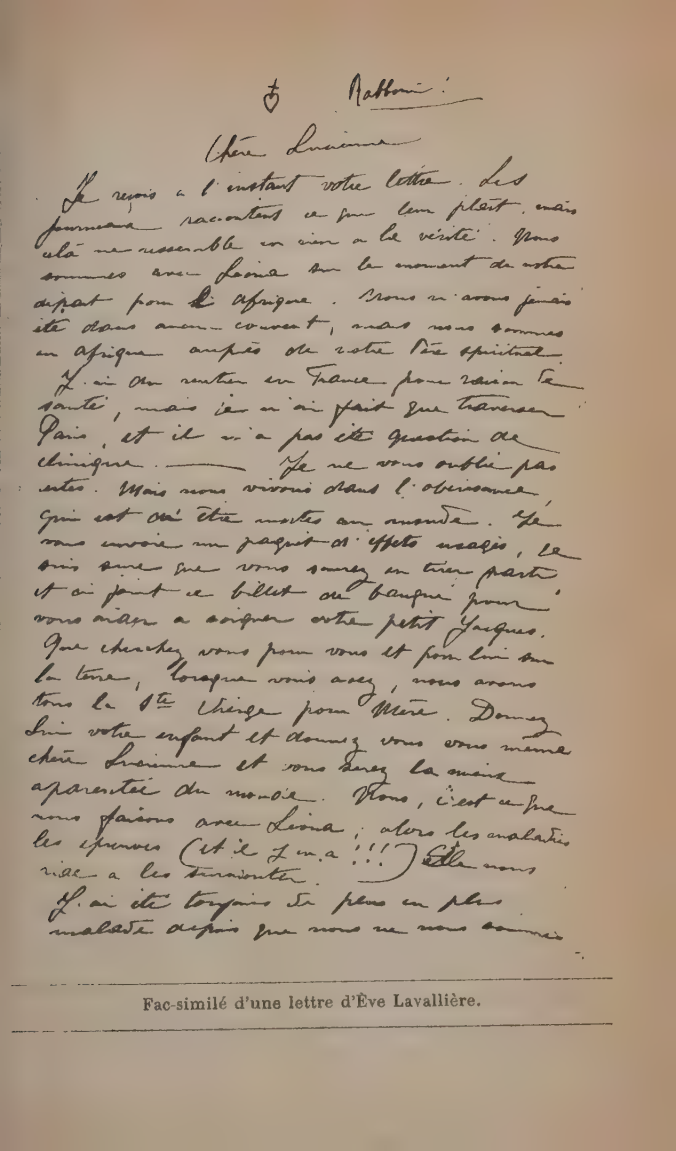
Lettres inédites d'Ève Lavallière à des amies

Chère petite Lucienne,

C'est vrai, voilà un mois que je ne vous ai écrit? comme temps passe! même le mauvais, ou du moins celui qu'a-ec nos fâcheuses idées de la terre, nous trouvons mau-nis. Cependant je pense à vous et je vous aime toujours e même, toujours plus si possible. Pardonnez-moi cette égligence, je suis si absolument imparfaite! j'ai besoin e tant d'indulgence! — Nous allons partir avec Léona our Marseille dans quelques jours afin d'y retrouver otre Directeur Monseigneur Lemaître qui nous y donne endez-vous. Vous pourrez nous écrire à l'adresse sui-ante : Mme Lavallière, 123, boulevard Longchamps, Iarseille (Bouches-du-Rhône). Notre avenir va sans doute e décider, et le cœur me bat bien fort, car malgré que e ne sois qu'une misérable créature, misérable parmi les lus misérables, ah! si Jésus le veut, comme avec *ivresse* irai me réfugier derrière les grilles d'un cloître! Mais ésus voudra-t-Il? Je suis vieille, malade, et les infirmités e mon âme sont incalculables, mais je sais que son mour et sa miséricorde sont infinis, et que ma misère 'est rien auprès de Son Amour ; alors j'ai confiance, une onfiance absolue, et j'attends, j'espère, prête à faire ce u'Il voudra, QUOI QUE CE SOIT. Me permettra-t-Il de enir vous voir? Je ne sais. Cela me serait bien doux, nais si Il me demande ce sacrifice nous le ferons, n'est-ce as, ma chère petite fille, nous le ferons toutes deux bien énéreusement, nous ferons ce qu'Il voudra. Comme il est bon pour vous! voilà que vous pouvez aller à la cha-elle chaque jour, me dites-vous? vous rendez-vous bien compte de cela? de ce qu'*Il* fait pour vous? moi mon cœur est ému aux larmes, car que dire, les mots ne peu-

vent pas exprimer la force, la douceur des sentiments. vous envoie cette somme d'argent afin que vous achet ce dont vous pourrez avoir besoin pour vous vêtir *simp ment*, mais tout de même pour faire honneur à Jésus lo que vous allez le visiter. Pensez, lorsque vous vous hab lez, à ce que la sainte Vierge vous donnerait pour vo vêtir si elle en avait la charge ; songez comme ce ser simple, modeste et sobre, et agissez de même pour lui êt agréable et prouver à Jésus votre reconnaissance pour s bienfaits. Et si comme je l'espère vous avez de l'argent reste, employez-le à soulager une infortune auprès vous, vous ne devez avoir que l'embarras du choix : si u enfant n'a ni robe, ni chapeau, etc., offrez avec ce q vous restera et soyez parcimonieuse pour vous-même, façon à faire la part des autres plus large. Apprenez, m fille chérie, *à donner*, et donnez avec délicatesse, song que c'est celui qui donne qui est l'*obligé* et non celui q reçoit. Jésus donne aux uns afin qu'ils donnent au autres. Aimez, aimez à donner, n'ayez rien à vous. Do nez aussi vos pensées généreuses, donnez vos souffrance donnez vos mérites, dépouillez-vous pour devenir la bien aimée de Jésus, pour gagner une couronne immortelle

Votre petite mère a reçu une grande grâce, ma chéri et je vais vous la conter, non pas pour m'enorgueillir, mai pour vous montrer une fois de plus la générosité d Jésus. Vous savez combien je tenais encore à mon visage le fardant légèrement pour en atténuer la décrépitude comme une pauvre sotte que j'étais. Eh bien, dernière ment je lisais la vie de sainte Angèle de Foligno et j tombais sur ce passage où Jésus lui disait : pour tous te fards, tes parfums, toutes les coquetteries de ton visage j'ai *expié*, j'ai souffert les soufflets qui m'ont enflé e déformé le visage, les crachats dont l'odeur infecte empoisonnait mes narines, etc... A cette lecture, j'ai été prise d'une émotion extraordinaire et, comme hors de moi-même, j'ai dit à Léona : « Allume du feu », et sitôt le feu allumé, j'ai tout jeté au feu, les poudres, les bâtons, tout,



✠ Nattoni :

Chère Lucienne

Je reçois à l'instant votre lettre. Les journaux racontent ce que bon leur plaît, mais cela ne ressemble en rien à la vérité. Nous sommes avec Léona au moment de votre départ pour l'Afrique. Nous n'avons jamais été dans aucun couvent, mais nous sommes en Afrique auprès de notre Père spirituel.

Je n'ai pu rentrer en France pour raison de santé, mais je n'ai fait que traverser Paris, et il n'a pas été question de clinique. — Je ne vous oublie pas entes. Mais nous vivons dans l'obéissance, qui est déjà être morte au monde. Je vous envoie un paquet de effets usagés, je crois que vous saurez en tirer parti et ci joint ce billet de banque pour vous aider à acquérir votre petit Jacques. Que cherchez vous pour vous et pour lui sur la terre, lorsque vous avez, nous avons tous le Ste Christ pour Mère. Donnez lui votre enfant et donnez vous vous même chère Lucienne et vous serez la mieux apparentée du monde. Nous, c'est ce que nous faisons avec Léona ; alors les maladies les épreuves (et il Jm.a !!!) elle nous rien a les surmonter.

J'ai été toujours de plus en plus malade depuis que nous ne nous sommes

Fac-similé d'une lettre d'Ève Lavallière.

tout, tout, car je me méfiais de moi. Et depuis j'éprouve un bonheur, une paix ! Je laisse aussi pousser mes cheveux : ils poussent avec leur *vraie* couleur et les blancs dominent ; qu'importe ! la leçon a servi, et maintenant Sœur Germaine sera contente si elle me revoit, car le savon seul touche mon visage et plus rien d'autre.

Je ne me glorifie pas de cela, oh ! non, *Jésus seul a tout fait*, mais je l'ai laissé faire. Tout est là, *laisser faire*, s'abandonner, comprendre sa faiblesse et dire : agissez Seigneur, moi je veux TOUT ce que vous voulez ; et ne plus se soucier de rien.

Voilà, ma chérie, une des grandes grâces de Jésus. Il m'en a fait encore d'autres, dont peut-être vous aurez personnellement connaissance ; ah ! aimons-Le, aimons-Le !

A toutes ces chères religieuses qui vous entourent et en particulier à Sœur Germaine, dites tout mon fidèle et respectueux souvenir, ne m'oubliez pas auprès de Monsieur l'Aumônier.

A Félicie et aux autres, à Lucie, à toutes mes chères amies de l'hôpital, dites-leur que je les embrasse de tout mon cœur. Pour vous, ma petite fille chérie, je vous aime bien tendrement et pour toujours.

ÈVE LAVALLIÈRE.

Léona est de moitié dans tout.

*
* *

Château de St-Baslemont, par Darney (Vosges).

Chère Marie,

J'aurais dû vous écrire afin que vous receviez mon mot pour le 15 août ; pardonnez-moi de ne pas l'avoir fait.

Je viens d'être malade, on a craint une crise comme à 'aris, ça n'a été qu'une alerte encore cette fois-ci. Le doc- eur voudrait m'envoyer à Paris me faire faire des tas de hoses très ennuyeuses et finalement opérer le rein ; je ne erai rien de tout cela, je resterai tranquillement ici, et il dviendra ce que Dieu voudra, ce que Dieu a décidé qu'il dvienne.

J'espère que nous pourrons nous installer chez nous ers le milieu de septembre. J'ai acheté à Thuillières, etit hameau voisin de Saint-Baslemont, une petite mai- on ; ce sera « Béthanie », ce nom merveilleux seul écrit sur a barrière ; et la statuette du Sacré-Cœur dans une niche u-dessus de la porte d'entrée en sera le propriétaire.

Thuillières est le plus pauvre de tous les pauvres petits hameaux, pittoresquement couché au pied de Saint-Bas- emont ; la vue est splendide, le pays merveilleux de calme si profond qu'il semble qu'il n'y ait plus de monde ; on est là isolé de l'univers entier, sans une petite humble boutique, sans rien : quelques maisons, un clocher, un humble pasteur, et... c'est tout. Ma maison est la dernière du village, la dernière ! quel bonheur ! J'ai un petit pota- ger rempli de tout ce qui sera utile et aussi de roses, ah ! des roses plein pour Jésus et Marie, ça sera le luxe, le seul, mais il sera ; j'ai aussi un verger, et c'est tout.

De toute éternité Dieu avait décidé que cette pauvre misère brillante viendrait dans cette paix grandiose, dans ce silence sublime, dans cette pauvreté, dans cet oubli de tous ! Quel bonheur ! !...

Mon cœur ne peut contenir tout son bonheur ! Avoir été tirée du fond de l'égout, et vivre dans l'air pur, dans l'oubli, dans la prière, dans l'Amour, dans l'Abandon total ! Oh oui, Dieu est bon, bon, trop bon. Et au fond de ma retraite Il m'envoie des êtres merveilleux, des âmes sublimes, il m'indique et pourvoit à tout parce que je m'abandonne entièrement à *Lui*. O Marie, ô Lily, ô vous tous là-bas qui aimez, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

ne regardez ni les mots ni les phrases, sentez seuleme ma pensée, mon âme qui brûle pour Celui pour lequel *faut* brûler. Marie, que notre mère chérie vous prenn dans ses bras et vous offre elle-même à son Jésus, à voti Jésus, pour votre fête. Et nous toutes nous vous suivron n'est-ce pas, Lily?

A vous dans le cœur de Jésus et de Marie.

ÈVE.

*
* *

Château de St-Baslemont, par Darney (Vosges).

Chère Madame et Amie,
Chère Élisabeth,

Enfin j'ai de vos nouvelles!

Je ne savais plus que penser et j'avais une peine très grande à l'idée que vous m'aviez oubliée. Et voilà que vous me dites que vous n'aviez pas mon adresse; ça alors c'est trop bête de ma part! et je n'ai que ce que je mérite.

Je suis heureuse de l'ambiance de la lettre d'Élisabeth, elle respire la « reprise de soi ». Je la sentais languir depuis quelque temps, malade de corps et d'esprit aujourd'hui il semble que les roses refleurissent, et j'en suis très profondément heureuse. Rien n'est triste comme d'ajouter à sa propre tristesse celle de ceux auxquels on est attaché!

Je me plais à la campagne, me dites-vous? A vrai dire, je ne me plais *nulle part*, et lorsque je réfléchis, je rentre en moi-même, il me semble que j'ai toujours été ainsi, sauf sur scène, mais après la représentation je sentais ce vide affreux que je trouve partout. Oh oui, j'aspire après

chère Patrie, la seule, celle de là-haut ; j'aspire après la mille, car j'ai *toujours* été orpheline, et c'est de là que ient ma peine et ma langueur. Ah ! le ciel, le ciel !...

Ici à Saint-Baslemont je souffre, à vous je peux le dire n confidence, je souffre par Jean autant que je le peux, *lus serait impossible.* Après avoir fait ses Pâques auprès e moi dans un élan de réelle sincérité, après avoir cru le osséder, il m'échappe à nouveau, et cela avec une cruauté ui me déchire vive.

Je vais me trouver seule ici avec Léona dans ce pays erdu à 12 km. de toute communication. Certes il y a le illage, il y a même l'instituteur, sa femme et sa fille, qui ne sont dévoués. Tout le monde m'aime bien ici, et c'est a vraie retraite, le cloître même ; oui, mais le cloître eul, sans règle, avec une santé qui ne me permet presque e rien faire, alors c'est l'ennui. Léona travaille, elle se laît follement ici ; oh ! si je pouvais comme elle travailler ce que j'aime, je ne m'ennuierais pas ; mais ce n'est pas a même chose, alors j'ai des jours tristes, longs, et d'au-res où je me secoue, j'essaye de réagir, mais ma faiblesse hysique me remet vite à plat, voilà. C'est la souffrance, t il faut souffrir pour expier, pour être sauvée : cette dée est mon drapeau, mon flambeau.

Je suis très affectueusement à vous par la pensée.

ÈVE.

*
* *

Comme mon Jésus veut !

Bien chère Madame et amie,

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre, nais je viens de traverser des jours assez pénibles du fait

de l'indiscrétion d'un journaliste qui a trompé la bon
foi de Léona, s'est fait passer pour un ami d'amis à m
et à la suite de ce bavardage a fait un article dans
Matin qui a déchaîné toute la presse parisienne et étra
gère, avec comme résultat une avalanche d'autos toute
journée venant curieusement bavarder devant ma pauv
maison avec une indiscrétion inouïe, et une autre avala
che de lettres de tous les coins de l'Europe dans tout
les langues, toutes ou presque toutes plus saugrenues l
unes que les autres : bref, le calme, la retraite violés, et
nouveau la calomnie, la méchanceté, et surtout, surtou
la bêtise déchaînées.

J'ai souffert de tout cela comme un animal traqué : j'
souffert dans mon âme bafouée, dans mon orgueil raval
dans tout ; et cela était permis par Dieu, voulu ; je ser
maintenant que j'ai reçu un océan de grâces, Dieu so
loué !

Monseigneur est venu me voir aussi ; un projet est e
l'air ; ma santé si précaire est toujours comme une ba
rière, mais si le projet vient de Dieu, les barrières tombe
ront, mieux même, elles serviront, car tout sert, Jésus n
gaspille rien.

Monseigneur nous a parlé de « l'amour de préférence »
et cela, lorsqu'on l'a bien compris, est une chose admira
ble ; et lorsqu'on le pratique, on ne s'achemine pas ver
la sainteté, on est *dans* la sainteté. Cet amour consiste
préférer amoureusement tout ce qui nous arrive, à tout
autre chose ; à ne rien désirer changer à la Volonté d
Dieu, à la préférer à la nôtre ou à toute autre. Il nous a
dit que la résignation ne rimait à rien, car qui dit « s
résigner », dit se contenter de cela faute de mieux, cela
équivaut donc à dire que Dieu eût pu mieux faire que ce
qu'Il fait pour nous, mais que nous nous *résignons* à cela
faute de mieux ; non, il faut effacer ce mot-là, il ne doit
plus avoir aucun sens pour nous, car parmi les milliards
de moyens que Dieu avait à sa disposition pour augmen-

ter sa gloire et faire notre bonheur, les moyens qu'Il a choisis pour chacun de nous dans sa sagesse infinie sont ceux qui convenaient le mieux.

Vous m'avez demandé de vous parler de Jésus; j'ai cru ne pas pouvoir mieux faire que de vous répéter mal et lourdement ce que Monseigneur nous a dit si bien, si clairement, si simplement. Tout devient léger et facile lorsqu'on est bien décidé à accepter tout ce qui se présentera, non pas comme une épreuve, mais comme une preuve d'amour.

Certes la nature se rebutera; qu'importe! si la volonté la maîtrise, elle sera domptée et docile : au lieu d'être maîtresse, elle deviendra esclave.

Quelle présomption *ridicule* si je vous disais ces choses de moi-même! mais, je vous le répète, je vous donne ce qui m'a été donné aussi bien que je le peux et aussi généreusement.

Voulez-vous être mon interprète auprès de tous et de toutes pour leur dire combien j'aimerais moi aussi me retrouver parmi vous et revivre les bons jours passés ensemble? mon cœur s'est pris; Jésus a permis cette affection; oh! qu'il soit béni et loué de tout, tout, tout!

Dites-leur que je les embrasse avec tout mon cœur, et pour vous, Madame, et Élisabeth, croyez-moi aussi bien sincèrement vôtre dans le Cœur du Bien-Aimé.

Ève Lavallière

L'Union catholique du théâtre

L'U.C.T. a seulement trois ans d'existence, et déjà elle réunit huit cents membres. Ce qu'ils sont et ce qu'ils se proposent, l'article III des statuts nous l'apprend : « L'Association a pour but de grouper, en vue d'affirmer leur vie spirituelle, les professionnels du Spectacle (Théâtre, Concert, Cinéma, etc...) : auteurs, compositeurs, artistes, artisans, etc... »

Groupe très accueillant, on le voit, et strictement religieux.

La manifestation essentielle de son activité est la messe de chaque dimanche, en l'église des Dominicains du Faubourg-Saint-Honoré. La première fut célébrée en novembre 1927, à l'intention des artistes morts pour la France. En d'autres réunions, deux fois par mois, les artistes viennent s'instruire de leur foi : conférences inaugurées par le Rme P. Gillet et que continue actuellement le R. P. Wébert. Enfin l'*Union* a créé un *Bulletin* mensuel qui reflétera sa vie et servira de lien entre ses membres (1).

Nous n'indiquons aujourd'hui, en cette note brève, que le cadre. Il faudrait dire l'esprit de l'association, la ferveur de sa charité, à laquelle ses aumôniers ont rendu d'émouvants témoignages, et les fruits spirituels qu'elle a déjà produits, et dont quelques-uns seulement sont connus du public : car les artistes, ici, ne sont plus en scène. Mais sur tout cela nous reviendrons prochainement avec détail.

(1) Notons qu'auprès de l'*Union* s'est fondée l'*Association Saint-Genest*, destinée à lui apporter un concours financier et moral.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES

EMMANUEL MOUNIER. *Charles Péguy philosophe.*

La philosophie
dans la vie de Péguy;
La vie
dans la philosophie de Péguy.

ANDRÉ GEORGE. *Le mouvement des idées scientifiques. L'astronomie.*

I. — *Étoiles et atomes.*

Un nouveau livre d'Eddington. — Le champ immense de l'Astrophysique. — De l'atome aux étoiles, et retour. — L'exemple de la Relativité. — L'intérieur des étoiles. — La matière dans l'espace intersidéral. — L'Age des Étoiles et la source de leur énergie. — Rien de nouveau sur le soleil. — Les conditions « ordinaires ». — La place de l'Homme.

II. — *La planète Mars.*

L'ouvrage de M. Antoniadi. — L' « habitabilité » de Mars.

GASTON RABEAU. *Le Congrès de philosophie d'Oxford.*

Misères et grandeurs d'un congrès.
Par un témoin.

MARIO MEUNIER. *Platon.*

La rencontre des deux platonisants français contemporains les plus connus.

Charles Péguy philosophe

« Je ne prends point cela p
système, mais par la manière do
le cœur de l'homme est fait. »
PASCAL, *Pensées.*

« Mon ami, dit-il en me reconduisant par delà le vieu
poirier non moins blanc, pour plaire à vos beaux esprits
vous parlez un peu légèrement de votre première philoso
phie. Je plains tout jeune homme qui ne s'est pas encore
passionné pour ou contre la liberté, pour ou contre le dé-
terminisme, pour ou contre l'idéalisme, pour ou contre la
morale de Kant, pour ou contre l'existence de Dieu, pour
ou contre Dieu, comme s'il existait. Je plains tout jeune
homme qui, peu après qu'il se fut assis, lui douzième, aux
bancs en escalier devant les tables noires étroites, ne s'est
pas passionné pour ou contre les enseignements de son
professeur de philosophie. Et je plains tout homme
qui n'en est pas resté à sa première philosophie, j'entends
pour la nouveauté, la fraîcheur, la sincérité, le bienheureux
appétit. Ne plus s'occuper des grandes questions, mon
ami, c'est comme de fumer la pipe, une habitude que l'on
prend quand l'âge vous gagne, et l'on croit que l'on
devient homme, alors que c'est que l'on est devenu vieux.
Heureux qui a gardé la jeunesse de son appétit métaphy-
sique (1). »

Il arrive souvent à Péguy d'ouvrir un *Cahier* technique
sur une semblable confidence, subite et indirecte, de lui-
même. Alors on voit surgir, entre deux discussions serrées,

(1) *entre deux trains,* Œuvres complètes, éditions de la N. R. F.,
I, 238.

es arbres en fleur, la Loire avec son cortège de châteaux de vallées, un souvenir, une amitié. C'est une déchirure e lumière. Sa pensée y prend, comme ici, une soudaine aîcheur, et s'y gonfle sans excès d'un enthousiasme homme jeune. Il lui fallut au début quelques explications our rassurer, sur ces digressions vers lui-même, le lecteur éconcerté.

Comment ne pas l'être, quand on habitait Montargis, que les *Cahiers* arrivaient tout armés du prestige des atailles parisiennes? Était-ce bien le même homme qui, vingt ans, abandonnait ses camarades aux aventures ereines de la pensée pour se placer en plein courant de vie politique et sociale, et talonner l'actualité, quinzaine ar quinzaine? Pouvait-on l'imaginer, comme son maître 'laton, assis sous l'olivier, entretenant les idées dans la haleur du soleil à travers les feuilles pâles; ou comme on maître Descartes, poussant son cheval par les cours t les armées, à la lecture désintéressée du grand livre du onde : lui qu'on rencontrait à la boutique, à l'imprime-ie, dans la rue, sur les routes, partout où il n'y a pas de epos; tout entier, semblait-il, tourné vers le dehors.

Il n'en restait pas moins un homme de loisir intérieur t de méditation. Il avait son Attique, les longues routes lates de Beauce, et son poèle, une arrière-boutique sur our où battait le cœur de l'univers. Un philosophe selon e vœu des Grecs : « Ils faisaient des philosophies et des métaphysiques, même quand ils disaient et faisaient le ontraire, comme ils faisaient des poèmes et des tragédies t des statues et des temples. C'est la meilleure manière l'en faire, et sans doute la bonne, la seule, j'entends très expressément la seule qui soit, un peu, réelle, qui ait quelque réalité (1). »

(1) *Cahiers de la quinzaine*, VIII-11, 38.

Ce rêveur héroïque eut un jour une colère de tr
cents pages contre un critique qui voulait établir une co
pure entre la vie publique et la vie privée des saints.
n'aurait pas toléré davantage, aurait-il même compris q
que l'on essayât d'isoler en lui le penseur de l'homme. I
même mouvement il pensait sa vie et il vivait sa pensé
qui se croisaient l'une sur l'autre comme deux mai
jointes pour une même prière. Aucune des deux ne sou
frait de cette union, tant elle était naturelle, central
osée. Vivre soi-même une vie, en voir vivre de très pr
en sympathie, ce sont des conditions pour un homm
aimait-il à dire, qui suppléent au génie. Je crois qu
éprouvait, devant ceux qui élaborent des mythes au lie
de regarder le monde, plus que du mépris, une sorte d'ar
goisse religieuse. Même quand il demande sa nourritur
au seul regard intérieur, il aime la réalité spirituelle d'un
dévotion trop intelligente pour s'amuser aux jeux qui n
se jouent que dans l'antichambre de la pensée. Il se pro
mène à travers les idées pures sans raideur, avec la joi
d'un routier qui bavarde et chante le long du chemin, e
dans le ton une tendresse voilée. Non pas qu'il romanc
la philosophie ou s'abandonne à cette sensualité équivo
que qui s'insinue jusque dans les jeux délicats de l'esprit
mais il a reçu le don de saisir l'idée au point sensible oi
elle frôle une expérience ou un cœur humains ; descendan
lointain de ces intermédiaires entre le ciel et la terre qu
dans le monde de Platon, comme une échelle angélique
éveillaient les hommes aux choses divines.

C'est une vocation qu'il tenait de loin. Ceux qui ont
appris la vie dans les milieux où il faut conquérir chaque
solution à la vigueur de l'effort quotidien ne peuvent
oublier la forte saveur qu'eut pour eux, dès l'enfance, le
mot d'expérience. Rude apprentissage qui les a jetés

un coup non pas toujours au cœur, mais au centre de olence des problèmes humains. Ils en gardent avec ison cette conviction que le peuple sait beaucoup plus ie n'en peut savoir une science livresque quand il conuît l'amour, la naissance et la mort, la maladie et la nté, la jalousie et la haine, la misère et la prospérité, la ature, l'enfance, le vieillissement. Ce peuple, Péguy vait le deviner, le découvrir et se nourrir de lui : les npériales des voitures et les *troisième classe* de l'Orléans i ont apporté, de son aveu, le meilleur de sa science (1). evant le papier, il continuait l'échange : comme dans boutique des *Cahiers* et, sans que la typographie arque le coup, des hommes entrent et sortent, des lées vont et viennent, les systèmes comparaissent, et éguy, toujours présent, leur répond longuement. Parfois est Péguy qui arrive et discute avec Péguy, — ce n'est as le moins long. Parfois c'est Dieu, et Dieu prend son emps du fond de l'éternité : le cahier lui est réservé. Mais amais Péguy n'a l'attitude de quelqu'un qui écrit : chaun de ses livres est un monologue dialogué, parlé sur ne scène invisible où les idées sont des personnes, les vénements des symboles mimés. Il faut les lire tout aut pour éveiller le drame de ces longs paragraphes ngourdis dans l'atmosphère étrangère des feuilles imprinées.

Je ne connais rien de plus séduisant peut-être, dans ette figure contemporaine des inquiétudes et des divorces onsentis de l'intelligence et du cœur, que cette amitié mperturbable, au sein d'une même vie, de l'homme qui ense et de l'homme qui agit. Ce succès n'était pas une ormule personnelle issue d'une recherche subtile. Le euple avait appris à Péguy ce que c'est qu'une destinée

(1) *pour moi*, N. R. F., I, 313.

commune et des besoins partagés. Il ne pensait pas pl pour lui-même qu'il n'agissait pour lui-même. Citoye dans la cité, chrétien dans la paroisse, il ignorait jusqu'a désir de se séparer. Son instinct lui disait que la pens n'est pas une aventure individuelle qui puisse être pou suivie hors de l'humanité ou même contre l'humanit mais qu'elle se joue au cœur du peuple. Le philosoph reçoit de lui autant qu'il lui donne, il est un écho aus bien qu'un guide. Et comme « le peuple », ce n'éta pas dans son idée une classe organisée, mais un éta d'esprit spontané, une plénitude d'âme qui remonte pa tout dans la race, il pensait humainement par le mouve ment naturel de son humanité. C'était là sa manière d'êtr universel, par une sympathie vivante plus que par u dépouillement de l'intelligence. On a dit que les idée l'ennuyaient. C'est faux : mais il n'y prenait garde qu'e tant qu'elles intéressaient le drame humain ou, plus tard à travers lui, la gloire de Dieu.

Ce n'est pas qu'il ramenât la philosophie à n'être qu'u simple élan du cœur ou une aspiration confuse des masses Déjà le Normalien, dans un essai inédit sur Vigny (1) dénonce ces soi-disant pensées qui sont bien « plutôt de rêves et des sentiments, les rêves et les sentiments d'u poète sur ce qui est souvent l'objet de pensées philoso phiques ». Il réprouve, symétriquement, une tendanc commune à dénigrer les philosophes « en ce qu'ils se lais sent guider par des méthodes, et aussi en ce qu'ils réussis sent parfois à trouver la solution des problèmes, ce qu paraît diminuer d'autant la mystérieuse poésie », notam ment ceux d'entre eux qui « font profession et même, au sens exact c'est-à-dire si honorable et si moralement beau

(1) *Ebauche d'une étude sur Alfred de Vigny*, écrite à l'Ecole Normale, en 1897, inédite.

e ce mot, métier de philosophie ». Il n'estimait pas que richesse de l'expérience fût contrainte dans une exacte echnique, qui était bien plutôt à son sens la clé d'expé-ences et de libertés nouvelles. Ah, les mots ! les mots ! écriait-il devant Lotte, il n'y a rien de comparable (1). L'ordre de l'épi prépare les maturations du germe. Péguy ouvait rendre à l'une de ses œuvres ce témoignage qui st un programme : « Toute la fécondité, en un mot, et oute la discipline. Tout le jaillissement et tout l'ordre... Une œuvre également opposée, également contraire aux écondités de désordre et aux stérilités d'ordre (2). »

Cependant les idées ne lui apparaissaient pas au ciel e l'absolu, mais toujours, au moins au premier abord, vec une âme vivante et un corps chaud. Il se battait our des causes éternelles, il ne se battait pas pour les causes désincarnées. Sa philosophie vivait autour le lui en un système d'amitiés et d'inimitiés où les con-epts masquaient des hommes, des enthousiasmes et des rouilles : la cause de l'esprit, c'était Bergson ; la dégra-lation de la mystique à la politique, Jaurès ; le roman-isme, le Hugo des rimes en *ombre* ; la vie monastique, e bénédictin Baillet qui priait pour lui quelque part n Hollande. On pourrait allonger la liste, y inclure des nstitutions, comme la Sorbonne, le livret de Caisse d'é-pargne, le monde moderne. Était-ce l'influence du vieux naître Sorel qui venait chaque jeudi, aux *Cahiers*, distri-buer quelques paradoxes mêlés de génie, était-ce bien plutôt l'élan de sa propre ardeur : Péguy aimait à s'en-ourer de mythes. Il ne pensait pas avec eux et sous leur dépendance ; mais il pensait à partir d'eux ou contre eux par une réflexion, au sens presque matériel du terme, sur

(1) *Lettres et Entretiens*, Cahiers, XVIII-1, 143.
(2) *Ibid.*, 174.

ces êtres magnifiés par une imagination héroïque : un confession un peu humiliée de Halévy déclanche le sur saut de *notre jeunesse* ; la trahison de Jaurès est l'occasio qui éveille et nourrit la profonde analyse de l'esprit poli tique, et ce sont les critiques de Maritain qui raniment dans les dernières œuvres, un bergsonisme vieux de di ans. Ce en quoi sa pensée n'est pas entièrement classique si humaine soit-elle, c'est qu'il ne s'est pas imposé de faire oublier, dans son expression définitive, les origines con tingentes où toute réflexion prend son appui. Il n'en avai pas le loisir, et il ne l'avait pas parce qu'il ne voulait pa l'avoir. Il en résulte cet étrange vocabulaire, si scrupuleux dans la détermination du détail, dans le progrès de la phrase et dans la justesse du trait, et tout entier régi par une dizaine de mots directeurs, hybrides puissants d'une idée, d'une image et d'une expérience, dont le sens nous heurte à l'abord avec la violence d'un paradoxe et parfois d'une injustice, mais réussit à se faire admettre par ce qu'il enferme de réalité vécue. Langage d'un homme et d'un temps, qu'il faut prendre comme tel, pour éviter le contresens toujours possible.

Cet aspect pratique, concret, banal de la pensée de Péguy est important pour en comprendre les grandeurs et les faiblesses. Il n'est pas le seul. Nous avons vu la joie qu'il éprouvait à s'évader vers les idées et à s'y ébattre. Une joie de refuge et de détente. Une partie de lui-même, la meilleure et la plus libre, échappait au bruit et vivait dans la société de Platon, de Sophocle, des Descartes, de Bergson, d'égal à égal. Il se sentait philosophe et métaphysicien au sens où on l'avait toujours été du temps où ce titre n'était pas une réprobation. Cet aveu demandait, en France, aux environs de 1900, non moins de vigueur intellectuelle que de courage social.

Nous avons aujourd'hui oublié ce que fut cet âge ingrat de la science contemporaine, alors qu'elle revendiquait pour elle, avec un cynisme jeune, toute réalité, et ne reconnaissait de compétence à la métaphysique des vieillards que dans l'aventure, le rêve et l'illusion. Péguy ne se laissa pas prendre à cette séparation d'école. La science, connaissance désintéressée de l'univers, affranchie des religions, et distribuant quelques miettes de ses découvertes à une industrie servile : allégorie pour billets de banques. La science est une œuvre de chair pétrie par des hommes qui besognent et qui croient. Par la technique, ils se rendent directement maîtres des choses ; puis ils font, mais alors seulement, de l' « industrie théorisée (1) » : ainsi le brusque développement des sciences, au début du XIXe siècle, n'est pas issu, comme on l'a fait croire, d'une volte-face métaphysique qui libéra l'esprit humain, mais d'un progrès vertical des techniques qui entraîna dans son sillage les théories nouvelles. Compromise d'un côté avec l'action, la science n'échappe pas non plus à l'aventure des religions dont elle est, à son insu, intimement pénétrée. Tout ce qu'on nomme la science pure, hypothèses, systèmes, théories, ces royales constructions du monde moderne, tout cet appareil est bourré des plus anciennes cosmogonies et théologies. Les ions reçoivent tant d'aptitudes et de subtilités que les Grecs n'auraient jamais donné d'aussi riches attributs à de petits bons dieux. Les théories physiques les plus hardies ne sont que la transposition, en langage avancé, des théories antiques ou chrétiennes, et Péguy se fait fort d'indiquer du doigt en chacune : ceci est éléatique, ceci vient d'Aristote, ceci des stoïciens. « Toute la différence qu'il y a, c'est que c'était généralement beaucoup plus intelligent chez les anciens que dans

(1) *Cahiers de la quinzaine*, VIII-11, 42 s., 37-8.

nous, beaucoup plus subtil et plus avisé, plus délié, en un mot plus odysséen, parce qu'ils étaient des Hellènes antiques... et que nous autres, tout Français que nous soyons, nous ne sommes que de pauvres modernes (1). »

La science est donc un hybride de techniques et de cosmogonies qui cherchent à se rejoindre, ou, pour parler un langage récent, de rêve et d'action. Dans les métaphysiques prises en vrac il y a aussi un peu de tout cela : toutes ne sont pas contemplation pure. Et cependant la métaphysique est peut-être la seule connaissance qui puisse contrôler ses propres écarts et réussir, aux jours heureux, quelque étreinte immédiate de la réalité. Par réaction contre le scientisme, Péguy fut amené sans doute à rejeter trop vivement le savant du côté de l'utilisable, le philosophe du côté de l'inexprimable. Le divorce pourrait devenir un jour aussi dangereux que le monopole. Du moins cette distinction avait-elle le mérite de limiter leurs domaines. A chacun son métier. Le savant qui passerait sa vie fasciné sur les postulats dont il part ne ferait guère avancer la science, et ne ferait pas plus avancer la philosophie s'il n'est pas né philosophe. « Les savants et les artistes professionnels qui ont voulu se mêler de métaphysique y ont généralement fort mal réussi, et les savants, il faut leur faire cette justice, encore beaucoup plus mal, s'il est possible, que les artistes (2). » La recherche intellectuelle est comme un courant que les philosophes et tous les autres chercheurs ensemble suivent en sens inverses. « Dans toutes les occupations humaines la division du travail se fait normalement ainsi : se situant également et ensemble au lieu des postulats, principes, défini-

(1) *Cahiers de la quinzaine*, VIII-11, 42 s., 37-8.
(2) *de la situation faite aux intellectuels dans le monde moderne*, N. R. F., III, 66.

tions, conditions et limites, et des situations faites, le savant et l'artiste, s'accordant très libéralement tout cela, qui est demandé, considérant tout cela comme allant de soi, comme vu et entendu, partant de ce point précis, redescendant incontinent le cours de leurs sciences respectives et de leurs arts. Mais se situant également et ensemble avec eux à ce même point précis, à ce point de difficulté, le philosophe s'y assied, il n'en veut plus démarrer avant que d'avoir éclairci ces difficultés, qui sont généralement inéclaircissables. « De là vient sa dignité, son prix singulier, sa grandeur et sa lamentable misère. De là vient que les autres le méprisent et le redoutent, et quelquefois le haïssent, haussent les épaules, mais quelquefois baissent les yeux. Et il en a pour sa vie entière, qui est une pauvre vie d'homme, comme les autres, et il n'arrivera jamais au bout, car il y en aurait pour plusieurs vies ; et nul homme n'arrivera jamais au bout, car il y en aurait pour une éternité. Car au delà des difficultés il y a les impossibilités et les contrariétés insurmontables... Les autres sont des hommes de facilités, de possibilités et de dérivation. Il est un homme de difficultés, d'impossibilités, d'inhibitions, un homme d'arrêt. Un homme impopulaire et désagréable. Un raté en un certain sens et presque par définition, puisque ce qu'il veut faire, c'est ce que l'on ne fera jamais, ce que nul ne réussira jamais bien ni tout à fait ; et il n'aura jamais une *carrière*, comme les autres, car il peut y avoir des carrières de savants et d'artistes : il n'y aura jamais de CARRIÈRES de philosophe et de métaphysicien. Et ces deux mots jurent d'être même imaginés ensemble. Il est donc, profondément, presque par définition, éternellement, un déclassé ; je dirais un désœuvré, un gauche et un emprunté, puisqu'il n'aura jamais son œuvre sous la main. Les autres descendent le fil de l'eau. Il ne quittera plus ce poste que pour essayer, partant de

ce point, de remonter plus haut encore, tournant délibérément le dos aux autres qui descendent le courant, de remonter plus haut encore dans des régions encore plus inaccessibles. Les autres suivent le fil de l'eau de l'art, et de la science, et de la vie. Lui au contraire il a entrepris de remonter le courant de l'être, s'il peut (1). »

Peu d'hommes choisissent à volonté de remonter ou de descendre. Chacun suit son sort. Les vraiment très grands génies sont ceux qui ont pu en toute liberté passer et repasser par-dessus ce point de discernement, aller aussi loin dans la réalité exprimée que dans la réalité conquise. Ce qui fait ces « hommes essentiels », un peintre essentiel comme Rembrandt, un musicien essentiel comme Beethoven, un tragique essentiel comme Corneille, un penseur essentiel comme Pascal, c'est que ce point de dislocation entre le philosophe et le savant a cessé de valoir pour eux (2). Mais il faut, pour en arriver à cette aisance, avoir remonté suffisamment haut : et c'est le philosophe qui fraye le chemin.

Il n'est pas de philosophe sans une passion exclusive de la vérité. Péguy était pour elle plus et mieux que passionné. Il lui donnait le cœur qu'apportait à son art le tailleur de cathédrales, un cœur de jeune page recevant « un grand hôte au seuil d'une indigne maison (3) ». Il ne lui sacrifie pas seulement son intérêt et sa carrière ; il immolait à son autel, chaque jour, les plus récentes idoles du monde moderne : le souci de l'œuvre personnelle, la recherche de l'originalité, les élégances de la littérature. « Nous ne courons pas après l'inédit ; nous ne courons pas après l'inconnu ; nous ne courons pas après l'extraordinaire ; nous cherchons le juste et le convenable... Quand

(1) *Ibid.*, 61-2. — (2) *Ibid.*, 66-7. — (3) *Clio*, N. R. F., VIII, 247.

le bizarre est juste, vrai, convenable, harmonieux, j'accepte le bizarre et même je le recherche ; et quand c'est le connu, le banal qui est juste, vrai, convenable, harmonieux, j'accueille ce banal que je n'ai pas eu à chercher (1). » La passion de la vérité et la passion de la justice s'unissent chez lui en une même fidélité dont toute son œuvre frémit. Par-dessus les exigences de parti, par-dessus les obligations de circonstance, il impose aux *Cahiers* ce programme : « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste. » Ne pas chercher la paix de sa conscience dans l'abstention du silence : « Qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires (2). »

Cette proposition violente ne choisit pas les cas et les hommes. Le respect même des personnes lui est subordonné. C'est une loyauté première que de respecter dans l'adversaire une personne morale et dans la lutte l'honnêteté des moyens, par déférence envers l'homme. Mais cette déférence de la plus haute charité est vigoureuse et apostolique. Son apparence recouvre le plus souvent la faiblesse de conviction, l'indigence d'amour et la peur de l'isolement. Il y a une politesse salonnière que le jeune homme apprend avec la danse, un émoussement universitaire que l'étudiant apprend avec les livres, et qui font commettre plus de crimes par lâcheté que tous les vices par faiblesse (3). La vérité, qui est parfois ingrate, est toujours impolie : la sincérité ne fait pas carrière. Quand on combat, puisque la lutte est inévitable autour de la vérité, que l'on combatte sans mensonge. « Je hais la tartufferie. Se

(1) *toujours de la grippe*, N. R. F., I, 173.
(2) *lettre du provincial*, N. R. F., I, 34 s.
(3) *personnalités*, Cahiers de la quinzaine, III-12, 30-31.

défendre, c'est-à-dire se battre, c'est-à-dire donner des coups et en recevoir, et en même temps larmoyer sur les victimes lamentables que nous sommes et que vous êtes, m'a toujours semblé un geste écœurant. » L'erreur et l'injustice sont portées, nourries, répandues par des personnes. Là où brimer serait odieux et juger téméraire, « faire des personnalités » est la seule manière de n'être pas complice (1).

Le culte de la vérité est le plus scrupuleux des cultes. Elle est précieuse en soi, parce qu'elle est divine. Seule une âme grossière se satisfait à distinguer de grandes vérités, « les vérités explosives, glorieuses », qui vaudraient la défense, et le menu fretin négligeable des petites vérités. Ce sont les petits mensonges et les petites injustices, lentement infiltrés, qui pourrissent un pays et nécessitent une révolution. « Nous ne devons pas avoir une préférence, un goût malsain pour la vérité chirurgicale, nous devons au contraire tâcher d'y échapper modestement par la pratique régulière de la vérité hygiénique (2). »

Singulier philosophe, évidemment. Son œuvre n'a pas l'unité organisée d'un système. Elle n'est pas un de ces édifices mesurés et définitifs qui s'élèvent, au long de l'histoire de la pensée, comme les cathédrales de l'harmonie. Souvent, en apparence, bâtie à la diable : on le reproche trop lourdement à un homme qui savait bien ce qu'il faisait (3). Qui dessinera le forum hétéroclite de ses essais ? Ici, dans *de la situation faite à l'histoire et à la sociologie*, de grosses masses de piliers serrés, une forêt

(1) *Ibid.*, 37-8.
(2) *Ibid.*, 42.
(3) Ainsi, entre autres aveux : « Tout ce que j'ai écrit est signé, quand bien même il n'y aurait point la signature de mon nom au bas de la deuxième ligne. La signature est partout... C'est signé dans le tissu même. » *un Nouveau Théologien*, Cahiers, XIII-2, § 280.

ompacte où la lumière pénètre mal, où l'œil doit agrandir son effort pour voir, dans la pénombre, la richesse précise du détail ; là, dans *saint Louis de Gonzague*, deux pures colonnes isolées et frêles ; ailleurs, sur le double pan des *suppliants parallèles*, une oraison de nervures comme les pensées discrètes et hautes qui montent sans arrêt vers le ciel ; et pour finir cet ensemble monstrueux, une composition décapitée en plein motif au premier jour de la guerre. Péguy compose bien plus en musicien qu'en architecte (1), en poète qu'en philosophe, par des thèmes qui s'enflent, suggèrent des thèmes parents, et se les intègrent pour se transposer sur un plan plus lointain. Il compose comme on prie et comme on vit.

Ce désordre n'est pas un désordre. Péguy se méfiait des ordres extérieurs, des ordres étalés qui trop souvent n'ont pour office que de couvrir la stérilité de l'inspiration. Ordres artificiels, parce que voulus : « Il ne faut rien se proposer, il ne faut pas suivre des plans. Il faut suivre des indications (2). » Il va chercher l'ordre, et là il le poursuit avec passion, dans l'alignement de chaque idée et la justesse de chaque mot. Son régiment peut défiler en lignes oscillantes : il tient à ce que chaque homme soit intègre jusqu'au bouton de capote, car alors ils seront capables de faire un bon régiment. Son ordre est l'ordre d'un homme

(1) Quand nous disons musicien, nous pensons plutôt, évidemment, à Wagner ou à Franck qu'à Mozart. Disposition d'autant plus curieuse que Péguy était sourd à la musique. Les exemples abondent dans l'œuvre poétique. Ils sont plus remarquables encore dans les essais de prose où le rythme apparaît non plus comme un instrument de l'incantation, mais comme un procédé de pensée. Pour ne prendre qu'un exemple, que l'on regarde naître, en plein développement sur Hugo, le développement Corneille-Racine. Motif indiqué brusquement à N. R. F., IV, 417, délaissé, repris avec un dièze (nous trouvons... nous les sommes), p. 419, puis définitivement lancé.

(2) *Lettres et entretiens*, XVIII-1, 336.

qui a plutôt souci de l'individu que de l'ensemble. Certes il ne rend pas facile la tâche de qui veut rétablir l'unité de sa pensée : la plus secrète et la plus essentielle est en général perdue dans l'espace de deux lignes, simple filon dans une masse qui ne tient que par lui. Entre un discours de Jaurès et dix pages sur la Loire, voici l'image, la distinction qui supporte tout. Il ne la développe pas : le reste de l'œuvre se charge de la pratiquer. De même que sa pensée est impliquée dans sa vie, ses postulats et ses définitions sont le plus souvent impliqués dans son argumentation. Mais cette fouille qu'il nous impose, si l'on s'en est senti, à première lecture, la vocation, est un enchantement et une découverte de chaque instant, car, à travers la cendre qui les recouvre, les lignes les plus nettes se dégagent, préservées, conservées sous les salutaires décombres.

Cette unité n'est pas toute de Péguy. Sa silhouette trapue est une des figures gravées au premier plan sur la légende des cours de Bergson. Il fut fidèle jusqu'au bout (1) à sa première philosophie, d'une fidélité d'abord jeune et enthousiaste qui se fit plus amère et batailleuse quand vint l'entraînement des polémiques. Mais il entendait être un disciple intelligent. Quand l'élève ne fait que répéter, dit-il, non pas la même résonance, non pas même un écho, mais un misérable décalque de la pensée du maître, quand l'élève n'est qu'élève, fût-il le plus grand de élèves, il compte éternellement pour nul. Un élève ne commence à compter que lorsqu'il introduit lui-même une résonance nouvelle, c'est-à-dire dans la mesure où il n'est pas un élève : « Non qu'il n'ait pas le droit de descendre d'une autre philosophie et d'un autre philosophe. Mais il doit

(1) Malgré quelques boutades contre l'homme, quand il le décevait. Voir *ibid.*, 119, 154.

descendre par les voies naturelles de la filiation, et non r les voies scolaires de l'élevage. Une métaphysique, e philosophie a toujours le droit, et peut-être, souvent, devoir, — et sans doute ne peut-elle pas faire autre-ent, — d'être naturellement la fille, la filleule, la filiale une métaphysique et d'une philosophie maternelle, arraine, aïeule : en aucun cas elle n'a le droit d'en être plairement l'élève (1). »

Il eut l'intention de prendre cette liberté, et il sut la rder, dans l'ensemble, plus que certaines boutades ne laissent supposer. Avec Lotte, Maritain et d'autres il t pour Bergson la reconnaissance que l'on porte à un pérateur. S'il s'opposa avec une telle vivacité à ses cri-ques, c'est bien moins par fanatisme qu'avec la con-ction sincère, exprimée (2), que tout ce qu'on enlève-it à Bergson retournerait non pas à la tradition, mais mécanisme et au monde moderne. Plus que cela, pensait que la tradition elle-même pouvait s'intégrer usieurs résultats positifs de la critique bergsonienne. esquels? Si nous nous en tenons à son œuvre écrite, est frappant qu'il ne fait jamais appel aux parties les us systématiques de l'œuvre de Bergson. Il la saisit à fois en deçà et au delà d'elle-même : en deçà, en lais-nt tomber ce qui peut être caduc, au delà, en explorant s sources du côté de l'héritage classique et de la pensée rétienne où il la voit directement insérée (3), et à l'au-e bout en allant, parmi l'expérience de chaque jour, à la ncontre de prolongements inattendus. Ce n'est peut-être s un paradoxe de dire qu'il a rencontré la pensée de ergson au delà du point où Bergson lui-même est devenu rgsonien.

(1) *Cahiers de la quinzaine*, VIII-11, 55 s.
(2) *note conjointe sur M. Descartes*, N. R. F., IX, 288 s., 308 s.
(3) *Ibid.*, 120-21, 130 s., 286 s.

Nous disons : rencontré. A son habitude, en eff
Péguy n'est pas parti de Bergson pour regarder le mor
à travers les formules qu'il apportait, mais d'un ensem
d'aspirations humaines qui cherchèrent après coup
langage. Sans Bergson il eût quand même été Pégu
Peut-être, au plus, un Péguy moins lucide, faute d'av
trouvé dans une philosophie contemporaine la répliq
de son âme. Il est bien difficile de le dire, car le berg
nisme s'est saisi de ses premières pensées, et resta son la
gage naturel depuis vingt ans jusqu'aux derniers écrits.
fallait qu'il eût accroché sa sollicitude en un point bien ce
tral : s'il n'est pas téméraire de vouloir forcer le secret
cette inclination, je crois bien que Péguy aima avant to
dans la philosophie nouvelle des paroles de jeunesse et
liberté, un climat plus qu'une doctrine, le climat du pri
temps qu'il portait en lui. Quand il s'y fut reconnu, il
donna tout entier, comme il savait le faire ; et il mit da
son sac de route, par une confiance que l'usage deva
assurer, tout l'appareil bergsonien. Non pas tant la mét
physique toutefois que la méthode qui la précède et l'e
gendre (2) : il en saisit, à travers une méthode de pe
ser, une méthode de vie intérieure et d'action. Elle e
au premier plan de son œuvre ; il suffit de lire quelqu
pages, au hasard, pour qu'elle apparaisse et séduise. C'e
d'elle que nous partirons, comme de la région la pl
extrinsèque de la pensée de Péguy, ainsi qu'on décr
l'instrument avant de présenter le chef-d'œuvre. Puis, p

(1) C'est ce que semble confirmer cette parole de Bergson s
Péguy : « Il avait un don merveilleux pour franchir la matériali
des êtres, la dépasser et pénétrer jusqu'à l'âme. C'est ainsi qu'il
connu ma pensée la plus secrète, telle que je ne l'ai pas exprimé
telle que j'aurais voulu l'exprimer. » (*J.-J. Tharaud*, Notre cher Pégu
I, 265-6.)

(2) *note sur M. Bergson*, N. R. F., IX, 47-8.

s coupes successives, de plus en plus profondes, nous averserons jusqu'en son cœur la philosophie où elle onge ses racines. Nous essaierons de regrouper, en évi-nt de systématiser, ce qui est épars. On ne peut deman-r à Péguy un arbre de principes et de concepts : il faut ivre sa pensée comme on suit un regard ou une influence, pénétrant avec elle du dehors au dedans, vers la clarté i s'accroît.

EMMANUEL MOUNIER.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mouvement des Idées scientifiques

Astronomie

I. — Étoiles et atomes

Un nouveau livre d'Eddington

Il serait à coup sûr fort aisé d'écrire un discours s
l'éminente dignité de l'Astronomie. Entre toutes l
sciences, elle est noble et grande, de vieille et authent
tique noblesse. Henri Poincaré la célébrait volontie
dans ce langage de savant lyrique où il était passé ma
tre. Une page notoire de *La Valeur de la Science* rappel
tout ce que nous devons à l'Astronomie. « Vous figure
vous, dit ainsi Poincaré, combien l'humanité serait dim
nuée, si, sous un ciel constamment couvert de nuage
comme doit l'être celui de Jupiter, elle avait éternell
ment ignoré les astres ? Croyez-vous que, dans un pare
monde, nous serions ce que nous sommes? » Mais le pl
admirable, c'est que la science des astres s'est pour ain
dire dépassée elle-même. La puissance de ses méthod
lui permettrait de résoudre bien des énigmes, même
nous habitions une planète tout entourée de nuages à
manière de Jupiter. Nous pourrions n'avoir jamais vu d'
toiles; la curiosité, mère de la science, nous conduira
peut-être à rechercher quelle est la masse limite, jusqu
quoi peut rester condensé un globe de matière. L

thodes actuelles qui déterminent la masse par la pres-
n de radiation (nous en dirons un mot tout à l'heure),
seraient conclure à l'existence originaire de globes
int pour masse quelque mille quatrillions de tonnes, au
où derrière les nuages se trouverait un univers étoilé.
s physiciens hypothétiques en déduiraient que ces glo-
dégagent de la lumière et de la chaleur, ils calcule-
ent même leur éclat approximatif, en le faisant dépen-
de la masse. Et leurs résultats seraient d'un ordre de
ndeur très acceptable pour des aveugles : la science
ompherait de la cécité.

Cet exemple, — qui semble répondre à Poincaré et
ouve que l'astronomie pourrait voler parfois de ses pro-
es ailes, même sous un ciel couvert, — je l'emprunte à
uvrage tout récemment traduit d'Eddington, *Étoiles et
omes* (1). Fondant en un même texte plusieurs confé-
nces d'Oxford et de Londres, l'illustre astronome de
mbridge avait publié dès 1926, sous ce même titre *Stars
d Atoms*, un ouvrage où il exposait aux esprits cultivés
idées directrices et les résultats des principales métho-
s de l'astrophysique contemporaine. C'est une réplique
langage courant de son livre technique sur *La Consti-
tion Interne des Étoiles* (*The internal Constitution of the
ars*), paru à Cambridge la même année. Pour l'édition
nçaise, l'auteur a d'ailleurs ajouté une quatrième con-
rence, donnée en avril 1929, et qui se raccorde fort bien
l'ensemble, puisqu'elle traite de « la matière dans l'es-
ce intersidéral ». Par bonheur, la traduction du volume
t excellente : nous la devons à un jeune professeur de
iences, M. J. Rossignol, qui avait déjà mis en français
tude d'Eddington sur la Relativité (2). Et c'est une
onne fortune pour les lecteurs qui ne pourraient recou-

(1) 1 vol. in-8° de IX-188 p. avec 13 figures, dont 12 hors texte,
rmann et Cie, 1930 (Prix : 35 fr.). — Le volume est remarquable-
ent présenté.

(2) *Espace, Temps et Gravitation* (1 vol. gr. in-8°, Hermann, 1921).

rir à l'original. Les ouvrages d'Eddington sont toujou passionnants, nous l'avons dit au cours d'une de nos chr niques, à propos de *La Nature du Monde physique. Étoi et Atomes* ne risque pas de nous décevoir.

Le champ immense de l'Astrophysique

D'abord, le sujet a tous les attraits de l'actualité. So le même titre à peine inversé — « Atomes et Étoiles » — M. Langevin en esquissait l'étude chez nous, dans deu conférences au Conservatoire des Arts et Métiers (1). C'e encore « L'Atomistique et la Vie des Étoiles » que ra prochait M. Jean Thibaud dans cet article de la *Revue d Deux Mondes* dont parlait notre dernière chronique. E M. Thibaud, d'ailleurs, commentait en quelque sorte l'o vrage d'Eddington (2). Nous sommes à une époque où l mémorables réflexions d'un Pascal sur les deux infin entre lesquels se trouve l'homme, ont pris un sens à fois très scientifiquement précis et prodigieusement accr La grandeur de l'homme et de la science qu'il fait, c'e d'aller ainsi de l'infiniment petit — l'atome et ses const tuants — à l'infiniment grand — les « îles-univers », l nébuleuses spirales. Or, le titre même du livre d'Eddin ton a une valeur symbolique. La liaison est de plus e plus étroite entre Physique et Astronomie dans cet science d'aujourd'hui qu'on appelle l'Astrophysique. E même, comme le faisait remarquer l'un de nos maîtres e ce domaine, « les Astrophysiciens utilisent en réalité de notions empruntées à toutes les sciences, sans trop soucier des distinctions artificielles — Mathématiqu Physique, Chimie, Géologie même — imaginées en vue l'enseignement et que la Nature n'a jamais connues (3)

(1) Le 28 et le 31 mars 1927.

(2) L'énumération n'est certes pas limitative. On y rattacher encore la Conférence de M. E. Darmois, sur *Structures et Mou ments de l'Univers stellaire* (1 br. in-8°, 16 p., Hermann, 1930).

(3) Jean Bosler, *L'Evolution des Etoiles*, p. 5 (conférences-rappo

De l'atome aux étoiles, et retour

Mais c'est surtout entre Physique et Astronomie que ntr'aide est parfaite, le va-et-vient constant. J'emploie lessein des mots à sens réciproque, car il s'agit bien ıction mutuelle, les progrès de la physique, et surtout l'atomisme, ayant fait faire un pas décisif à l'astronoie, — celle-ci rendant un pareil service à sa sœur terstre en fournissant un matériel d'expérience incompable. La théorie de l'atome mise au point par les physiens modernes a été utilisée par les astronomes, Eddingn en personne et un savant hindou fort célèbre depuis rs, Megh Nad Saha. Les conceptions de Rutherford, de ohr et de leurs émules concernant l'atome et ses radiaons, transposées dans le domaine céleste, ont fourni des ases nouvelles et fondamentales aux plus grands prolèmes de l'astrophysique, constitution interne des étoies, origine de l'énergie stellaire (et singulièrement de elle qui nous intéresse par-dessus tout, l'énergie solaire). a théorie contemporaine de l'atome, montrant que la ıatière peut être étrangement comprimée, écrasée, expliuait tout naturellement ces densités étonnantes dont os expériences terrestres ne pouvaient nous offrir l'exemle, mais qu'une étoile comme le Compagnon de Sirius ccuse allègrement (60.000 fois la densité de l'eau !).

Réciproquement, le physicien gagne beaucoup à lever es yeux vers le ciel. A la suite du passage que je citais out à l'heure, Poincaré déjà montrait combien « les astres ont des laboratoires grandioses, des creusets gigantesques, comme aucun chimiste ne pourrait en rêver. Il y ègne des températures qu'il nous est impossible de réa-

de documentation sur la physique, vol. 8; Presses Universitaires, 923). Ce recueil de deux conférences est l'un des meilleurs sur la uestion. Profitons-en pour signaler l'ouvrage capital du même uteur, *Astrophysique* (in-8° de 743 p., Hermann, 1928), tome III du celèbre *Cours* de H. ANDOYER, à la Faculté des sciences de Paris.

liser ». Eddington aujourd'hui ne s'exprime pas autr ment, car l'affirmation de son illustre prédécesseur n'e que de plus en plus vraie : « Les étoiles constituent u dépendance des plus importantes du laboratoire de ph sique — une sorte d'annexe réservée aux très hautes ter pératures où les propriétés de la matière peuvent êt étudiées dans des conditions extrêmement variées (p. 95).

Les fastes de ce laboratoire supérieur sont nombreu et il ne serait pas difficile d'en citer quelques-uns. Jadi c'est dans le soleil même, et son nom le rappelle, qu l'helium fut trouvé par un précurseur, Sir Norma Lockyer. Pour ne pas quitter ce corps, l'un des grand premiers rôles de l'Atomisme contemporain, — dison aussi que le laboratoire du ciel donne parfois l'exempl au laboratoire de la terre : la lumière produite par le atomes d'helium d'une nébuleuse comme la Nébuleus annulaire de la Lyre, par exemple, était bien connue déjà dans les étoiles, lorsque Fowler, en 1912, réussit à obteni ce rayonnement dans un tube à vide où il avait dépouill suffisamment des atomes d'helium. Car il ne s'agit pas ic des atomes « ordinaires » (ou pour être plus précis, « ter restres »), mais d'atomes brisés, aux structures amputée d'un électron, *ionisés* comme parlent les physiciens.

Veut-on un autre exemple encore, et des plus signifi-catifs? Le même savant, Fowler, est parvenu à déterminer très exactement la masse de l'électron par une méthode de spectroscopie stellaire (en mesurant le léger décalage entre la série spectrale de Pickering et celle de Balmer, décalage dû à la différence d'ébranlement entre l'helium et l'hydrogène : le noyau d'hydrogène est plus ébranlé, plus perturbé par la vibration de l'électron que le noyau d'helium plus massif). De cet exemple, Eddington tire la leçon sous cette forme saisissante où il excelle : « Et c'est ainsi que le fil saisi dans des étoiles distantes de 500 années de lumière, suivi tour à tour par le physicien

héoricien et le physicien expérimentateur, conduit fina-
ement à la plus petite de toutes les choses connues »
p. 70).

Il n'est pas jusqu'aux subtances les plus courantes, sur
uoi le ciel n'ait quelque chose à nous apprendre. Le cal-
ium est un corps des plus terrestres et de la dernière
analité. Or, des recherches récentes portant sur la chro-
nosphère solaire (c'est-à-dire la couche très raréfiée qui
e trouve au-delà de l'atmosphère solaire), nous rensei-
nent curieusement sur la manière dont l'atome de cal-
ium absorbe les rayons de lumière solaire, sur le com-
ortement, en somme, de son système électronique lors-
ue ce système est « excité » par les radiations issues de
astre. Milne a scruté l'évolution de l'atome de calcium
ans ces conjonctures, surpris et décrit la prodigieuse
istoire de son électron qui, lancé sur l'orbite éloignée
'excitation, y demeure pendant un temps moyen d'un
ent millionième de seconde et y parcourt à peu près un
illion de révolutions, puis retombe sur l'orbitre de départ.
Cette performance éclaire pour nous, terriens, un peu du
ystère des sauts électroniques, et par conséquent, de la
ifficile théorie des quanta.

L'exemple de la Relativité

A lui seul, l'exemple de la théorie d'Einstein suffirait
ertes à montrer ce va-et-vient entre Physique et Astro-
omie. Ici, d'ailleurs, la question est presque d'ordre his-
orique, voire psychologique. Lorsque la Relativité se
rouvait encore dans sa verte jeunesse, battue en brèche
e toutes parts, il fallait lui trouver des preuves, et c'é-
ait elle, plutôt, qui demandait du secours. L'anomalie
u périhélie de Mercure ou le déplacement des raies
pectrales étaient des rendez-vous fixés par le physicien à
Astronomie, où le ciel devait fournir le témoignage
onvaincant. Depuis, la Relativité s'est vu tout à fait inté-

grer, passer dans les mœurs scientifiques. Rien ne s'op pose plus à ce qu'on s'en serve, au ciel comme sur terr Dès le début, Einstein appelait l'attention des astron mes là-dessus et je me rappelle entre autres une confe rence à la Société Astronomique de France, où, lors d son premier séjour parisien, le grand savant signalai tous les services que pouvait rendre la théorie à l'Astro nomie.

Eddington résume bien cette évolution des esprits e des habitudes scientifiques, lorsqu'il écrit : « Jusqu'ic [1926], la théorie d'Einstein a surtout été regardée pa l'astronome observateur comme quelque chose qu'on lu demandait de vérifier ; mais maintenant la théorie trouv une occasion de montrer sa valeur en nous aidant à véri fier quelque chose de bien plus douteux qu'elle-même » (p. 56). En fait, l'un des collègues d'Eddington, le profes seur Adams, l'utilisa victorieusement pour contrôler le résultats auxquels on était amené par ailleurs, concernan cette extrême densité du Compagnon de Sirius que nou avons déjà mentionnée (2000 fois plus dense que le pla tine ou 60.000 fois plus que l'eau, avons-nous vu).

Les grands problèmes d'astrophysique étudiés dans les conférences d'Eddington sont l'état intérieur de l'étoile, la nébulosité et la matière dans l'espace intersidéral, l'âge des étoiles. Esquissons à grands traits les idées et les résultats que nous offre ainsi le célèbre astronome anglais.

L'intérieur des étoiles

La question la plus importante à propos de la constitution interne de l'étoile est celle de son équilibre. C'est une de celles aussi où le nom d'Eddington demeurera attaché. L'intérieur d'un astre est « un tohu-bohu d'atomes, d'électrons et d'ondes d'éther » (p. 24) — d'ondes d'éther, c'est-à-dire de radiations de toutes sortes, depuis les grandes longueurs d'onde du rayonnement hertzien

notre T. S. F.), jusqu'aux rayons gamma du radium et aux rayons « cosmiques » de l'autre extrémité, à longueurs d'onde extrêmement courtes, et en passant par notre « lumière » visible, cette octave de radiations que, seule, perçoit notre œil. Ce *tohu-bohu*, ce brassage est dû à l'intense chaleur de l'étoile. Pour notre Soleil — une étoile naine et presque à son déclin — la température extérieure est encore de quelque 6000° (5740), et la température interne atteint 40 millions de degrés! Or, cette masse de matière agitée, comment en expliquer l'équilibre?

Développant des idées de l'américain Lane (1870) et de Schwarzschild, Eddington considère les étoiles comme étant dans un état assimilable à un gaz parfait. L'équilibre serait dû ainsi, à l'opposition de deux forces : la force élastique du gaz, tendant à projeter les particules vers l'extérieur, la gravitation qui les ramène au contraire vers le centre, en comprimant la masse intérieure. Mais Eddington ajoute à la première la *pression de radiation*, cette action qu'exerce la lumière (ou tout rayonnement) sur la matière, qui est trop faible pour que nous la ressentions par nous-mêmes, mais que nos instruments révèlent sur terre et qui, avec les températures énormes, les immenses quantités d'énergie des astres, prend des valeurs très importantes elle-même. Eddington put en déduire ce que devrait être la température interne et quelle est la masse critique au-delà de laquelle l'étoile deviendrait très instable. Cette limite explique pourquoi les masses de toutes les étoiles se trouvent contenues dans une zone assez étroite. En somme, — conclut Eddington, et l'on voit tout l'intérêt de l'idée au point de vue cosmogonique, — « la force de gravitation rassemble la matière nébuleuse et chaotique; la force de radiation la tranche en blocs de grosseur convenable » (p. 23).

La matière dans l'espace intersidéral

La seconde conférence, passant des généralités aux cas particuliers, étudie trois étoiles, Algol, le Compagnon de

Sirius et Bételgeuse, en leur appliquant les idées et l méthodes dégagées dans la première partie. Mais l'auteu aborde ici aussi un problème très général et captivant. O peut le formuler à peu près de la sorte : Que trouve-t-o dans l'espace universel, entre les étoiles? Nous avon assez tendance, instinctivement, à n'y voir que du « vide »

A cette question, l'auteur répond dans ce second cha pitre, mais il y revient surtout dans la dernière confé rence, celle d'avril 1929 dont l'édition française a la pri meur.

Certaines étoiles sont extrêmement raréfiées, Bétel geuse par exemple a une densité qui est de l'ordre du millième, par rapport à celle de l'air. Les nébuleuses gazeuses, elles aussi, sont fort peu denses. Or, elles n'ont pas de limites exactement définies, la zone d'action de l'une s'enchevêtre avec la zone de l'autre. « Il y a donc partout, dans l'espace intersidéral, une densité résiduelle » (p. 71). Eddington estime à *un atome par pouce cube* (1) la quantité de matière qu'on rencontre ainsi dans le « vide ». Et il ajoute avec grande raison que l'on peut regarder cette quantité, selon le point de vue, « comme un encombrement stupéfiant de l'espace ou comme un vide non moins stupéfiant » (p. 72). Mais je crois surtout que nous sommes étrangement loin de la traditionnelle conception du *vide absolu* et que plus d'un profane, ici, sera bien surpris. C'est l'idée qui domine finalement dans l'esprit de l'auteur, et ses dernières lignes sont celles-ci : « En imagination nous voyons les atomes fourmiller comme un essaim de moucherons dans ce qui, autrefois, était regardé comme le vide absolu » (p. 171).

La lumière des étoiles lointaines donne, au spectre, des raies de calcium et de sodium qui ne peuvent provenir ni des étoiles elles-mêmes, ni d'un milieu entraîné dans leur mouvement : ces raies sont fixes, elles ne révèlent aucune rotation. Depuis 1923, il n'y a plus aucun doute sur leur

(1) On sait que le pouce (*inch*) vaut 2,54 cm.

ıractère. L'observation conduit donc à peupler tout l'es-
ace intersidéral d'un *nuage cosmique*, au sein duquel les
toiles se meuvent en tous sens, et dont les nébuleuses
e sont que des condensations. De cette « matière » ainsi
épandue, deux tiers environ sont condensés en astres, un
ers est épars, ténu, dans l'espace. Comme conclut
Eddington : « Au cours de notre contemplation, il nous
ient cette pensée que ce nuage est un reste inutilisé de
e chaos des premières heures d'où sont sortis, façonnés
ar la main du Temps, les étoiles, le soleil, la terre, les
tres vivants et toute la matière qui aujourd'hui nous
ntoure » (p. 171).

L'Age des Étoiles et la source de leur énergie

Le problème de l'âge des étoiles est passionnant. On
magine aisément qu'ici nous sommes dans le grand, dans
oute l'ampleur des chiffres astronomiques. Les nébuleu-
es spirales particulièrement, qui semblent extrêmement
ıombreuses, forment ces « îles-univers » dont nous par-
ions plus haut, complètement en dehors de notre système
tellaire. L'une d'elles, la grande nébuleuse d'Andromède
ɔarmi les plus étendues, est l'une des plus proches. Et
ɛependant, quelle distance effarante est la sienne, puisque
a lumière parcourt 300.000 km. à la seconde et qu'Ed-
lington a pu écrire ce trait saisissant : « A l'œil nu, vous
ɔouvez apercevoir la nébuleuse d'Andromède comme une
ache lumineuse pâle. Quand vous la regardez, c'est un
ɔassé de 900.000 ans que vous voyez ! » (p. 108).

Les calculs modernes ont reculé la naissance du Soleil
dans l'infini du temps. Avec l'hypothèse de Helmholtz et
ord Kelvin, selon laquelle l'énergie solaire était mainte-
nue par la contraction progressive de l'astre, l'âge du
soleil ne pouvait remonter à plus de 20 millions d'années,
a réserve d'énergie n'étant pas illimitée. Or, la biologie
et la géologie avaient besoin de chiffres beaucoup plus
élevés pour expliquer l'histoire de la terre. L'âge des

roches les plus anciennes, déjà, nous fait remonter à 1.200 millions d'années. Or, il ne s'agit même pas de la naissance de la planète ! La théorie de la contraction ne pouvait donc, a fortiori, s'appliquer au Soleil et aux autres étoiles. Comme on devait obtenir au moins dix milliards d'années, il fallait trouver autre chose. Et, là encore, l'autre chose, ce fut dans les idées de la physique moderne sur la constitution de la matière qu'on la trouva. Les atomes forment des réservoirs d'énergie à peu près illimitée, sous des dimensions infimes, et même est-elle confinée surtout dans leur réduit central, le noyau. Jean Perrin émit l'idée d'une transmutation des éléments, la masse de la nébuleuse originaire étant supposée faite d'hydrogène, qui se serait désintégré en helium. Mais une telle libération d'énergie ne fait point encore l'affaire de l'astronome et c'est à un véritable *anéantissement de la matière* qu'on en arriva. La masse de matière détruite se transforme en énergie libérée, sous forme de radiation, lumière et chaleur. Cette fois, la quantité se trouve colossale, suffisante, même pour cette prodigieuse consommatrice qu'est l'Astronomie.

On voit, par ces quelques précisions, l'immense intérêt scientifique et philosophique des *Étoiles et Atomes*. Pourtant, au risque même de faire longueur, je voudrais dégager encore deux ou trois réflexions générales que fait naître la lecture du livre.

Rien de nouveau sur le soleil

D'abord, la merveilleuse économie de la nature, son unité, dans une magnifique et diverse opulence. Ce sont les éléments chimiques de la Terre qu'on retrouve dans le Ciel. L'histoire fameuse du *nebulium* est bien curieuse à cet égard. Le spectre de la Nébuleuse annulaire de la Lyre montrait, dans la partie droite de la photographie, deux anneaux de source inconnue : cet élément hypothé-

tique fut baptisé *nebulium*. Bowen, en 1927, l'identifie : le prétendu nebulium n'est qu'un atome d'oxygène déshabillé, dévêtu de deux électrons. Comme disait Eddington, avant cette découverte et la prévoyant : « Un atome qui a perdu un électron est comme un ami qui a rasé sa moustache : ses plus vieilles connaissances ne le reconnaissent pas » (p. 60).

Toutes les raisons, théoriques ou d'observation, amènent à décider qu'il n'y a rien de nouveau dans cet ordre d'idées, non pas seulement sous le soleil, mais sur lui ni au delà. La science la plus moderne confirme la vue géniale de Thalès de Milet pour qui les mondes sont composés des mêmes éléments que les éléments terrestres.

Les conditions « ordinaires »

L'Astrophysique n'a point affaire à des atomes essentiellement différents, mais elle nous montre les atomes ordinaires dans un état extraordinaire. La puissance inaccoutumée du laboratoire astral brise les éléments, — les ionise — à un degré que nos laboratoires infimes n'atteignent jamais où n'atteignent que dans des conditions d'exceptionnelle difficulté.

Mais *ordinaire*, *extraordinaire*, qu'est-ce à dire? Nous appelons ordinaire, ce qui est ordinaire pour *nous*. Un astronome, déjà, en juge autrement. Eddington nous le déclare sans ambages, en des remarques si suggestives qu'il faut les citer tout entières : « Étant astronome, je suis porté naturellement à regarder cette dépendance d'une manière un peu différente [de l'idée qui consiste à voir dans les étoiles une importante dépendance du laboratoire de physique] et à voir dans le laboratoire de physique une station de basses températures rattachée aux étoiles. Ce sont les conditions réalisables au laboratoire que je serais tenté de regarder comme anormales. En exceptant la nébulosité intersidérale qui est à la température modérée d'environ 15.000°, j'estime que, pour une

proportion des neuf dixièmes, la matière de l'univers se trouve à une température supérieure à 1.000.000°. Dans les conditions *ordinaires* — et vous devez comprendre la signification que je donne à ce mot — la matière a des propriétés assez simples. Mais il y a dans l'univers des régions exceptionnelles où la température est peu éloignée du zéro absolu ; là, les propriétés physiques de la matière acquièrent une grande complexité ; les ions s'entourent de systèmes complets d'électrons et deviennent les atomes de notre expérience terrestre. Notre Terre est un de ces endroits glacés où les complications les plus étranges peuvent se réaliser. Peut-être le plus étrange de tout est-il que quelques-unes de ces structures complexes puissent se réunir pour spéculer sur la signification du plan d'ensemble. » (p. 95, 96).

La place de l'Homme

Quelle est la place, dans le « plan d'ensemble », de ces « quelques structures complexes », c'est-à-dire de l'Homme?

Eh bien! l'anthropocentrisme a de quoi se réjouir. Le corps humain se trouve à peu près à mi-distance entre l'atome et l'étoile, pour les dimensions. La vie humaine est pareillement à mi-chemin des deux durées extrêmes : l'infiniment petit du Temps, qui est la vie d'un atome excité, l'infiniment grand qui est l'existence d'une étoile.

Seulement, il ne faut pas se hâter d'admirer cette position centrale : contentons-nous d'en apprécier la commodité. Il y a en effet quelques remarques complémentaires. L'Homme est, en réalité, un peu plus proche de l'atome que de l'étoile quant aux dimensions : on compte environ 10^{27} atomes dans un corps humain, et l'édifice d'une étoile exigerait 10^{28} corps humains. A l'inverse, et pour ce qui est du temps, une vie humaine de soixante-dix ans est un peu trop près de l'étoile, légèrement plus éloignée de l'atome. De sorte que, pour les masses, « un prétendant

eux qualifié à la position médiane serait l'hippopo-
ne », et que, pour les durées, « il serait préférable de
ostituer le papillon à l'homme », comme parle Edding-
n (p. 97).

e crois qu'un coup d'œil sur d'autres domaines, l'ana-
nie comparée, entre autres, nous conduirait à de pareil-
réflexions. Le poids du cerveau, par rapport au poids
corps (le poids relatif de l'encéphale par rapport au
ids somatique, disent les biologistes), présente un inté-
singulier, parce que le cerveau est le siège de l'intelli-
nce. Or, les chiffres nous placent ici après belettes et
uris, exactement sur le plan du kinkajou. Et à intelli-
nce supposée égale, le poids relatif favorise toujours les
us petits animaux. Pour d'autres caractéristiques (la
orphologie du néopallium, par exemple, les sillons qu'on
ouve sur le cerveau des animaux dits gyrencéphales),
Homme est en compagnie du Dauphin (1)...

Ainsi, méfions-nous des comparaisons ingénues et des
énéralisations hâtives. La vraie science nous donne tou-
urs une leçon de courage et d'ardeur au travail, mais
ne leçon d'humilité. L'ouvrage d'Eddington est trop pro-
ndément vrai pour nous conduire ailleurs.

II. — La planète Mars

L'ouvrage de M. Antoniadi

Étoiles et Atomes s'occupe peu des planètes, malgré
uelques réflexions très profitables, on le voit, sur la nôtre
ses habitants. Les planètes intéressent beaucoup les
rieux, cependant, et il est fort heureux pour nos lec-
urs qu'un des jeunes savants qui sont déjà parmi les

(1) Cf. R. Anthony, *Anatomie comparée du cerveau* (gr. in-8°, 359 p.
ec 234 fig., Doin, 1928), pp. 37-39 et 208.

vrais maîtres en Astronomie, M. Pierre Humbert, donné à l'avant-dernier numéro de la *Vie Intellectu* son article parfait, *De Vulcain à Pluton*. Mais Plut n'est probablement qu'une prétendue planète et l craint que sa renommée ne conserve point ses dimensi astronomiques. Mars, au contraire, semble garder le p mier rôle, auprès de nos contemporains. Sans doute a- fallu rabattre des grandioses travaux publics qu'y voy Schiaparelli, l'astronome milanais, et que montrait Fla marion dans son livre fameux. Quant à Lowell (ce sava américain qui donna son nom à l'observatoire préci ment où fut découvert et baptisé Pluton), ce n'est p son meilleur titre de gloire que d'avoir dessiné un no bre énorme de « canaux ». Il a fallu renoncer au sple dide réseau d'irrigation de Mars. Mais enfin c'est la seu planète dont on puisse examiner et étudier la surfac celle-ci nous montre des variations périodiques où il n'e pas invraisemblable de voir des saisons, et la passionnan question de l' « habitabilité » peut parfaitement se pos pour elle.

Je crois donc que le superbe volume de M. Antonia sur *La Planète Mars* (1), destiné certes aux spécialist et de nature à les satisfaire, ne manquera pas d'attirer de retenir tous les esprits cultivés. Cet artronome, d'o gine hellénique mais depuis longtemps attaché à not Observatoire de Meudon, et qui étudie Mars, d'ailleu depuis 1888, nous apporte ici deux groupes de travau les siens propres et tous ceux des autres, dans le tem et dans l'espace. Je veux dire qu'il présente les résulta de ses observations, faites avec la grande lunette de qu

(1) *La Planète Mars, étude basée sur les résultats obtenus avec grande lunette de l'Observatoire de Meudon et exposé analytique l'ensemble des travaux exécutés sur cet astre depuis 1659*, par E.-M. A toniadi, astronome, attaché à l'Observatoire de Meudon (1 vol. g in-4°, de 240 p., avec 150 fig. dans le texte et 10 planches ho texte donnant des vues télescopiques de Mars et des cartes détaillé de la planète. — Hermann et Cie, 1930. Prix, 80 fr.).

e-vingt-trois centimètres à Meudon, mais que rien de qui touche à Mars ne lui est étranger, dans l'ordre historique comme dans l'ordre technique. Le traité se divise out naturellement en deux parties : la seconde concerne *a topographie de Mars* et donne une description générale, historique et analytique, de la surface de Mars. En nq chapitres, un véritable dictionnaire de la planète est tabli, qui divise sa surface en cinq sections conventionelles, et la décrit dans le détail. C'est la partie la plus nportante de l'ouvrage, non seulement par l'étendue — es trois quarts — mais parce qu'elle est la plus neuve et elle que les habiles apprécieront davantage.

L' « habitabilité » de Mars

Mais la première partie, les *Généralités*, trouvera plus le lecteurs sans doute auprès des simples curieux, et l'on voudrait qu'elle fût entre toutes les mains. C'est là, dans e chapitre v, que l'auteur parle, naturellement, de « l'illusion des canaux », car ce n'était qu'illusion d'optique, et qui ne résiste pas à une application correcte de la théorie de la diffraction et des notions de la perspective. Les chapitres VII et VIII surtout captiveront le lecteur. L'un traite de l'atmosphère de Mars, et nous précise même la vitesse du vent à la surface de la planète. L'autre étudie les conditions physiques et l'habitabilité de Mars. La doctrine de la pluralité des mondes habités, que Fontenelle a célébrée dans son livre fameux, élégant et décidément un peu mince, est certes bien ancienne puisqu'elle remonte à quelque quatorze siècles avant Jésus-Christ, avec Orphée. Pour Mars, nous explique M. Antoniadi, ses « grandes étendues ombrées se comportent comme si elles étaient recouvertes de végétation, ce qui fournit une haute probabilité en faveur d'*une* des formes de la vie » (p. 52). Pour ce qui est non plus seulement des végétaux mais encore des animaux et de l'homme même, il semble aussi qu'on ne puisse trancher par la négative.

L'atmosphère ne paraît pas trop raréfiée, le froid tr
excessif. « Si donc on considère, — poursuit notre aute
au même passage, — en présence des données et des co
clusions qui précèdent, le merveilleux pouvoir d'adapt
tion de la vie, un des buts du Créateur de l'univers, c
verra que l'existence d'animaux ou même d'êtres humai
sur la planète Mars n'est guère improbable. »

En tout cas Mars est un monde plus évolué que
nôtre, et qui ne semble pas propice en toutes ses régio
à l'épanouissement des êtres vivants. Les vastes solitude
rouges de l'astre ne s'y prêtent pas, l'intensité de la vi
est certainement au déclin sur la planète.

Tels sont, réduits à l'extrême, les résultats essentiel
que nous offre un savant précis et admirablement inform
sur une planète dont tout le monde a entendu parler, n
serait-ce que par le romancier H. G. Wells, et dont tou
le monde parle sans le savoir, au moins une fois dans l
semaine, le *mardi*.

André George.

P.-S. — C'est d'un grand bord noir qu'il faudrait enca
drer la dernière page de cette chronique. Au moment d'e
corriger les épreuves, nous apprenions la mort de Pierr
Termier, que suivaient si vite celle de l'illustre mathéma
ticien Paul Appell et celle d'un de nos meilleurs physiolo
gistes, E. Gley.

Pierre Termier ! Comment en parler sans émotion
Certes, il faudra dire dans la réflexion quelles furen
l'ampleur, la hauteur de ce noble esprit pour lequel la fo
la science, une large et profonde poésie, n'étaient que troi
inspiratrices merveilleusement accordées, toutes troi
passionnément aimées et servies, chacune en son rang
Pierre Termier était tout nôtre. C'est ici, je crois bien
dans le numéro de septembre de *La Vie Intellectuelle*, qu'i
a donné ses dernières pages, les dernières du moins qu'au
ront relues ses yeux vivants, — ces yeux fiers et doux, o
se lisaient si bien les deux vertus qu'il invoquait à la fin

istement, de ces pages : la patience et l'amour. Cet dmirable discours, c'est celui qu'il prononçait au solennel entenaire de la Société Géologique de France, le 30 juin. ans doute, beaucoup d'entre nous l'auront vu là pour la ernière fois, comme moi-même. Ils se rappelleront ces hrases vibrantes, et qui sont à la fois la devise et le ésumé de sa vie : « La soif de la vérité, le désir de onnaître, le besoin de comprendre et d'expliquer, suffiaient — ô grandeur de l'âme humaine ! — suffiraient à usciter des vocations de géologue ; et j'en vois parmi vous n grand nombre qui ont consacré toute leur vie à l'étude urement spéculative et totalement désintéressée des ecrets de la planète. »

Plus que tous, lui-même avait dédié sa vie terrestre *à la loire de la Terre* ; plus que tous, il avait célébré *la joie de onnaître*, senti, vécu et aussi suscité *la vocation de savant.* Ce sont là, chacun le sait, les titres emblématiques de ses ouvrages généraux. Et il avait consacré sa vie totale, sa ie de l'âme, à la gloire de Dieu, à la joie de le connaître, ar il avait comme personne en notre temps la vocation le savant-croyant.

A. G.

Le Congrès de Philosophie d'Oxford

En 1924, l'Université de Naples, voulant célébrer dignement le VIIe Centenaire de sa fondation, invitait tous les philosophes de l'univers à se rendre au Studium où avait enseigné saint Thomas d'Aquin : on commémorerait en même temps trois autres centenaires, saint Thomas, Kant, Maine de Biran. A l'éclat de tels souvenirs correspondrait la pompe des fêtes et l'ampleur des études. L'appel fut écouté, le Congrès fut brillant, trop brillant peut-être, car parfois il présentait le spectacle du plus beau désordre. Il faut avoir vu les sections surchargées de tant de mémoires que les orateurs n'arrivaient pas à les débiter. Il faut avoir vu le cabinet de l'aimable secrétaire Guido della Valle envahi par des étran-

gers qui tous voulaient lui parler à la fois, et les dames an ricaines s'asseyant sur sa table de travail pour être sûres se faire entendre.

Le Congrès de philosophie qui vient de se tenir à Oxfo avait été préparé par des organisateurs sévères : ils tenaie absolument à la discipline et ont tout fait pour l'impose Ils n'y ont, hélas ! que trop réussi. Dans les salles de l'*Ex mination School* a régné un ordre aussi parfait que celui qu les policemen font régner dans les rues de Londres. D'abor le nombre des rapports admis à l'audience du public fu strictement limité. Chaque orateur, quel qu'il fût, les cél brités mondiales ou les modestes professeurs de facultés d petites villes, eut vingt minutes pour parler, et au bout de vingt minutes le président le faisait taire. Les personnag de premier plan, les Croce, les Brunschvicg, les Schiller... s prêtaient naturellement de bonne grâce à ce règlement dr conien, mais ils jugèrent inutile, pour une communicatio si courte, d'apporter autre chose qu'un résumé d'idées dé émises dans des livres ou dans des articles. Avant qu'i eussent ouvert la bouche, on pouvait prévoir, d'après le titr ce qu'ils allaient dire. Ajoutons que le comité avait tout r massé en quatre jours, et cependant il ne craignit pas d faire coïncider avec les séances de l'après-midi deux excu sions en auto-car : ces soirs-là, les salles étaient peu remplie Ce n'était vraiment pas la peine, pour quatre jours de réu nions banales, que tant de gens fussent venus de Calcutt de Tokio et de Los Angeles.

J'avoue qu'alors j'évoquais dans mon souvenir le désordr la vie et la cordialité du Congrès de Naples ; les Gilson Brunschvicg, Gemelli, Liebert, développant chacun pendan une heure des idées neuves; les réceptions officielles, la pr sence du Roi lui-même et du ministre de l'Instruction Pu blique; les étudiants de toute l'Italie, avec les signes distin tifs de leurs provinces, se pressant aux grandes séances. A contraire, à Oxford, absence totale d'étudiants. Les 500 con gressistes étaient tous des professionnels, des professeurs d faculté, presque des vieux. Les gens d'Oxford ne s'occupaien pas du Congrès : le *Times* lui consacrait bien chaque jou une colonne, mais avec une sorte de respect humain, et s croyait obligé d'expliquer qu'un Congrès philosophique peu être aussi intéressant qu'un Congrès scientifique. Quant au autorités civiles, elles ignoraient les 500 philosophes accou

s du monde entier à Oxford. On avait le sentiment que la ilosophie compte pour bien peu dans l'Empire gouverné r M. Ramsay Mac Donald.

Cependant les congressistes, qui ne cachaient pas leur dé-lusion, paraissaient tous disposés à revenir au prochain ngrès à Prague. Ce n'est pas seulement pour la joie de se ouver dans des villes d'art admirables. On n'écoute pas ndant quatre jours des philosophes venus de toutes les rties de la terre, même quand ils soutiennent des thèses jà en partie connues, sans apprendre sur leurs états âme, sur la puissance ou la faiblesse des convictions, sur ur capacité de conquête ou d'évolution. Sous cet aspect, le ngrès d'Oxford était passionnant : scruter les erreurs des telligences, les chaînes qui les captivent, les efforts pour teindre le vrai, les engins inventés par l'orgueil pour trom-er, en un mot, les luttes entre la cité de Dieu et la cité ter-estre. Et dans les conversations s'échangeaient des espoirs, es craintes, des pronostics sur l'avenir spirituel de l'huma-ité.

I

Il était naturel que, dans le Royaume-Uni, un Congrès nternational fût composé en majeure partie d'Anglo-Saxons, nglais et Américains. Les délégations allemande et polo-aise étaient nombreuses; l'Université catholique de Louvain tait brillamment représentée, ainsi que la France officielle. Iais les universités catholiques françaises étaient totalement bsentes. En général d'ailleurs les Latins étaient peu nom-reux. Plus que la quantité des nationaux de tel ou tel ays, des hommes célèbres attiraient l'attention. L'héritier le Protagoras, le sceptique subtil qui ramène toute vérité à a mesure humaine, M. Schiller, donnait l'impression d'un iscret fonctionnaire un peu effacé. M. Alexander parlait vec encore plus de charme qu'il n'a la réputation de le aire, et ses auditeurs le suppliaient en vain de dépasser les ingt minutes. Le sénateur Benedetto Croce, pour être plus ûrement compris, s'exprimait en français sur ce qui lui ient le plus à cœur : sur la culture de l'esprit, à la fois art t histoire, transmise par les générations, menacée de mort par une barbarie nouvelle. On admirait ce noble exposé impersonnel, sans allusion aucune à aucun fait contempo-

rain. Mais quel était donc ce clergyman petit et décharné
long nez aigu, à la tête bronzée, aux yeux de feu, et que
premier coup on reconnaissait pour un italien sous son
tume anglais ? C'était Don Sturzo : l'homme qui, sans f
partie du conseil des ministres, gouverna l'Italie après
guerre, consacre ses années d'exil à la philosophie. De te
en temps, surgissait à la tribune un petit vieillard, vif, a
ritaire, indulgent : en quelques mots à l'emporte-pièce
déclait une faute de logique, un oubli, il reprochait sur
à l'assemblée de ne pas aborder les questions sérieuses
ne pas oser nommer Dieu, de traiter des choses religie
sans user de l'expérience des saints. C'était M. Winc
Lutoslawski : on songeait, en l'entendant, au miracle d
conversion, on l'approuvait intérieurement, tout en reg
tant que ses allures de prophète lui fermassent les int
gences trop sèchement rationnelles. Mais on aimait à
s'entretenir amicalement le grand catholique polonais
le plus illustre des philosophes russes chassés de leur pa
M. Lossky.

Voici une autre apparition, surprenante et redouta
MM. Jacques Chevalier, Benedetto Croce et Nicolai Hartm
viennent de tracer des esquisses d'une philosophie de l
toire. Certes leurs conceptions ne concordent pas. A quo
aboutir la discussion engagée sur leurs thèses ? Au fond d
salle se dresse un personnage à la haute stature, aux che
ébouriffés, au teint brun. En un français parfaitement
et sans accent, avec une calme indifférence méprisant
prononce les phrases suivantes : « M. Jacques Chevalier, p
expliquer l'histoire, fait intervenir Dieu. C'est expli
l'obscur par le plus obscur, car saint Paul, qui s'y con
sait, s'écriait : O profondeur insondable des secrets de D
M. Nicolai Hartmann, lui, explique l'histoire par les cat
ries de la réalité historique. Mais où sont ces catégories,
viennent-elles ? M. Benedetto Croce identifie l'histoire
philosophie, et dit que ces deux sont la vie de l'esprit.
qu'est-ce que l'esprit ? Il me semble que les trois orate
loin d'expliquer quoi que ce soit, ont rendu beaucoup
obscures des choses qui, pour nous, marxistes, sont pa
tement claires. » Celui qui venait de parler ainsi était M.
natscharsky, ancien commissaire du peuple à l'instruc
publique dans la République des Soviets, organisateur
meux des théâtres de Moscou. A cette critique trop clair

au fond inintelligente, mais surtout insolente, nul n'estima devoir répondre. Elle me parut résonner dans la salle comme brilla le *Mane, Thecel, Phares*, sur les murs du palais de Balthazar. M. Lutoslawski avait raison : plutôt que de discuter sur tant de problèmes de pure critique et de s'abstenir de prononcer même le nom de Dieu, le Congrès n'aurait-il pas bien fait de s'unir pour traiter du salut de l'humanité et tâcher de sauver la civilisation de la ruine ? Mais pour cela il eût fallu s'entendre sur les mêmes principes. Et trop évidemment les écoles en présence ne s'accordaient pas et surtout ne se comprenaient pas mutuellement.

Une rencontre de gens intelligents qui, parlant plusieurs jours sans se comprendre, sympathiseront pourtant : ainsi, le soir du jour d'ouverture, le professeur américain Ralph Perry avait défini le Congrès. Il avait ajouté que ces différences irréductibles entre les âmes sont précisément ce qui stimule le mieux les raisons et les cœurs. « Que les philosophes réunis dans ce Congrès donnent au monde un bel exemple de la joie que des hommes peuvent éprouver dans le contact personnel et vivant avec des esprits qu'ils ne peuvent pas comprendre jusqu'au bout, qui sont, pour le moment au moins, et peut-être pour toujours, mutuellement impénétrables (1). »

Si d'ailleurs les philosophes ne se comprennent pas les uns les autres, répondit M. Léon Brunschvicg, du moins ils usent de notions universelles, leur pensée cherche les unités suprêmes; et quant à l'action, ils tâchent de trouver les raisons dernières de vivre et de mourir. Aussi leurs réunions font œuvre d'internationalité. Seulement, tandis que « l'internationalité, dont les gouvernements à Genève font un généreux et difficile effort pour fixer l'organisation juridique, est à base d'éléments nationaux, celle-ci est à base d'éléments universels (1) ». De même, au nom de l'Allemagne, M. Hans Driesch avait insisté sur cela que la philosophie doit être une pensée commune à toute l'humanité, que par là elle peut rapprocher les peuples et les individus, et travailler à la paix du monde.

(1) Nous citons cette phrase d'après l'article consacré au Congrès de philosophie par M. Franck Abauzit dans le *Journal des Débats* du 10 septembre.

(2) Ibid.

Incontestablement le congrès d'Oxford a concouru à réaliser, sinon une mentalité mondiale, du moins une mentalité américano-européenne. Il est vrai qu'au sein de cette mentalité s'opposaient des tendances et des conceptions inconciliables.

III

Elles ne s'opposaient pourtant pas avec leurs arêtes tranchantes. On aurait dit que les philosophes aux systèmes définitifs avaient fait effort pour en masquer les pièces principales : ils n'en présentaient que des morceaux partiels, anodins, bénins, acceptables pour tous. Effort de modestie, de réserve, de respect pour les opinions opposées, mais qui aurait trompé complètement un auditeur insuffisamment renseigné. Aussi parfois nous éprouvions un sentiment de gêne : était-ce bien là de la philosophie, si, selon la définition de William James, *philosophy is only an unusually obstinate effort to think clearly* ?

Il arrivait que, pour résoudre un problème limité, des philosophes apportaient des solutions modestes; mais cette petite solution ramassée en un bloc maniable, si on l'eût fait exploser, elle eût projeté dans toutes les directions des morceaux du système total du philosophe. Ce fut le cas, par exemple, des trois communications qui se suivirent sur l'histoire. M. Jacques Chevalier expliquait la signification des faits en histoire. Un fait historique n'est pas le phénomène extérieur qui apparaît, mais la réalité totale indiquée par les phénomènes : réalité spirituelle qui renferme les sentiments cachés, les motifs secrets, les tendances à peine conscientes. Le fait historique se ramifie dans toutes les directions, il est fait de toutes les activités humaines. Le comprendre ne consiste donc pas à noter un événement brut, mais à interpréter un complexe infini. Pour le penseur, le fait historique ne fait qu'un avec son intreprétation. Or la science phénoménale, abstraite, découpant des séries d'événements, s'imagine expliquer les faits. Elle n'y réussit pas, parce que le fait est le résultat de la rencontre imprévisible de plusieurs séries; il a en lui un élément de hasard; en d'autres termes, il est individuel, il est déterminé par les « petites causes », les « causes accidentelles ». « L'accidentel, en histoire, est la règle, et, pourrait-on dire, l'essentiel. » De là le devoir pour

l'historien d'étudier l'individualité en sa réalité interne, de découvrir les initiatives. Or, en constatant les initiatives, il s'aperçoit qu'elles ne s'agitent pas en un désordre absolu. Les faits de l'histoire s'enchaînent en un ordre inattendu, « mais en un ordre véritable, et tel qu'une moyenne de justice finit toujours par s'établir à la longue, sur des motifs qui n'en sont pas la cause prochaine, et par des voies qui ne sont pas celles que nous prévoyions ». Or, si l'histoire a ainsi une direction qui se dessine peu à peu, direction inconnue des individus qui ont réalisé les faits, en elle se révèle une activité transcendante qui la conduit.

Écoutons maintenant M. Nicolai Hartmann. Impossible de comprendre l'histoire si l'on ne comprend la réalité historique, c'est-à-dire les catégories de l'existence sociale qui devient. L'histoire est faite par « l'esprit objectif », non entendu au sens hégélien d'un Absolu de pensée qui se réaliserait dans les hommes, mais d'une réalité spirituelle objective, plus aisée à connaître que l'âme individuelle, parce qu'elle se fait connaître à nous dans les langues, les institutions, les arts, les mœurs, les religions, etc. L'esprit objectif est commun aux individus, il n'est jamais totalement en aucun d'eux. Il forme une sphère dans laquelle l'individu se forme. Sa puissance est énorme et capable d'écraser celui qui lui résiste. Cependant les individus ont leur rôle, et il consiste justement à produire le progrès de l'esprit objectif. L'esprit objectif n'est pas une essence abstraite générale, c'est une réalité qui naît, évolue, meurt, il est individuel, il appartient à un lieu et à un temps déterminés. Bien qu'il dépende de multiples conditions physiques, et qu'il s'appuie sur les âmes individuelles, il se superédifie (überbaut) sur les unes et les autres, car il a son autonomie; il est une totalité, une unité originale de rang supérieur. Le paradoxe, c'est que l'esprit objectif n'est pas lié à une conscience : « qui connaît le droit tout entier dans lequel il vit ? qui est renseigné adéquatement sur le style de vie qui est le sien et celui des autres ? » Le résultat de ce paradoxe est naturellement paradoxal : quand il y a à prendre de ces grandes décisions qui intéressent la vie des peuples ou le salut spirituel de beaucoup d'âmes, nulle part une conscience ne pénètre les situations et les nécessités totales. Ceux qui décident agissent donc forcément d'après des pensées inadéquates, le cours de l'histoire est déterminé par de petites causes

individuelles. « La conséquence en est : la destinée politiqu des peuples demeure en grande partie livrée au hasard, c'est à-dire à des forces inconnues. L'homme ne peut le gouver ner qu'en une très petite mesure. En dehors de lui et au dessus de lui il n'y a personne pour le gouverner. »

M. Benedetto Croce nous entretient de l' « antihistori cisme », de cette disposition, si répandue aujourd'hui, à tenir pour rien tout le legs que les générations nous ont transmis, c'es-à-dire toutes les valeurs spirituelles. Ceux qui rejettent l'histoire sont, dans le monde moderne, les vrais athées. D'où le devoir des penseurs, ou simplement des honnêtes gens, d'ouvrir leur cœur au sentiment historique.

On a pu remarquer, dans ces trois exposés, un effort conscient, même réfléchi, pour trouver un terrain d'entente on part de constatations qu'un homme de bonne foi peut malaisément récuser, et ces constatations vont déjà très loin Assurément, dans l'exposé de M. Chevalier, tout le spiritualisme chrétien est présent; M. Nicolai Hartmann a mis dans le sien la Phénoménologie; et M. Benedetto Croce enseigne la morale désabusée de son Idéalisme néohégélien. Il reste cependant que les trois sont d'accord sur beaucoup de points et c'est le spectacle qu'offre presque partout la philosophie d'aujourd'hui : pour qui regarde avec attention, il y a maintenant beaucoup de thèses acceptées par tous.

Si nous n'avions pas la place mesurée, nous montrerions la même situation en fait de philosophie religieuse. C'est déjà un progrès réel qu'actuellement tout philosophe considère avec respect les croyances religieuses, et estime que le problème de la religion s'impose absolument à lui et requiert une solution qui en respecte les données. Voici, par exemple M. Kohnstamm, professeur à l'université d'Amsterdam, qui parla sur les rapports entre la métaphysique et la religion La religion, telle que la psychologie la découvre, est une attitude supraintellectuelle, c'est-à-dire de la personne humaine entière, vis-à-vis de l'univers, attitude qui concerne un pouvoir surhumain et implique le respect. Il y a bien eu, il est vrai,, des attitudes frivoles ou méprisantes vis-à-vis du principe de l'univers; elles ont toutes pour cause un orgueil qui voudrait dominer le monde (le livre de Max Stirner : *der Einzige und sein Eigentum*). L'athéisme est ainsi l'expression d'une volonté de dominer l'univers, en supprimant les arguments ou les expériences qui s'opposeraient à

lle. Mais « l'extrême pauvreté de cette théorie, même à un point de vue exclusivement rationnel, sa manière de négliger les sentiments les plus puissants de toute l'humanité, montrent que nous avons affaire avec un système trop étroit pour bâtir un système de philosophie dans lequel l'expérience humaine réelle pourrait être exprimée ». La psychologie montre que l'irréligion est un état d'âme morbide.

De tels enseignements n'ont, en eux-mêmes, rien de nouveau. Qu'on les propose dans un Congrès international de philosophie et que personne n'élève d'objection est peut-être nouveau.

Combien d'autres constatations intéressantes nous aurions à faire sur les états d'âme qui se manifestaient à Oxford ! et combien nous regrettons de ne pouvoir au moins nommer tant de penseurs qui résumaient en quelques pages fortes plusieurs années de leurs travaux ! Du moins le lecteur, nous l'espérons, se rendra compte que, dans le monde des philosophes, il se constitue peu à peu un plus large champ de certitudes. Une lumière diffuse est partout qu'il faut être aveugle pour ne pas voir. Il y a, hélas ! des aveugles, c'est-à-dire des esprits qui ne veulent pas remporter d'Oxford la leçon que leur a donnée la devise de son Université : *Dominus illuminatio mea.*

GASTON RABEAU.

Platon (1)

Chanoine honoraire de Rennes et professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, M. l'abbé Diès est, sans contredit, un des hommes en qui revit le meilleur, le plus pur et plus éternellement actuel de la pensée platonicienne. Érudit profond autant que délicat critique, il nous a déjà donné une étude sur *La définition de l'Être et la nature des Idées dans le* Sophiste *de Platon*. C'est à la

(1) *Platon*, par Auguste Diès, Coll. « Les Grands Cœurs », Flammarion édit.

science exégétique de cette rare intelligence que l'Association Guillaume Budé s'adresse, pour lui demander de traduire, dans la *Collection des Universités de France*, *Parménide*, *Théétète et Le Sophiste*, de Platon. Littérale et lisible, compréhensive et fine, la traduction de ces dialogues, où se condense peut-être le plus subtil de la pensée platonicienne et, en tout cas, le plus délicat et le plus ardu à transposer en notre langue si peu coutumière de l'expression métaphysique, fait le plus grand honneur à l'helléniste averti qui la tente, et qui à souhait la réussit. Bien plus, sous le titre de *Autour de Platon*, M. l'abbé Diès a publié, en deux volumes, toute une série de remarquables études sur Platon. Les chapitres qu'il y consacre à *La Transposition platonicienne,* à *L'idée de la science dans Platon,* ou *Dieu de Platon* et à *La Religion de Platon*, sont parmi les plus beaux qui aient jamais été écrits sur ces thèmes de première importance. M. l'abbé Diès, en effet, n'est pas qu'un philologue : c'est un vrai philosophe. Philosophe, il l'est pleinement au sens platonicien. Il ne se contente pas de spéculer doctement sur le corps de la doctrine, mais il en cherche l'âme et la flamme secrète. Il croit, comme tous les Anciens, que la meilleure façon de comprendre une doctrine est de la vivre, de la respirer et de la rendre apparente dans la réalité pratique de la vie. S'il se relie si bien aux traditions de la sagesse antique, cet auteur le doit, pour une large part, à sa qualité sacerdotale et à sa formation théologique. Pour Platon, en effet, le philosophe est prêtre, et le platonisme, si on le dépouille de sa théologie, n'est qu'un vain jeu de dialectique, une doctrine aberrante et incompréhensible. Par tous ses travaux et par les qualités de son esprit et de sa formation, nul n'était mieux qualifié que M. l'abbé Diès pour nous donner une vie de Platon et un exposé synthétique de sa vaste pensée.

Sans trop s'attarder aux récits extérieurs de la vie de Platon, — sa vie d'ailleurs fut aussi pauvre en événements marquants qu'en fut riche l'époque où ce sage vécut, —

l'auteur s'applique, dès le début de l'éducation maternelle, à nous montrer ce qui put influencer, éduquer et mûrir cette âme de poète qui, jusqu'à son dernier jour, ne cessa pas de chanter l'enthousiasme que lui communiquait son amour pour le Vrai, pour le Bien, pour le Beau. En style clair et simple, M. l'abbé Diès dégage avec aisance les lignes essentielles du milieu intellectuel et du milieu politique au sein desquels se développèrent l'esprit et le cœur du divin Platon. Ainsi, lorsque le fondateur de l'Académie rencontra Socrate, sous sa simplicité familière, écrit l'abbé Diès, « Platon découvrait cette grandeur d'âme et cette noblesse de volonté vers laquelle avaient aspiré ses rêves d'enfant. La bonhomie, le sourire, l'ironie continuelle envers soi-même et les autres n'étaient, chez ce vieillard, que la fleur d'une âme véritablement détachée d'elle-même et de tout ce qui n'est pas la vérité qu'elle cherche. Riche de son indépendance, ne désirant ni argent, ni pouvoir, n'imposant jamais sa pensée, même aux disciples les plus intimes, une autorité se dégageait pourtant de tout son être, parce que l'on sentait en lui une raison toujours prête à voir clair et une volonté incapable de biaiser ». Dans cette évocation de l'âme de Socrate, ne croirait-on pas lire l'esquisse de ce que fut celle de son disciple? Platon, en effet, sort tout entier de Socrate, et Socrate revit tout entier en Platon. « La personne de Socrate, continue l'abbé Diès, envahissait toute l'œuvre de Platon comme elle avait envahi son âme. Platon recréait Socrate. Il le revivait, furetant, questionnant, réfutant, se moquant ou s'indignant, souriant à la beauté des jeunes gens pour qu'ils lui dévoilent leur âme, excitant la vanité des sophistes pour les faire s'étaler, se gonfler, et mieux crever leur nullité brillante, faisant profession d'ignorance et poursuivant la vérité d'un désir d'amour, se sacrifiant enfin à cette vérité jusqu'à la prison et jusqu'à la mort. Mais derrière cette résurrection et cette glorification de Socrate, Platon s'oubliait, s'effaçait, cessait de vivre et d'exister. Artiste merveilleux qui s'immolait à la beauté de son œuvre, dis-

ciple qui se voilait pour qu'apparût mieux la grandeur de son maître, penseur qui ne projetait sur l'éclat des vérités intelligibles aucune ombre ni trace de lui-même, savait-il que cette mort volontaire payait son immortalité? » C'est en mourant à soi-même pour faire vivre Socrate que Platon, en effet, a mérité de survivre, et cette substitution a été parfaitement comprise et mise en lumière, avec tout le soin désirable et comme jamais elle ne l'avait été, par les travaux de M. l'abbé Diès.

Il serait trop long de nous étendre sur tous les points de vue originaux qui, dans ce livre d'un accent si modeste mais d'une pensée si forte, donnent un nouvel aspect et envisagent sous le seul angle par où doive être envisagée, pour qu'elle garde à la fois sa valeur théorique et sa vertu pratique, la religieuse et féconde pensée platonicienne. Si l'âme philosophique se reconnaît à la nostalgie du divin, et si cette divine nostalgie nous porte à élever notre cœur au-dessus des passions, la lecture de ce livre, qui ne contient rien que ne puisse comprendre un esprit quelque peu familier avec les Lettres antiques, ne peut manquer d'attirer à Platon ceux parmi nous dont le cœur est inquiet. Le génie de Platon, en effet, chez qui, comme le remarque justement notre auteur, « la mystique est devenue philosophie », parait à propos convenir aux aspirations les plus nobles de quelques âmes modernes. Celles-ci trouveront, dans le nouvel ouvrage de ce clair instructeur, le guide le plus sûr pour aborder la lecture du beau texte et se convaincre avec fruit que « le platonisme est amour et désir, élan continu vers la vérité totale ».

MARIO MEUNIER.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

E. BEAUPIN. *Le problème des stupéfiants.*

« A la douane de Marseille la police a saisi un dépôt de cocaïne représentant une valeur de deux millions. »

De temps à autre on lit distraitement, dans son journal, un entrefilet de ce genre, mais on n'imagine pas les ravages que les stupéfiants causent dans notre société.

C'est, croyons-nous, la première fois que le problème des stupéfiants est résolument abordé devant le grand public français.

H.-M. FÉRET ET M.-J. CONGAR. *Face aux « Casques d'acier ».*

La 69e Assemblée générale des Catholiques allemands à Münster (3-7 septembre 1930).

M.-H. L. *Une soirée au Dahomey.*

Le problème des stupéfiants

Il y a, posé devant la conscience du monde d'aujou
d'hui, un problème des stupéfiants, dont peu de perso
nes, dans la masse du public, soupçonnent la gravité et
complexité. L'usage abusif, et pour d'autres fins que d
fins médicales et scientifiques de l'opium, de la morphin
de la cocaïne, de l'héroïne, d'autres drogues encore, e
devenu peu à peu et presque sans qu'on le remarqu
parmi les honnêtes gens toujours idemnes de ces tares
la toxicomanie, l'un des plus insidieux fléaux de not
temps. Combien parmi nous sont encore persuadés que
n'est là que le vice de quelques-uns, qu'il demeure l'ap
nage de milieux sociaux qui vivent en marge de la socié
régulière, ou encore qu'il ne fait de sérieux ravages, p
la fumerie de l'opium, qu'en Extrême-Orient. C'est to
juste si l'opinion commune, à l'occasion de l'annonce
quelque saisie de drogues par la police ou de quelq
scandale plus retentissant, s'émeut un instant, pour retou
ner ensuite à son insouciance.

Cette indifférence presque générale s'explique, si l'
constate qu'il est rarement dit, à l'opinion ignorante, d'
viennent tous ces produits, où sont leurs centres de fab
cation, et comment ils sont jetés, dans la circulation, av
une abondance inouïe, par un trafic illicite, qui échap
encore, en sa majeure partie, à toute répression, si ing
nieuse et si sévère soit-elle. Il existe un commerce cla
destin des stupéfiants, savamment organisé parfois, qui, s

t pour ceux qui s'y livrent une source de richesse à audire, est aussi une cause très agissante de ruine physi-ue et morale pour des peuples entiers, pour une immense ule d'êtres humains. Elle n'a donc rien d'exagéré pour eux qui savent et sont renseignés, cette déclaration d'un ncien président du Conseil français, M. Paul Painlevé, crivant : « La bataille contre les stupéfiants est un devoir ressant qui, aujourd'hui plus que jamais, s'impose aux ations d'Occident. Le stupéfiant est un des pires agents e démoralisation et de misère qui afflige l'humanité..... es drames navrants que nous pouvons lire quotidienne-nent sont des symptômes avertisseurs, mais moins graves ue l'abrutissement et la dépravation *silencieuses* de mul-itudes innombrables (1). »

Mais pour donner une idée de l'étendue du mal, quel-ues chiffres et quelques faits au moins sont à citer, qui portent en eux leur sinistre éloquence.

I. Quelques chiffres et quelques faits

Nous les emprunterons, pour la plupart, aux documents officiels de la Société des Nations et, en particulier, aux plus récents procès-verbaux des sessions de la Commission consultative du trafic de l'opium et autres drogues nuisi-bles, sur le rôle de laquelle nous aurons à revenir plus loin, avec quelque détail.

Cette Commission reçoit chaque année, des divers gou-vernements, des rapports sur la production, la fabrication et les saisies. Or, dans le volume intitulé : *L'Année de la*

(1) Cette déclaration de M. Painlevé a été publiée dans le *Bulletin d'information de l'Association de défense internationale contre les stu-pefiants*, n° de juillet 1930. Ce bulletin paraît à Genève, 3, rue Butini. Il en est envoyé gratuitement des spécimens sur demande.

Société des Nations (1928-1929), nous lisons que « les r
ports que la Commission de l'opium a reçus, au sujet
saisies d'opium et d'autres stupéfiants, montrent que
trafic illicite reste considérable ». « Un cas, est-il ajout
particulièrement retenu l'attention. Il s'agit, en l'espè
de transactions d'une maison hollandaise, signalées pa
gouvernement néerlandais. Bien que ces transacti
n'aient pas été faites en contravention des lois en vigu
à cette époque aux Pays-Bas, l'enquête a démontré q
les stupéfiants expédiés par cette firme étaient destiné
des fins illicites. Les quantités exportées des Pays-B
pendant l'année 1927 et le premier trimestre de 1928, o
été évaluées à environ 950 kilos de morphine, 3000 ki
d'héroïne et 90 kilos de cocaïne. La majeure partie a é
expédiée en Extrême-Orient. La Commission estime q
ce centre aujourd'hui supprimé de trafic illicite, aur
effectué des transactions se montant à environ la moi
de la production mondiale, en ce qui concerne l'h
roïne (1). »

Et voici qui nous met en présence d'un fait capita
c'est en Europe, et spécialement en Allemagne, en Aut
che, au Danemark, en France, en Grande-Bretagne,
Hongrie, au Pays-Bas, en Pologne, en Suède et en Suis
que se trouvent les principales fabriques de stupéfian
D'autres se trouvent aux États-Unis et au Japon.
manufacture des stupéfiants est donc, en majeure part
européenne. Il est à noter, cependant, que, bien qu'aya
la faculté de produire tous les stupéfiants, les usines po
naises ne produisent ni opium de morphine, ni héroï
ni cocaïne.

(1) *L'année de la Société des Nations*, 1928-1929. Publications de
section d'information du Secrétariat de la Société des Natio
Genève, p. 206 et 207.

« Le trafic illicite, constate le rapport envoyé par la ommission consultative au Conseil de la Société des ations à l'issue de sa treizième session, qui a eu lieu à enève, du 20 janvier au 13 février 1930, s'étend à presie toutes les parties du monde », malgré les efforts, paris couronnés de succès, poursuivis pour le réprimer. raçant ensuite l'effrayant tableau de l'ensemble de la tuation, le rapport précise que « l'Égypte est inondée de upéfiants au point que le nombre des toxicomanes teint, d'après les évaluations du gouvernement égyptien, n total de 500.000 sur une population de 14 millions habitants. La cocaïne est déversée sur l'Inde, la Malaisie t d'autres régions en quantité considérables, provenant e centres de distribution dont certains sont encore nconnus. De grandes quantités d'opium et d'autres stuéfiants sont également introduites en contrebande aux Etats-Unis et au Canada. On a continué à opérer d'imortantes saisies d'opium en Extrême-Orient et une quaté mystérieuse d'opium préparé, portant la fausse étiuette « Lam Kée Hop, Macao », a été découverte au Canada, en Australie, aux États-Unis et dans les Indes Orientales néerlandaises (1). »

Le 27 janvier 1930, se déroula, devant la Commission consultative, réunie en séance publique, une scène émouvante. Ce jour-là, le major général Russell Pacha, chef de a police du Caire et directeur du Bureau Central de renseignements sur les stupéfiants au Caire, lui fit le récit dramatique de l'empoisonnement de l'Égypte, au cours des dix dernières années. Jusque vers la fin de la guerre, on ne signalait guère, dans ce pays, que quelques fumeurs de haschich, qui étaient la risée des villages. Mais, à cette

(1) Procès-verbal de la XIIIe session de la Commission consultative, Genève, 1930. Annexe 6, Rapport au Conseil, p. 385.

époque, un pharmacien grec du Caire, qui s'enrichit à ce commerce, et qui a été condamné depuis à deux de travaux forcés, parvint à introduire de la cocaïne d les hautes classes de la société. En 1925, on vendait ce drogue dans la rue au prix de 75 livres égyptiennes le k Des mesures de police furent prises et, en une année fut dressé, pour le Caire seulement, 5600 contraventic L'héroïne remplaça alors la cocaïne. A la fin de 1929, s'achetait, dans les villages, à un prix qui, dit Russell Pac « met le kilogramme d'héroïne pure à 3000 livres égy tiennes ».

Ce ne fut qu'en février 1929, qu'à la suite d'important saisies on arriva, en remontant d'intermédiaire en int médiaire et par une collaboration internationale des po ces, à découvrir l'existence d'une véritable organisation trafic illicite. Elle avait son siège à Vienne, et ses de principales sources d'approvisionnement étaient, Suisse, à Zurich, et en France, à Mulhouse.

Pour donner à la Commission une idée des bénéfi énormes et scandaleux, réalisés par quelques-unes d opérations de cette bande, Russell Pacha expliqua que commerce du dionyl, qui ne tombait pas alors sous le co de la loi suisse, rapporta au Dr Hefti, l'agent de Züri en quatre mois, 7800 livres égyptiennes pour 300 kilos cet éther-sel. Leurs acquéreurs, les intermédiaires vie nois, les revendirent à un nommé Thomas Zakarian, Caire, qui les leur paya 24.000 livres et fit, pour sa pa par la vente directe aux consommateurs, un bénéfice 3000 livres, pour cette seule affaire. Une autre enqué faite à propos d'une affaire Müller, de Bâle, amena d investigations, suivies d'arrestations, en Suisse, en Fran en Italie, en Allemagne et en Grèce.

« Aujourd'hui, conclut Russell Pacha, chaque villa d'Égypte a ses victimes de l'héroïne, et il s'agit de la je

esse du pays. Sur près de 5000 cas, l'âge le plus fréquent, armi ceux qui s'adonnent aux stupéfiants, est d'environ 0 ans... Est-il juste que l'Europe déverse ainsi ses poisons ans mon pays?... Je demande à tous les pays fabricants e songer aux ruines et à la misère causées en Égypte par abominable amour du lucre des Hefti et des Roessler (le ıbricant de Mulhouse), d'Europe. » Les deux mots de ruines et de misères » ne paraîtront pas de trop quand n saura que l'intoxication croissante de la population des illages égyptiens a entraîné une diminution de 30 pour ent dans la culture du coton (1).

En s'adressant à la conscience de l'Europe, — on le erra mieux encore, par la suite de cette étude, — Russell Pacha avait mis le doigt sur la vraie plaie : la fabrication, ıui, faute d'être limitée, fournit au trafic illicite des tonıes de stupéfiants. Il confirmait ainsi, de l'autorité de son expérience, cette déclaration de M. Cavazzoni, sénateur du oyaume d'Italie, sur le rôle courageux duquel nous aurons beaucoup à dire, s'écriant, le 4 février 1930, devant la Commission : « La cause première du trafic illicite réside dans la surproduction. Les besoins légitimes du monde sont largement dépassés. »

Surproduction des fabriques, mais surproduction aussi des pays producteurs d'opium dans le monde. Au dire de M. Henri Brenier, qui a rempli les fonctions d'assesseur auprès de la Commission consultative jusqu'à la session de 1930, au cours de laquelle il a donné sa démission, ce sont « 1.735.300 kilos d'opium qui, en 1928, ont vraisemblablement été disponibles pour la circulation ». Ils représen-

(1) Chiffre donné par le Dr Cramer, dans une conférence faite à Genève le 28 avril 1930 et publiée dans le *Bulletin d'information* déjà cité, n° de juillet 1930. — On trouvera la déposition de Russell Pacha dans le Procès-verbal de la XIIIe session de la Commission, p. 70 et suivantes.

tent, « à 10 pour cent, ajoutait-il, 173.520 kilogrammes morphine *potentielle*, ce qui, même en tenant compte besoins légitimes en morphine médicale et pour la fal cation de drogues non interdites par les conventio comme la codéïne, etc., est un chiffre effarant (1) ». L'é thète va de soi si l'on sait, comme le note le rapport de Commission au Conseil, qu'en trois ans et demi, soit janvier 1926 à juin 1929, une seule fabrique de stupéfiar a exporté 6.414 kilos d'héroïne, 943 kilos de morphine 205 kilos de cocaïne.

Que cet odieux commerce rapporte gros, on en a p juger déjà par les chiffres donnés par Russell Pacha po l'Égypte. En voici d'autres, empruntés aux statistiqu américaines. D'après celles-ci, le kilo d'héroïne se vend a pharmacien au prix de 350 dollars, soit 1750 francs suisse Il se revend ensuite aux toxicomanes, de façon clandestin en moyenne 15.000 dollars, soit 75.000 francs suisses, lai sant aux intermédiaires un bénéfice de 73.250 francs sui ses. Ce chiffre, dit le Dr Cramer, « c'est un prix moyen, prix de la dose variant selon les villes et selon l'heure d la vente (2) ».

Quant aux répercussions de la toxicomanie sur la crim nalité, elles ont été mises en lumière, dès 1923, dans u discours que l'Honorable Stephen G. Porter prononça, cette époque, devant la Chambre des représentants de États-Unis, à Washington (3). « Le nombre des habitué des drogues envoyés dans nos établissements pénitencier

(1) Procès-verbal de la XIIIe session, p. 65.

(2) Conférence, déjà citée, du Dr Cramer, *Bulletin d'informatio* n° de juillet 1930.

(3) Stephen G. Porter, sénateur des Etats-Unis, a consacré la plu grande partie de son activité à lutter contre la toxicomanie. Il e mort au mois d'avril 1930. Voir la notice qui lui est consacrée dan le *Bulletin d'information*, n° de juillet 1930.

et dans les sanataria, déclara-t-il alors, augmente rapidement. Le gardien de la prison fédérale de Leavenworth rapporte que de juillet 1914 au 31 décembre 1922, 7 pour cent des prisonniers étaient des habitués. Pendant 1921, 15 et demi pour cent des prisonniers étaient des habitués. Du 1er juillet au 31 décembre 1922, leur nombre s'élevait à 24 pour cent. Le gardien de la prison fédérale, à Atlanta, rapporte, pour l'année fiscale 1918, 11 pour cent d'habitués; pour 1919, 6 pour cent; pour 1920, 8 pour cent; pour 1921, 15 pour cent, pour 1922, 20 pour cent. »

Un rapport adressé par le « Narcotic Survey Commitee » de New-York, aux autorités gouvernementales des États-Unis, établissait que 50 pour 100 des trafiquants du commerce illicite avaient été condamnés pour crimes, antérieurement à leur arrestation, 75 pour 100 pour divers délits, 80 pour 100 pour divers motifs.

Un gros commerçant américain, qui vend au détail des robes et des manteaux, déclarait, le 21 février 1930, dans une conférence qu' « au cours de 1929, 485 arrestations furent opérées dans ses magasins : c'étaient, pour la plupart, des voleurs à l'étalage et des pickpockets. J'ai calculé, ajoutait-il, que sur 15 de ces filous, il se trouvait un toxicomane (1) ».

Bornons là nos exemples. Ils suffisent à établir l'étendue du mal et à justifier cette parole du Dr Cramer « qu'à l'heure actuelle, la morphine et ses dérives circulent dans le monde presque aussi facilement que le sucre ». Des statistiques plus générales auraient pu être invoquées. Nous ne nous en sommes pas servi, parce qu'elles n'ont, toutes, qu'une valeur très approximative. On n'est pas encore arrivé, en effet, à pouvoir apprécier avec chance sérieuse de certitude soit la production des matières premières,

(1) *Bulletin d'information*, n° d'avril 1930, p. 77.

soit les quantités de stupéfiants fabriqués dans certain pays dans lesquels il n'existe pas de garanties vraiment sûres de contrôle. C'est le cas, par exemple, de l'Union des Républiques socialistes et soviétiques dans les territoires asiatiques de laquelle il est bien difficile de savoir ce qui se passe, mais dont la production paraît être en voie notable d'augmentation.

II. Pourquoi la lutte contre la toxicomanie n'a-t-elle pas encore abouti a des résultats décisifs?

A prendre les choses tout uniment, il semblerait que la solution du problème des stupéfiants soit fort simple. Il y a surproduction certaine de matières premières et surproduction, non moins certaine, de stupéfiants manufacturés. Qu'on s'entende entre gouvernements, pour limiter aux besoins légitimes de la médecine et de la science et la production des matières premières et celle de leur manufacture, et tout sera dit.

Mais, pour que cet accord soit possible, il faudrait que tous les gouvernements le voulussent, que tous prissent et fussent en état de tenir les mêmes engagements, en d'autres termes, que l'aspect moral, social et humanitaire du problème l'emportant à leurs yeux sur son aspect économique, les pays où se trouvent des producteurs et des fabricants fissent passer l'intérêt général du monde avant les intérêts particuliers de quelques-uns, parfois d'un grand nombre de leurs ressortissants. Jusqu'ici, ils ne l'ont pas, tous, franchement osé. Voilà pourquoi une partie du monde se bat et se défend contre l'autre, l'univers étant divisé, en gros, en pays producteurs et fabricants et en pays consommateurs ou victimes, à moins que l'on n'assiste à ce spectacle, plus extraordinaire encore, de pays

fabricants dont la législation préserve à peu près leur population des drogues, tandis que leur exportation autorisée ou clandestine porte l'intoxication au loin.

Il y a un bien commun international, dont la santé publique fait évidemment partie, mais toutes les nations, malgré bien des progrès accomplis, ne se sont pas encore élevées à une notion commune de ce bien. Ce qui est fléau pour les unes, est richesse et profit pour les autres. Tant que ces dernières ne souffrent pas ou ne souffrent que peu du mal qu'elles laissent se propager ailleurs, elles restent indifférentes à des conséquences qui ne les atteignent pas. C'est un égoïsme coupable, mais il n'est pas encore vaincu. Cependant, il a déjà porté ses fruits de mort chez ceux-là même qui l'ont longtemps pratiqué, puisque le fléau que certains peuples ont nourri les menace à leur tour, comme un retour de flamme qui viendrait brûler ceux qui ont allumé l'incendie.

La conscience des gouvernements qui ont « laissé faire », selon la formule classique du libéralisme économique, s'éveille enfin devant des maux dont ils ont permis ou toléré qu'on posât chez eux les causes. Justement alarmés par leurs propres périls, rappelés à l'ordre par les pays « victimes », aux plaintes desquels ils n'ont fait que trop la sourde oreille, ils sont maintenant en quête de remèdes. Mais l'économique a mis en fort mauvaise posture le moral et le social dédaignés. Des cultures se sont développées, dont vit présentement, comme en Perse et en Turquie, toute une population : 30.000 hectares, par exemple, de culture du pavot à opium, en Perse. On ne saurait remplacer, du jour au lendemain, ces cultures par d'autres, même moins rémunératrices. Des usines ont été créées, qui paient des impôts et dans lesquelles travaillent des ouvriers. Peut-on les fermer brusquement ou réduire soudain, dans des proportions considérables, leur production

manufacturée? Une contrebande aux formes et aux rami fications infinies a réussi à couvrir le monde; sa répressioı exige une organisation policière formidable et, entre les polices des différents pays, une collaboration constante. I faut dépister sur terre et sur mer le trafic illicite, découvrir, ici, ses étiquettes contrefaites, ailleurs, les cases postales dont il se sert, bref, opposer à son esprit d'invention autant de perspicacité qu'en déploya parfois le Sherlock Holmes des romans. Toutes les législations nationales, enfin, sont loin d'être au même niveau. Ici les peines sont bénignes, ailleurs elles sont plus sévères, et il n'y a pas encore, pour ces délits, d'extradiction généralisée.

Tel est, décrit à larges traits, le conflit redoutable et quasi inextricable du moral et de l'économique avec lequel les gouvernements sont aux prises, surtout depuis vingt ans.

Il datera, en somme, pour ne parler que des temps modernes, bientôt d'un siècle, de cette année 1840 où l'Angleterre faisait la guerre à la Chine pour l'obliger à ouvrir ses ports au commerce britannique et notamment à l'opium exporté de l'Inde et dont la Chine avait fait saisir et jeter à la mer 22.000 caisses.

Depuis lors, on sait comment les choses se sont passées en Extrême-Orient. Jusqu'en 1906, rien, sinon, et dès 1830, une vigoureuse offensive, encore trop peu connue, de l'Église catholique contre l'opiomanie; elle fut menée à l'aide de décrets émanant soit de la Congrégation de la Propagande, soit des synodes épiscopaux, soit du Saint-Office lui-même. Le dernier en date, qui fixa, en 1883, la législation canonique en ces contrées, était net : la culture du pavot à opium interdite aux chrétiens, tout aussi bien que le commerce ou l'usage de l'opium lui-même, à moins qu'il ne s'agit d'un usage médical légitime. Tout cela, sous les peines les plus graves : refus d'absolution

aux baptisés, promesses expresses, de la part des catéchumènes, de se conformer à ces règles, avant d'être admis au baptême. Depuis 1883, rien n'a changé et, au témoignage de S. G. Monseigneur de Guébriant lui-même, « la pratique des Missions catholiques est de refuser les sacrements aux chrétiens qui plantent, fument et vendent l'opium. Il n'y a d'atténuation à cette discipline absolument générale que pour les convertis chez lesquels la suppression de l'opium, après usage, créerait un danger pour la vie ; et encore ne leur accorde-t-on le baptême qu'aux approches de la mort (1). »

Les Missionnaires prohibent, de la même manière et avec la même sévérité, d'autres drogues, dans le Proche-Orient et en Afrique.

Mais le domaine d'influence de l'Église catholique en Chine et ailleurs était alors et reste encore fort restreint. Son exemple, la propagande protestante ou neutre auraient sans doute porté de plus larges fruits, si le décret du gouvernement impérial chinois ordonnant, en 1906, que la fabrication, la vente et l'usage de l'opium eussent à cesser dans les dix ans, n'était pas devenu lettre morte, au cours de la révolution de 1911 (2).

Cependant, entre temps, le retour de flamme s'était

(1) Sur l'attitude de l'Eglise dans cette question, voir notre brochure : *Les Missions catholiques et la lutte contre l'opium et les stupéfiants*. Publications du *Comité Catholique des Amitiés françaises à l'étranger*, 4, rue des Fossés St-Jacques, Paris-V°.

(2) De nouvelles lois très sévères et nettement prohibitives ont été promulguées par le gouvernement national chinois en 1928 et en 1929. On en trouvera le détail dans le Procès-verbal de la XIII° session de la Commission consultative, p. 219 et suivantes. La Commission dans son rapport au Conseil a déclaré qu'elle n'était pas encore en mesure d'enregistrer une amélioration sensible de la situation, mais qu'elle espérait que les mesures prises seraient efficaces.

produit, par la diffusion, en de nombreux pays, de l'usag de la morphine et de la cocaïne. Ce fut l'époque où le États-Unis alarmés par la croissance, sur leur territoire des importations d'opium et avertis par la situation qu'i avaient trouvée aux îles Philippines, quand ils les occu pèrent, en 1898, et où ils interdirent l'opium en 190 provoquèrent la réunion, à Shanghaï, d'une commissio technique internationale (1909). Treize États y furen représentés. Leurs délégués, n'étant pas des plénipoten tiaires, ne purent qu'émettre des vœux, dont l'un eût pu être le salut de la Chine, s'il avait été suivi d'effet, puis qu'il revenait à interdire le transport par eau de l'opium et de ses dérivés à destination des centres ayant prohibé l'importation de l'opium. Mais l'Angleterre, pour se soustraire à cette invitation, se retrancha derrière un accord conclu par elle, en 1907, avec le gouvernement chinois, et fit savoir son intention de ne diminuer l'importation de l'opium hindou en Chine que dans la mesure où la Chine réduirait elle-même sa production et sa fabrication indigènes. Une fois de plus, — et ce ne fut pas la dernière, — l'économique primait le moral.

On put croire, un instant, que le moral enfin allait l'emporter, puisque la Conférence internationale qui, née des pourparlers de Shanghaï, se réunit à la Haye en 1912, inséra, dans la Convention qu'elle élabora, un article 9, ainsi conçu :

« Les Puissances contractantes édicteront des lois ou des règlements sur la pharmacie, de façon à limiter la fabrication, la vente et l'emploi de la morphine, de la cocaïne et de leurs sels respectifs aux seuls usages médicaux et légitimes, à moins que des lois et règlements n'aient déjà réglé la matière. Elles coopéreront entre elles afin d'empêcher l'usage de ces drogues pour tout autre objet. »

Cependant, les ratifications furent lentes à venir, pour 'ajouter aux douze premières, et ce ne fut que le er janvier 1921 que la Convention de la Haye put entrer n vigueur. Elle a été signée, à l'heure actuelle, par 7 gouvernements, parmi lesquels les États-Unis d'Amé-ique (1).

Mais vint la guerre de 1914-1918, durant laquelle, à la aveur de la démoralisation générale, le mal empira. L'ur-ence de le combattre s'imposa aux signataires du traité e Versailles. Par l'article 23, § c, du Pacte, ils confièrent la Société des Nations le contrôle général de l'applica-ion des accords internationaux relatifs à l'opium et aux tupéfiants. La Société, dès sa première Assemblée (1920), nomma une Commission consultative composée de délé-gués de 8, puis de 11 États, auxquels furent adjoints trois ssesseurs ou experts et dont la tâche devait consister à ournir au Conseil les informations et les indications dont l avait besoin pour édicter les mesures propres à inten-sifier et à faire aboutir la lutte entreprise.

Au sein de la Commission, dont les membres apparte-naient à des pays fabricants, l'économique reprit le des-sus ; « il ne faut pas oublier, dit en 1921 un rapport au Conseil, que le problème n'est pas seulement d'ordre humanitaire. Des intérêts immenses et souvent diver-gents sont engagés dans le trafic de l'opium : il serait puéril de négliger ce facteur ; il faut au contraire en tenir compte, car c'est seulement en se plaçant sur le terrain de la réalité qu'on fera œuvre utile et solide ». De la réalité ainsi comprise, la Commission eut un tel souci qu'elle n'osa pas s'attaquer expressément au problème de la limitation de la fabrication et tourna tout son effort contre

(1) Deux autres conférences internationales eurent encore lieu en 1913 et 1914.

le trafic illicite. On voudrait ne pas porter un jugeme sévère sur son œuvre, mais tout en rendant justice à sc labeur, tout en reconnaissant que le système des certi cats d'importation et d'exportation qu'elle a imaginé une réelle valeur, on est bien obligé de constater, e s'appuyant, d'ailleurs, sur son propre témoignage, cons gné dans ses rapports annuels, que le trafic illicite qu'el a réussi à atteindre est bien peu de chose, à côté de celu qui subsiste : 5 pour 100 seulement, dit-on, du commerc clandestin total, autant qu'il est possible de l'évaluer. S ce n'est pas la faillite, c'est plus qu'une demi-impuis sance. Devant l'évidence des faits, il faut bien se ranger l'avis de M. Cavazzoni et soutenir avec lui que « le con trôle ne pourra jamais remplacer la limitation ». C'es la thèse que défendit aussi, devant la Commission, a cours de la session de mai-juin 1924, l'Évêque épiscopa lien de New-York, ancien missionnaire aux Philippines Mgr Brent (1) : « Si dans la question qui nous occupe disait-il alors, ou dans toute autre question qui touche à l prospérité de l'humanité, on laisse la question des recette ou des bénéfices occuper une autre place que celle d'humbl serviteur de la science, de la morale ou de la religion, ce considérations financières exercent une influence démo ralisante, corrompant l'esprit des hommes et pervertis sant leur conscience. »

Cette affirmation du primat du moral et du social su l'économique ne fut pas entendue. Les deux conférence

(1) Mgr Brent, mort lui aussi assez récemment, a présidé la Com mission de Shanghaï et la Conférence de La Haye. Il n'est que just de rendre hommage à la noblesse de ses sentiments et au courag de son attitude en toute cette affaire. Nous l'avons rencontré nous mêmes à Genève en 1924, ainsi que le Sénateur Porter, et nou avons alors vivement apprécié ses hautes qualités intellectuelles e morales.

ernationales de Genève, la première ayant pour but de mbattre l'usage de fumer l'opium, la seconde de reprene le texte de La Haye et de l'améliorer, n'apportèrent core, dans la pratique, rien de décisif, en matière de nitation de la fabrication.

Cependant, deux faits se produisirent, à la seconde conrence, qui sont à relater.

Le 20 novembre 1924, les délégués d'une dizaine d'Asciations privées internationales, invités à suivre les libérations publiques comme observateurs, défilèrent à tribune pour réclamer, avec insistance, des mesures nergiques contre les progrès du mal. C'était la plainte nouvante du monde qui se faisait entendre, par la voix es Chinois, des missionnaires protestants, des quakers. es catholiques, grâce à *l'Union catholique d'Études interationales*, ne furent pas absents de cette manifestation. 'un des représentants de l'Union déclara en effet, quand on tour de parole fut venu, qu'ils ne se désintéressaient as de la lutte entreprise et entendaient bien lui donner eur concours. Quelques jours plus tard, l'Union faisait emettre et distribuer aux membres de la Conférence un ésumé des décisions des Congrégations romaines touchant a culture du pavot, la fabrication et l'usage de l'opium, ous documents que nous avons analysés plus haut. Cette démarche, qui ne fut pas sans quelque retentissement, lès qu'elle fut connue en Chine et aux États-Unis, valut l'Union, entre autres marques d'approbation, celle de S. Exc. Mgr Costantini, délégué apostolique à Pékin (1).

(1) Sur cette manifestation du 20 novembre 1924 et sur la suite les interventions de l'Union dans l'affaire des stupéfiants, voir notre article de décembre 1924 dans la *Chronique sociale de France : La Lutte contre le trafic de l'opium et les autres stupéfiants*, ainsi que notre brochure déjà citée : *Les Missions catholiques et la lutte contre l'opium et les autres stupéfiants.*

« Les Associations privées, avons-nous écrit no
mêmes au lendemain de cette séance du 20 novemb
par leurs interventions dans de semblables débats, joue
en somme, le rôle du chœur dans la tragédie antiqu
Elles sont la voix du peuple qui souffre, qui espère et q
réclame l'appui des lois pour le triomphe des justes ca
ses. Elles apportent, à Genève, la preuve qu'il existe d
courants d'opinion dont on doit tenir compte, elles y fo
connaître aussi le fruit de leurs expériences et la leçc
qui se dégage des informations qu'elles ont pu recueill
à des sources où ne vont pas toujours puiser les enqu
teurs officiels ; elles offrent, enfin, pour l'application d
mesures prises, un concours infiniment précieux (1). »

Le 27 novembre, la délégation des États-Unis, qui con
prenait Mgr Brent et le sénateur Porter, présenta à la pr
mière commission de la Conférence deux propositions c
prohibition de la fabrication des principaux stupéfiants.
y fut répondu par des moyens de procédure et d'autr
propositions transactionnelles, qui parurent équivalo
aux yeux des Américains, à des fins de non-recevoir. Li
par un mandat impératif du Congrès, le 6 février 1930,
se retirèrent et le représentant de la Chine imita le
exemple.

Ce fut, peut-être, de leur part, une erreur. Tout récen
ment encore, un de leurs compatriotes, l'Honorab
Hamilton Fish, a blâmé, dans une conférence faite à Ne
York, le 21 février 1930, leur départ précipité : « Not
gouvernement, a-t-il déclaré, a gâché la situation à la Co
férence de Genève et il aurait dû prendre des mesur

(1) *Chronique sociale*, décembre 1924, article cité. — Voir sur
même sujet, et dans le même sens, dans le *Bulletin d'informatio*
également déjà cité, l'article récent de M. Michel Liais : *Le Rôle d*
Associations privées à Genève, avril 1930.

médiates pour réparer le dommage en signant la uxième convention de Genève sur les stupéfiants, quelle est d'une actualité et d'une efficacité bien plus andes que le vieil accord de La Haye, auquel nous contons encore » (1).

Quoi qu'il en soit de cette controverse et quelque valeur us ou moins grande que l'on attribue à la Convention 1925, il reste qu'elle n'était encore signée, il y a quelies mois, que par 34 gouvernements, dont celui de la erse, et qu'elle avait reçu, en outre, 11 adhésions, dont ne, celle de la Bolivie, pays producteur des feuilles de ca, *ad referendum* et avec des réserves. Partie à la Conention de La Haye, les États-Unis ne le sont toujours is à celle de Genève du 19 février 1925. Ils collaborent, pendant, aux travaux de la Commission consultative.

Il reste aussi que cette Commission, de 1920 à 1925, ut en prenant contre le trafic illicite des initiatives iles, mais d'une efficacité restreinte, n'a présenté au onseil aucun projet de limitation de la fabrication (2).

III. — Vers la limitation

On en était là, en septembre 1926, et la Commission comnençait à devenir l'objet de vives critiques. Le « bloc de opium », disait-on, s'y était reconstitué, et les pays fabriants, s'y voyant les maîtres, éludaient les promesses de

(1) *Bulletin d'information*, avril 1930, p. 71.

(2) Sur toute cette période de l'histoire de la lutte contre les stuéfiants, à Genève, on consultera avec fruit, dans le volume : *Le roblème de la vie internationale*, Semaine sociale du Havre, 1926, le ours de M. Cuche : *La Coopération internationale dans la luite ontre les fléaux sociaux*, p. 471 et suivantes. Paris, Gabalda et Bureaux de la Chronique sociale de France.

limitation contenues dans les Conventions de La Haye de Genève. A l'Assemblée de septembre, un délégué gouvernemental de l'Italie, nation qui n'est ni fabricante productrice, se fit, à la tribune, l'écho de ce mécontentement. Son intervention eut pour résultat de faire nomm membre de la Commission un catholique italien cour geux et tenace, M. Stefano Cavazzoni, qui a donné, dès première heure, son adhésion à l'*Union Catholique d'E tudes Internationales.*

A la neuvième session de la Commission (janvier-févrie 1927), M. Cavazzoni prit vigoureusement l'offensive. aborda la question de front, rappela le contenu des con ventions et demanda qu'on s'attaquât réellement au pro blème de la surproduction. Puis, il déposa un mémoran dum renfermant tout un système de contrôle du traf illicite, un peu complexe, sans doute, mais extrêmemen serré. Ce document fut envoyé, pour étude, à une sous commission, en octobre 1927.

Quelques mois plus tard, en mars 1928, les États-Un rentraient en scène. Par l'intermédiaire des Pays-Bas, i adressèrent à leurs co-signataires de la Convention de L Haye un « projet relatif à la limitation de la productio des stupéfiants manufacturés », qui portait la signatur de l'Honorable M.C.K. Crane et dont le principal réda teur fut M.A.E. Blanco, qui fut quelque temps attach au Secrétariat de la Société des Nations pour la questio de l'Opium et, après avoir abandonné ses fonctions, es aujourd'hui, à Genève, à la tête des services du *The ant opium information Bureau* (1).

(1) Adresse : 8, rue J.-A. Gautier, Genève. Longtemps attaché a service chinois des douanes. M. A.-E. Blanco est un de ceux qu connaissent le mieux la question des stupéfiants et qui ont le plu lutté pour en procurer la solution.

M. A. E. Blanco a lui-même exposé l'économie du projet ane, dit aussi « projet d'approvisionnement préalable », ns une Conférence qu'il a faite à Berlin, le 29 novembre 29 ; il se caractérise par les deux traits suivants : les ys adhérents à la Convention qui l'auraient adopté raient tenus : 1° de notifier à l'avance, pour une période terminée, quels sont leurs besoins légitimes, en ce qui oncerne les substances nocives visées par les Convenons de La Haye et de Genève, 2° d'indiquer les pays ù ils procéderont aux achats nécessaires.

C'est, on le voit, un projet de limitation de la manucture et non des matières premières. Si la production de elle-ci est laissée, pour le moment, hors de cause, c'est, omme l'a expliqué M. Crane, que « la culture du pavot e pourrait être réduite effectivement avant une vingtaine 'années et certainement pas avant dix ans », tant à ause de la difficulté de trouver sans retard des cultures e remplacement qu'à cause de l'état intérieur de la Chine et de plusieurs autres raisons. Il faut donc viser au lus pressé, c'est-à-dire, a précisé encore M. Crane, « à ne limitation appropriée de la production (manufactuée) des 40 fabriques existant dans le monde et à l'empêchement, de surcroît, à la création de nouvelles usines » (1).

Le projet Crane fut examiné et discuté, par la Commission consultative, lors de sa session de janvier 1929, la

(1) Voir les explications de M. Crane dans le *Bulletin d'information*, déjà cité, n° d'avril 1930. On y trouvera aussi, n°s d'avril et de juillet 1930, la Conférence de M. Blanco à Berlin. Comme industrie de remplacement M. Brenier, dans son discours à la Commission consultative (XIII° session , a préconisé la sériciculture ; l'Orient et l'Extrême-Orient, a-t-il dit, étant, par excellence, les pays de la soie, de la vraie soie, « la plus belle matière textile du monde ». Voir Procès-verbal, p. 66.

douzième. Combattu par le délégué des Indes et le d
gué britannique, déclaré « à la fois important et in
nieux » par le délégué allemand, il fût, par 7 voix contr
et une abstention, proprement enterré par la Comm
sion, qui estima « qu'elle ne devait prendre aucu
mesure à son sujet ». Ce n'avait pas été l'avis du délé
français, qui avait demandé qu'il fut, tout au moins,
cuté en détail, à une prochaine session.

Cette apparente défaite de la limitation fut pourt
une victoire puisque le projet Crane avait eu quatre v
en faveur de sa prise en considération, celles de l'A
magne, de la France, de l'Italie et de la Chine. Par
vote, « le Bloc de l'opium » au sein de la Commiss
avait été rompu, deux pays fabricants, l'Allemagne e
France s'étant, cette fois, séparés des autres.

En juin 1929, au cours de la 55e session du Conseil,
se tint à Madrid, une nouvelle offensive des limitate
fut déclanchée, grâce à l'intervention du représentant
Venezuela, M. Zumeta, appuyée par le délégué de l'Es
gne (1). Il fut décidé par le Conseil que la question se
portée devant la Xe Assemblée de la Société des Nati

C'est devant la cinquième Commission de cette Ass
blée que le débat décisif s'engagea. Les représentant
l'Amérique latine, de l'Italie, de l'Espagne, de la P
gne, se prononcèrent pour la limitation. M. Pernot, p
la France, ainsi que le délégué britannique firent
même. A l'unanimité, par la cinquième commission,
l'Assemblée elle-même, une résolution fut votée.
prenait acte, en tout premier lieu, de « l'importa
déclaration faite, au cours de la présente réunion de l'

(1) L'Espagne est dotée d'une loi sur les stupéfiants fondée
des principes identiques à ceux du plan d'approvisionnements
lables. Elle a été mise en vigueur le 29 avril 1930.

nblée, par le représentant de la France et portant que n Gouvernement a décidé d'imposer cette limitation à s fabricants ». Elle affirmait ensuite considérer « comme ant dès maintenant accepté le principe de la limitation r accord international ». Elle invitait enfin la Commis-on consultative « à préparer des plans, en vue de la nitation », et recommandait que le nombre des membres celle-ci fût augmenté « afin d'assurer au sein de cette ommission une représentation plus effective des pays on fabricants ».

Tout était dit, de ce qui devait l'être. Mise en face de s textes, la Commission consultative n'avait plus qu'à xécuter le vrai mandat impératif qui lui était donné. Au ours de sa treizième session (20 janvier-14 février 1929), le se mit à l'œuvre. Rien n'est plus curieux et plus révé-ateur de son état d'esprit que la lecture attentive du rocès-verbal de ses débats publics. Plusieurs de ses mem-res essayèrent d'atténuer la portée de la résolution de eptembre ; ils l'épluchèrent, la soumirent à une savante t subtile exégèse ; mais un sous-comité fut pourtant ommé qui élabora un plan de limitation que la Commis-ion adopta en séance plénière, le 7 février 1930. Elle lonna aussi son avis sur l'augmentation du nombre de es membres, non sans avoir, au préalable, « exprimé très nettement l'opinion qu'une mesure de ce genre aura nécessairement pour résultat de prolonger la durée de ses essions — qui sont déjà devenues très longues — et de diminuer l'efficacité de son travail (1) ».

En mai 1930, le Conseil, saisi du rapport de la Commis-sion consultative et du plan qui y était annexé, prit deux importantes décisions. Il décida que l'Autriche, la Belgi-

(1) Procès-verbal de la XIIIe session. Rapport au Conseil, p. 388 et suivantes.

que, l'Égypte, l'Espagne, le Mexique, la Pologne et l'Uruguay, seraient représentés, pour une période de trois ans, à la Commission consultative qui se trouve désormais composée de délégués de pays fabricants et non fabricants. Il fixa, en outre, au 1er décembre 1930, la date de convocation d'une conférence pour la limitation, à laquelle devaient participer 25 États, fabricants et non fabricants, sous réserve, toutefois, de reporter cette conférence à une date ultérieure, si les travaux qui doivent la préparer ne sont pas assez avancés pour en assurer le succès.

Or, c'est de cet ajournement que nous avons été menacés. En date du 31 juillet 1930, en effet, le Secrétariat de la Société des Nations a averti les membres du Conseil et les États intéressés que le gouvernement britannique qui devait convoquer, avant cette date, une conférence préliminaire des pays fabricants se trouvait dans l'impossibilité de le faire, et qu'il ne pouvait dire quand il pourrait y réussir utilement. « Dans ces conditions, ajoutait la note de presse que nous analysons, la Commission consultative ne sera pas non plus convoquée dans la seconde quinzaine d'août, ainsi que cela avait été primitivement projeté. »

L'examen du plan de limitation n'allait-il subir qu'un retard ou étions-nous en présence d'un recul des pays fabricants ?

Heureusement, au cours de la dernière session du Conseil de la Société des Nations et des débats importants qui ont eu lieu, durant la récente Assemblée de septembre, au sein de la cinquième Commission, puis en séance générale, des décisions ont été prises qui donnent l'espoir qu'on aboutira, tôt ou tard — et le plus tôt sera le mieux, — aux résultats souhaités. La réunion préliminaire des pays fabricants a été convoquée par la Grande-Bretagne pour le 27 octobre 1930, et l'Union des Républiques sovié-

tiques socialistes a été invitée à s'y faire représenter. La Conférence générale, d'abord fixée au 1er décembre 1930, s'ouvrira le 27 mai 1931, et tous les États, membres ou non de la Société, seront priés d'y envoyer des délégués.

Il semble donc que l'on soit vraiment, et enfin, à pied-d'œuvre. On le doit, pour une part, à la pression exercée à Genève sur les organismes internationaux par l'opinion publique dont les voix se sont heureusement faites, depuis quelques mois, de plus en plus pressantes. Voici quelques exemple de ces interventions :

Les 20 et 21 février 1930, s'est réunie à New-York la troisième Conférence annuelle de l'*International Narcotic Education Association* et de la *World Conference on Narcotic Education*, qui préconise la thèse de la limitation ; les 27-29 avril, a eu lieu, à Genève, sous les auspices de la *Ligue internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté*, une Conférence internationale de l'opium et autres drogues nuisibles, qui a voté, toujours dans le même sens, des résolutions très détaillées ; le 9 juin, la Xe Assemblée plénière de l'*Union internationale des Associations pour la Société des Nations* s'est prononcée en faveur des principes du Plan d'approvisionnement préalable ; le 30 juin enfin, le Comité international de l'*Union catholique d'Études internationales* a demandé, à son tour, la convocation d'une conférence chargée d'élaborer « une convention ou un accord sur la limitation directe et quantitative de la manufacture des stupéfiants des diverses catégories ».

Il est à souhaiter que ces gestes soient imités, que les Associations catholiques, en particulier, suivent l'exemple de l'Union. Le problème des stupéfiants est trop grave, le péril qu'il fait courir au monde est trop sérieux pour que les catholiques, en cette affaire, ne se rangent pas derrière ceux des leurs qui ont déjà, si courageusement,

mené la bataille : M. Cavazzoni, qui a eu le mérite, en 1927, de prendre l'offensive devant la Commission consultative, M. Pernot, dont le rôle, à la cinquième Commission de l'Assemblée, en septembre 1929 et 1930, a été décisif, S. Ém. le Cardinal Dougherty lui-même, enfin, — pour ne citer que ces noms, — qui figure sur la liste de l'un des Comités directeurs de la *World Conference on narcotic education.*

Ce qui s'est fait en Chine contre l'opium, par les décisions romaines, dicte aux catholiques leur conduite. Nombre de leurs organisations ont pris position, devant les Conférences du Travail, pour la suppression et la réglementation du Travail forcé. Elles ne peuvent faire moins que de se prononcer aussi pour la limitation de la fabrication des stupéfiants.

E. Beaupin.

Face aux « Casques d'acier »

La 69e Assemblée générale des Catholiques allemands à Münster

La réunion générale annuelle des catholiques allemands, appelée depuis 1857 « *Generalversammlung der Katholiken Deutschlands* », ou, en bref : « *Deutscher Katholikentag* », est née de l'assemblée générale des catholiques tenue à Mayence en 1848 (3-6 oct.).

Le *Katholikentag* annuel rassemble les états-majors des nombreuses et vivantes organisations catholiques d'Allemagne. Il comprend : 1° une « journée des représentants » où sont discutées plusieurs questions actuelles réparties entre différentes commissions, et dont les conclusions sont reprises dans une réunion d'ensemble — 2° des assemblées générales, fermées ou publiques, où sont données les directives générales — 3° des réunions particulières où chaque œuvre et chaque sujet important font l'objet de rapports et de discours — 4° une journée de grandes manifestations : Messe pontificale, cortège, séance de clôture. Les troupes de l'action catholique reçoivent ainsi un élan, des directives ou des mots d'ordre, tandis que la réunion simultanée des représentants de toutes les œuvres facilite la coordination toujours souhaitable et souvent difficile des différentes spécialisations : c'est une des caractéristiques de l'action catholique en Allemagne, qu'elle est plus unifiée, plus coordonnée qu'en France : la chose n'était pourtant pas des plus faciles ; mais les chefs ont su trouver une *organisation* ferme et souple à la fois, qui répond à tous les besoins. C'est une force pour le catholicisme allemand d'être ainsi conduit et organisé : le *Katholikentag* annuel est un des pivots de cette organisation.

Cette année, c'est dans la vieille capitale de la Westphalie que se tenait le *Katholikentag* : Münster avec ses vieilles églises, son université, ses belles salles de réunion, Münster décorée comme pour une visite princière, a donné aux catholiques une

hospitalité royale : locaux publics, églises et chapelles, théâtre et collèges, salles des fêtes et gare, tout était à la disposition du comité d'organisation. Partout régnait le bon ordre et, on peut le noter, une discipline exempte de cette raideur dont on fait volontiers la caractéristique des entreprises allemandes.

En un mot nous avons trouvé là-bas une atmosphère *catholique* : ce qui n'est pas si banal. Tout était dominé par le Nom et la Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ invoqué au début comme à la fin des séances. Il était vraiment le Maître, *Christus Herr der neuen Zeit*, disait le refrain d'une chanson de Jeunes. C'est dire que, dans ces assemblées, les catholiques allemands se tiennent sur le terrain strictement religieux. Dans les salles de réunion, pas d'emblème nationaliste, mais la Croix ; dans les discours, pas d'incursion sur le domaine de la politique nationale ou internationale. Plusieurs communications, et le grand discours final du Cardinal Faulhaber, traitèrent bien de l'attitude des catholiques en face du socialisme ou des courants révolutionaires, mais cela se fit sur le plan doctrinal où l'Église peut et doit dire son mot, non sur le plan électoral où cependant les élections toutes proches auraient facilement pu entraîner les orateurs. De même — et il nous plaît de le noter, car il y a là un nouvel encouragement pour tous ceux qui travaillent à la cause difficile mais sûrement chrétienne de la paix et de l'entente, — pas une parole qui pût blesser une oreille française, ou plutôt si, mais cette parole, que plusieurs Allemands désapprouvèrent comme nous, vint d'un Français, M. l'abbé Demulier, qui, dans un discours d'ailleurs non prévu au programme, porta sur la conscience française au sujet de la guerre et de la paix quelques jugements sévères qui, surtout prononcés à l'étranger, constituaient de véritables et injustes accusations. Ce n'est pas ainsi, croyons-nous, que l'on travaillera efficacement au rapprochement souhaité (1).

L'esprit de foi des catholiques allemands est encore remarquable dans l'attitude des autorités constituées : nulle part on ne ressent plus douloureusement les diminutions de notre

(1) Nous croyons savoir que M. l'abbé Demulier non seulement n'avait aucun mandat, mais qu'il eût satisfait ses Supérieurs ecclésiastiques en se taisant.

ïcisme que devant pareil spectacle. En effet non seule-
ıent plusieurs ministres, mais l'ancien chancelier Marx et
chancelier actuel, le Dr. Brüning, ont apporté leur con-
ours au Congrès ; aux paroles dignes et chrétiennes du chan-
elier, la vice-présidente, Madame H. Wéber, députée et
onseillère d'État, répondait en l'assurant des prières des
atholiques : « nous voulons être non seulement un peuple
ui lutte, mais aussi un peuple qui prie ». Et l'immense
uditoire témoignait qu'il était bien d'accord.

Même atmosphère à la grande manifestation du dimanche
septembre : sur un des écriteaux qui dominaient le cortège,
n lisait ces mots qui sont comme la devise de jeunes catho-
ques d'Allemagne :

WIR WOLLEN DIENEN
UND BRÜDER SEIN

Nous voulons servir et être frères ». N'est-ce pas aussi la
evise des jeunes catholiques de France ?

Notons enfin le caractère *populaire* de ces réunions. Le
atholicisme allemand n'est pas un catholicisme bour-
eois (1), et les quelques résistances conservatrices qui peu-
ent se faire sentir ici ou là sont déjà dépassées. Le catholi-
isme allemand est centré vraiment dans la vie actuelle et
éelle, et le peuple qui remplissait les salles ou les rues de
Münster était du peuple vraiment peuple : dans le cortège du
imanche, auprès des groupes d'étudiants, se remarquaient
es groupes de commerçants, de mineurs, d'ouvriers ; et
'était vraiment toutes les classes de l'Allemagne qui étaient
eprésentées à la Messe pontificale, alors que sur l'immense
Hindenburgplatz, plus de 100.000 hommes chantaient à pleins
oumons la fierté de leur foi.

C'est que l'un des principaux soucis du catholicisme alle-
nand est de se rendre compte des besoins et des périls actuels
t, après avoir étudié, réfléchi, en pleine soumission aux

(1) Quoi qu'en prétendent les grossières et navrantes attaques de
presse de gauche : voir par ex. l'article de l'*Arbeiter-Zeitung für
Westfalen*... du 4 sept. 1930 sur le Katholikentag.

directives de l'autorité, de prendre ses responsabilités de l'heure présente; c'est là, on le sait, une des formules favorites et, mieux encore, la ligne de conduite constante du Centre : beaucoup de discours procédaient de cet esprit ou concluaient en ce sens. Aussi a-t-on parlé à Münster des questions les plus actuelles pour le catholicisme allemand et même pour le catholicisme tout court, en prenant pour directives les dernières Encycliques du Pape sur saint Augustin, l'Éducation chrétienne, le péril socialiste et communiste.

En matière d'éducation les préoccupations des catholiques allemands sont assez semblables aux nôtres : soit au point de vue doctrinal (droits de la famille, de l'état, etc.), soit au point de vue pratique (enseignement primaire, éducation féminine, etc.); seulement, ils ont sur nous l'inappréciable avantage d'une législation libérale et équitable. C'est là sans doute le plus beau et le plus fécond résultat de l'esprit positif et des méthodes réalistes du Centre catholique, celui dont il a le droit d'être le plus fier.

Ayant pour sujet « l'esprit socialiste et l'Église catholique », le Dr. Brauer, ancien ouvrier, maintenant professeur à l'Université de Cologne, fit ressortir, avec un grand sens des nuances et de l'esprit des doctrines, l'opposition radicale qui existe entre l'ordre social prôné par le socialisme et l'ordre social chrétien. Tous deux s'occupent bien de la même réalité et se soucient pareillement des nécessités du peuple, mais, à la différence du socialisme, l'ordre social chrétien est essentiellement à base de morale, et de morale évangélique.

Telle était aussi l'inspiration et le sens général du discours prononcé par le Cardinal Faulhaber à la séance de clôture : l'Église actuelle, une Église XXe siècle, engagée dans le peuple, mais y apportant comme levain les infrangibles exigences, les fins et les moyens de la morale évangélique, sociale autant qu'individuelle.

H.-M. Féret et M.-J. Congar.

Une soirée au Dahomey

Ce soir-là l'opérateur de cinématographe a vaincu le rofesseur du Collège de France.

C'est, en effet, la plus péremptoire des démonstrations ue le R. P. Aupiais nous a livrée en présentant, sur le ulte dahoméen, son film documentaire d'un intérêt vrai- nent unique.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas de reconstitu- ion, mais que le film, sans retouche aucune, sans mise en cène, a été pris à même la réalité : condition fort impor- ante qui nous permet d'apprécier la longueur et le carac- ère véritable des cérémonies.

Avec le pacte d'amitié et l'initiation aux travaux des hamps voici d'abord une partie « para-religieuse ».

Quatre hommes accomplissent de concert des gestes récis qui vont les unir : neuf cercles tracés sur le sol, orrespondant aux neuf serments échangés, libations dans n même gobelet, manducation d'une nourriture pétrie à fois par chacun dans le même plat. (Notons, à ce pro- os, le curieux emploi d'anachroniques assiettes euro- éennes et d'une bouteille encore munie de son étiquette t de son papier d'étain !)

Autre rite significatif : l'initiation aux travaux des hamps. L'enfant reçoit du père la houe et creuse un llon ; il y dépose le grain qu'il recouvre du pied ; il squisse le geste de grimper au cocotier. Tout cela est récis, appliqué, recueilli.

Voici maintenant d'émouvantes cérémonies religieuses : ne scène d'expiation, suivant un rituel étonnamment che et complexe, le sacrifice d'un mouton accompagné es danses sacrées et des gestes expressifs des féticheu- es (1).

(1) Il nous manquait, à vrai dire, un élément essentiel, mais nous

Le document sans conteste le plus saisissant nous fai assister à l'immolation d'un poulet dans la tribu de Hommes Nus.

Cette cérémonie, d'un caractère tout nouveau, par so dépouillement même atteint à une solennelle et poignant grandeur. Sans entrer dans plus de détails (notre collabo rateur le R. P. Aupiais en parlera ici même avec autorité remarquons la gravité dont les visages sont empreints on y reconnaît l'esprit, c'est l'homme, l'Homme Eternel..

Oui, Monsieur le savant, auteur de livres difficiles qu des films comme celui-là mettent en danger, en vou comparant à ce noir dahoméen pour qui Dieu existe e doit être imploré et honoré, je me disais que le plu homme des deux n'est pas celui qu'on pense.

M.-H. L.

savons que le mécène à qui nous devons ce rare spectacle s'occup de faire enregistrer la musique et les chants qui rythment ces évo lutions liturgiques.

LES LETTRES ET LES ARTS

ENÉ SCHWOB. *Chagall et l'âme juive.*

Certaines formes d'art qui semblent jeux ou fantaisies recouvrent une réalité profondément humaine et quelquefois tragique. C'est, par exemple, le cas de l'esprit de Charlot étudié avec tant d'acuité dans « Une mélodie silencieuse ».

Dans l'art de Chagall, M. René Schwob nous montre aujourd'hui l'inquiétude, ou plutôt le vide pathétique de l'âme juive.

ENÉ DUMESNIL. *Le naturalisme de Huysmans et sa conversion.*

Chez l'auteur d'*En Route* l'inquiète recherche artistique et l'accession progressive à la foi sont mêlées en un complexe parfois déconcertant.

De cette double évolution d'une œuvre et d'une âme, un ami intime de Huysmans découvre la surprenante unité.

AURICE BRILLANT. *Images de Paris.*

Un jeune talent. *La Cantate* de M. Markevitch. — Quatre heures d'oratorio... Le CHRISTUS de Liszt. — Musique moderne et chant grégorien. Le « Mystère de l'Alleluia ». — Une messe à la Sainte-Chapelle. — Joseph Bonnet succède aux Couperin. — Dans les jardins de Wanda Landowska.

. MATHÉ. *Les Disques.*

Chagall et l'âme juive

Le mystère de l'art se réduit peut-être à celui du sty
d'une époque.

Je voudrais donc éclairer ce style de notre temps q
n'est celui d'aucun autre et dire par quoi tant d'œuvr
diffèrent des grandes œuvres du passé et, tout à la fois,
rangent à leurs côtés.

Les artistes d'aujourd'hui s'efforcent à ne mettre
relief que ce qu'ils ont de plus particulier.

Notre style ne se composerait-il ainsi que d'un refu
plus obtus, opposé à l'amour ; et faudrait-il voir dans l'
niversalité d'un orgueil moins concret qu'intellectu
moins patient même à jouir que pressé d'épuiser les app
rences, les marques particulières à notre temps?

Au total un impressionisme artificiel et cérébral, d'a
tant plus monotone que dépouillé de tout élément nat
rel — d'autant plus vulgaire, quand la nature s'y réintr
duit.

Quand nous doutons si un romancier peut peindre
péché, nous témoignons d'une erreur pareille à celle q
commande la plastique, et, implicitement, qu'il ne no
est plus possible de concevoir la description du mal sa
une adhésion du conteur (1).

L'attitude de celui qui flétrit le péché, mais non sa

(1) « Connivence », disait Jacques Maritain dans des notes qui fo
suite à son admirable ouvrage : *Art et scolastique.*

ne indulgence profonde pour le pécheur, est devenue
ıcompatible à l'esprit de ce temps ; et cette incompatibi-
té nous renseigne sur la misère où nous sommes tombés :
. spiritualité n'a plus de part à ce que nous créons : Nous
ous identifions à nos œuvres par ce que nous avons en
ous de bestial.

Nous avons répudié la ressemblance de Dieu.

Et il semble que nous ne soyons parvenus à cette par-
ıite autonomie dont nous sommes fiers, que pour pouvoir
nfin rejeter toute autre réalité que la seule apparence.

Le besoin de se nier, substitut et parodie de l'anéantis-
ement mystique, serait-il le signe commun à tous les
seudo-créateurs de ce temps ?

Leur simplicité est factice. Elle est celle d'un esprit qui
perdu le sens de sa totalité.

Si l'on fait au Louvre une rapide visite, on est frappé
l'une ressemblance mystérieuse entre toutes les écoles à
aquelle échappent les œuvres d'aujourd'hui.

Et déjà je vois dans l'absence de portraits, de composi-
ions serrées l'un des traits propres aux peintres de ce
emps.

Ils prennent pour fin la perfection de leurs moyens, ce
ue jamais ne se fussent permis les meilleurs d'autrefois.

Il y a chez un Matisse, sinon toujours dans ses dessins,
u moins dans ses peintures, d'ailleurs merveilleuses, chez
n Picasso, une résorption de toute l'activité créatrice
ans le goût de la technique pure ; et c'est l'expression
'une complète inhumanité, comme l'exercice d'un vir-
ıose ne se nourrissant plus que des combinaisons de son
ıtelligence broyant le vide.

Quelques-uns, sans doute, peignent encore d'après les
rofondeurs de leur âme vivante. Mais un élément com-
ıun les relie à nos plus purs illusionistes, de sorte qu'ils

en diffèrent moins substantiellement que des artistes
passé ; car, s'ils expriment leurs propres sentiments, c'e
par un équilibre de lignes ou de couleurs et non par d
formes réelles. La réalité, même pour eux, n'est enco
qu'un prétexte précaire qu'il suffirait de peu d'efforts po
rejeter.

Je m'en réjouissais naguère, croyant découvrir, dans
dépouillement singulier, le triomphe de l'esprit sur
matière. Et voici que toutes ces réussites ne me semble
plus que jeux sans motifs. Et, dans les plus éloignés
l'impressionisme, je ne puis m'empêcher de retrouv
encore l'impressionisme qu'ils abhorrent.

Si le style d'une époque est un compromis entre la le
teur des méditations personnelles et la vitesse d'u
entraînement collectif, il semble que, dans ce sens,
vitesse se serve aujourd'hui des doigts des peintres pou
s'inscrire immédiatement. Et j'appelle vitesse cette sort
de danse qu'accomplissent les objets ou leur illusio
autour de nous avant de se transposer dans tel ou tel ar

Tout art se ramènerait ainsi à la danse. Toute œuvr
serait la fixation, par des moyens particuliers, de ses échc
Et, sans doute, y a-t-il, entre les danses des esprits le
plus différents d'un même temps, une mesure commun
dont résulte, entre les œuvres, une mystérieuse ressem
blance.

Mais cette mesure commune est celle de l'amour ; l'a
mour ou le peu d'amour de l'objet même, et la tentativ
de l'esprit pour le fixer dans sa danse. Cet amour donc n
différerait pas de l'attention amoureuse prêtée à la réalit
de l'objet.

Toute la troupe de nos peintres est entraînée dans un
égale indifférence à son égard.

C'est à leur propre danse qu'ils se prennent.

Au lieu de la magnifique liturgie de jadis, qui entourait :s objets d'une dévotion respectueuse pour en extraire lus que les allusions que leurs différentes parties se constuent les unes aux autres, nos prestidigitateurs nous ›uent des tours de passe-passe, où l'intérêt se porte moins ux choses qu'à la façon de les escamoter.

Le style actuel se résout en une absence de style, 'étant que le jeu de vitesses qui se sont prises pour fins.

La grandeur d'une œuvre est en proportion de la joie vec laquelle l'attention de l'esprit a mûri son objet. Et, ans doute, faut-il appeler amour cette synthèse de l'atention et de la joie. L'art serait donc la révélation de la oie engendrée par la pénétration de l'esprit dans l'objet C'est là qu'on saisit ce qui, sur un tout autre plan, semle l'analogue du jeu sexuel.

En somme, on pourrait dire que l'art d'aujourd'hui est n art de frôlements ; tandis que l'art éternel est fait de ossession et de lenteur.

De là enfin cette supériorité apparente de la peinture ur les autres arts de notre temps.

L'art de notre temps est une peinture schématique en qui la surprise de la découverte s'est substituée à la joie le la maturation.

Le manque d'amour à l'égard de l'objet est mal recouert d'une complicité crapuleuse avec lui — ou, plus xactement, le sujet s'est substitué à l'objet, se proposant lui-même et aux autres comme unique thème d'enivrement.

Ayant perdu le sens de sa propre réalité, il réalise indifféremment tous les possibles imaginaires qu'il entrevoit t se propose.

Picasso a poussé, avec une extraordinaire habileté, cette isponibilité spirituelle — sans drame et sans paix — à 'extrême concevable.

En s'éloignant de l'amour, l'homme a rompu sa prop unité ; en se réduisant à sa sensibilité, il a fini par s'ide tifier aux successives intantanéités de ses jouissances. To élément stable a disparu de l'esprit. Il n'y reste plus qu'ur poussière de reflets artificiels.

Peut-être est-ce vraiment là l'impression dominan qu'on emporte d'une visite à une collection d'art modern On n'y éprouve l'idée d'aucune présence véritable, ma d'une merveilleuse féerie que tant de figures échouent rendre humaine.

Cet art enivrant semble un rêve que des absences con posent.

C'est l'art de l'indifférence parfaite à l'égard de la fi des choses.

En fin de compte nous doutons, malgré ces corps ha monieux ou difformes, ou plutôt à cause d'eux, de tout densité.

Telle est la part de Satan, qu'en nous dérobant à l'amou il nous a fait perdre le sens de la réalité.

Cézanne seul, dans un effort prodigieux, tenta de ressa sir et soi-même et le monde, dépassant ses propres sensa tions, cherchant, dans les plus beaux motifs, la résonanc d'un orchestre intérieur où ses jouissances plastiques s fussent élevées jusqu'à l'émotion d'une réalité substan tielle.

Toute la peinture moderne semble n'offrir qu'un assem blage de membres incapables de former aucun corps.

Et le goût des ensembles ne se trouve conservé que dan les traditions mortes d'une école où des hommes, dépour vus de tout sens artistique, achèvent, en le cultivant, d le discréditer.

De toutes manières, le divorce s'accuse, si bien qu'a lieu de chercher à humaniser leur art selon des règles qu

r soient propres, les meilleurs artistes de ce temps le humanisent de plus en plus.

Ce ne sont que formes décoratives, paysages vides ou ures isolées. Tout est parade. Il semble que le monde cessé d'être habité.

Cézanne même, le plus grand de tous et dont l'intelli-nce artistique rejoint les plus hautes du passé, parce 'il ne parvint pas à réunir des éléments dissociés, ne alisa pas sa propre plénitude. C'est donc d'un défaut anité que les meilleurs souffrent encore, du manque spi-uel qui corrompt la communauté.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de réduire l'art à une copie du el.

Ce qu'on entend vulgairement par réalisme est — dans horrible — un extrême auquel atteignent péniblement s seuls maîtres de l'École.

Il semble, toutefois, que l'art ne commence à nous ssouvir que s'il est mis en œuvre par un amour spirituel. e nôtre a rompu avec le passé quand, abandonnant leur ualité d'hommes, les artistes, tout en devenant des pro-ssionnels, ont cessé d'être des artisans.

Si l'autonomie de l'art est bienfaisante, c'est donc à ondition que l'artiste ne soit pas lui-même autonome.

On ne songe pas à exiger d'un artiste qu'il soit un saint - on n'exige même pas qu'il soit chrétien. On a le droit e lui demander, par contre, d'être plus qu'un acrobate.

Qu'il reflète les aspects du monde ou qu'il n'exprime ue le sien propre, rien de mieux, à condition que, d'a-ord, il soit vivant et humain dans le cours ordinaire de s jours.

Les deux éléments primordiaux par lesquels un homme e définit sont, peut-être, la liberté et l'amour. Mais amour véritable est celui de qui consent avec humilité à

l'ordre universel et s'efforce de toute sa ferveur à y c
pérer librement.

Cette absence d'amour explique qu'il y ait rarement
une intelligence de l'art aussi vive qu'aujourd'hui, a
une telle somme de talent, et moins d'œuvres viab
Gœthe le disait qui n'était point chrétien : « Avant c
de faire, il faut être. » Cessant de croire à la lumière, nc
avons cessé d'être.

La grâce surnaturalise un art qui, sans elle, peut êt
profondément humain. La grâce ajoute à la nature ; e
ne la crée point.

Mais si le chrétien n'est qu'un homme arrivé à sa p
nitude, qui, non seulement consent à son intégrité nat
relle mais à sa sanctification, il faut dire que tout gra
artiste est un chrétien en puissance.

Inversement pourrait-on dire qu'en s'éloignant des ve
tus du chrétien tout homme tend à perdre sa quali
d'homme ; car il ne se déchristianise que dans la mesu
où son animalité exige un assouvissement plus exclusif.

Il ne refuse Dieu que parce que les exigences de sc
humanité lui pèsent et que, en proie à la concupiscen
de la chair et à l'orgueil de l'esprit, il aspire désespéréme
à s'y réduire.

C'est au moment où l'on cesse d'être homme qu'c
commence à croire qu'on le devient davantage.

L'être ne paie pas un tel désordre du seul prix de
grandeur : on pourrait prétendre que la vie de l'homn
n'a pas cette grandeur pour objet.

Il le paie de la liberté et de l'amour.

A mesure qu'il croit se délivrer et déchaîner ses pu
sances d'amour, il devient le prisonnier d'une gratuité
laquelle il est obligé de sacrifier toutes ses autres richesse

Tel est le point où nous en sommes.

. . . . . .

. . . . . .

Le goût de la spéculation, mais d'une spéculation encore tout informée du fiévreux appétit d'un Dieu qui se dérobe, est devenu inséparable du Juif.

Et l'on pourrait pousser, peut-être assez loin, et dans de multiples domaines, cette explication qui nous livre déjà le secret de Chagall.

Il n'y a jamais eu rien de tel dans la peinture occidentale, mais le sens de la possession du réel, de la présence des choses, de la matérialité des formes. Et cette joie de la santé, cette appréhension de la mort, la patience et l'impatience de se savoir mortel.

Oui, voilà en quelle dualité peut-être se résolvent toutes les différences et toutes les similitudes des écoles européennes depuis tant de siècles et qui fait défaut à leurs plus grands artistes d'aujourd'hui.

Cérébraux, incapables de plus rien posséder, insoucieux pour eux de la vie éternelle, ils ne saisissent plus directement, même la simple vie des choses. Privés du principe et jusque de l'inquiétude du principe des êtres, comme la sérénité le tragique leur manque. Le seul qui se dégage de leurs œuvres, c'est celui qu'ils n'avaient pas imaginé d'y mettre, celui de leur vanité, mais qui ne révèle son horrible grandeur qu'à l'âme que la grâce favorise.

L'homme occidental est devenu pareil à ce héros de Henry James à qui l'on avait prédit une vie exceptionnelle, et qui s'interdit obstinément d'agir pour ne pas risquer d'opposer un obstacle au destin extraordinaire qu'il attendait. Et quand il s'avisa, au moment de mourir, en quoi son existence avait réalisé la prédiction, il vit que c'était par cette complète absence de tout, ce vide

presque inconcevable où l'attente de son égoïsme et so aridité l'avaient réduit.

Non ! rien ne peut empêcher notre art de publier s sordide vacuité : ni les plaisirs éphémères que nou valent ses réussites, ni cette fallacieuse euphorie, où l variété des illusions retient captif notre esprit.

Nous sommes à l'époque des enchanteurs pourrissants Signe d'une culture qui se décompose : nul ne sait plu rire, ni pleurer. Tout est morne. On s'embête épouvanta blement.

Et, tout de même, le jeu continue.

On va de surprises en surprises, quitte à les renier successivement ; on prend ses moyens pour fins (1) ; on vit de modes : la révolte même en devient une. Personne ne sait plus dire une parole viable. Ce monde, qui a brisé toutes disciplines pour être libre de jouir, rien ne lui donne plus nulle jouissance.

D'ailleurs on n'a même plus conscience de souffrir.

A l'opposé d'eux-mêmes, et réduits à se nourrir de leurs propres déchets, ces gens s'effacent dans un grotesque sans drôlerie, dans l'enlisement insensible d'un insondable, d'un métaphysique ennui.

Comment nous étonnerions-nous de l'isolement de Chagall ? Avec Rouault, incurablement bien que diversement malheureux, il est peut-être le seul peintre qui sache échapper à cet embourgeoisement de l'univers. L'un des rares, en tout cas, qui croient encore à la pathétique réalité du cœur.

Et cela lui vaut une espèce d'ingénuité d'au-delà, excentrique et déconcertante.

(1) N'est-ce pas là le trait commun à toutes les activités de ce temps ; notre erreur spécifique ?

Il nous faut, maintenant, scruter plus avant le secret e ses moyens, tâcher de définir la qualité de cette poésie ui, de ses premières toiles sombres et tragiques, jusqu'à es bouquets des dernières années où son inquiétude sem- le s'être étouffée sous des sourires, chemine incessam- nent et change à peine.

Mais, d'abord, qu'est-ce que la poésie? Ou plutôt ncore : « Qu'est-ce que la poésie peut bien faire en einture? »

J'ai tenté d'évoquer la part du temps dans ses ouvrages. a poésie n'aurait-elle pas quelque rapport avec lui?

Quels peintres nous semblent encore doués de poésie? a poésie de quels peintres, la sienne évoque-t-elle?

J'ai dit qu'il ressemblait à Goya. Mais je sais quelles ffinités le rapprochent encore davantage, malgré leurs lifférences, du Greco des dernières années. Il tient de ce Greco l'amour d'un espace en quelque sorte musical, noins défini par la pesanteur que par le tourbillon des ormes.

L'espace du Greco n'est pas tant celui de l'air qui nous entoure, que d'une pensée qui, par l'intermédiaire des ormes emboîtées les unes dans les autres, nous fait assis- er à son engendrement progressif.

Goya ne donne pas cette sensation d'un espace spiri- uel. Toutefois, les formes de ses personnages se réduisent a la mobilité de leurs éléments colorés ; et c'est ce qui ermet de prononcer ici son nom.

A part ces deux puissants peintres, il rappelle encore Breughel, Bosch. Mais par des traits plus extérieurs, et ui tiennent tellement plus à la contexture de ses pre- nières toiles qu'à l'esprit même de son art, que nous n'y ongeons plus devant ses ouvrages les plus récents, tandis que le Greco et Goya, malgré la différence, apparemment

irréductible, de la plupart de ses œuvres et des leurs, nous obsèdent toujours devant lui.

Ainsi faut-il convenir que cette poésie qui leur est commune, et qui saisit avant même que le détail des tableaux ait apparu, doit servir, bien plus que le choix de ses sujets, à la définition de son art.

Sans doute, s'il eût vécu dans un pays sans fleurs n'eût-il pas imaginé, si loin que soient ses fleurs des fleurs véritables, de peindre jamais un bouquet : son immuable poésie se serait déclarée à travers d'autres sujets.

Ce qui résulte des circonstances extérieures et fortuites, c'est en effet le plus apparent d'une œuvre. Un sujet n'est donc que le compromis du génie personnel et du monde, la condensation de ce qu'il y a de plus contingent, de moins significatif dans l'être, alors que la poésie la plus insaisissable est toujours essentielle : elle seule révèle le fond intangible de l'âme.

Le Greco, Crétois, Goya l'Espagnol et le Juif Chagall se trouvent, en dépit des apparences, à travers l'espace et le temps, reliés par une commune tendance à réduire les formes à leur mouvement, le mouvement même à un chatoiement coloré. Toutefois, le Greco surtout, Goya, dans une certaine mesure, respectent la densité des volumes, que nous voyons tout à fait dissoute chez Chagall ; au point qu'il me souvient, sans gêne, de ma première exclamation lorsque j'allai chez lui pour la première fois et que je découvris ses toiles.

Je lui demandai s'il s'était jamais soucié d'anatomie.

Rien ne lui parut plus absurde que ma demande, car rien ne lui paraissait plus vain qu'une telle étude.

Et voici qu'à présent cette question spontanée, avec l'étonnement de Chagall, me livre son secret.

Encore faudrait-il prendre garde !

A la différence de presque tous ses confrères, Chagall

n'a rien d'un impressioniste — pas plus sensuel que cérébral.

La poésie impressioniste ne nous vaut pas cette joie de l'évasion que la sienne provoque.

. . . . . .

Si Chagall ne nous donne pas le tremblement de la présence des âmes, il nous impose celui de leur absence.

Son art est si parfait et son cœur est si pur, que ce manque intérieur où tous ses personnages sont condamnés (par dessus le tourment du peintre que les gestes de ceux-ci et leur désaxement laissent paraître) nous vaut de plus une sorte de vertige épouvanté.

L'harmonie plastique de cette humanité qui s'agite sans cause confère à celle-ci son autonomie, tandis que sa vacuité secrète évoque, avec une pressante évidence, tout le drame de la pensée moderne.

Chagall dépasse sa grandeur proprement picturale, et son art acquiert une valeur universelle par l'absence d'humanité où nous ne pouvons pas ne pas nous retrouver avec effroi.

D'autres, sans doute, et des meilleurs — je songe à Matisse — peignent une humanité plus vide encore, mais sans exagérer son mouvement.

Ce que Chagall, par l'effet d'une frénésie qui ne songe guère — sauf dans ses merveilleuses eaux-fortes — à la satire, nous présente, c'est une frénésie qui emprunte ses personnages pour les forcer de se mouvoir à vide.

Et elle les dresse dans de si effroyables convulsions, que notre étonnement ne peut s'empêcher d'être attiré, en même temps que par leur beauté plastique et par leur unanime et judaïque agitation sur leur inanité vertigineuse.

Ce ne sont plus alors, dans un monde fait pour eux, que mannequins en délire. Précisément ce que nous sommes.

Je doute si Chagall a jamais désiré de se hausser jusqu' un sens aussi vaste. Mais je me refuse à penser que l grandeur d'un peintre dépende de la conscience de c qu'il réalise. L'important, c'est qu'il le réalise et que, pa lui, et souvent malgré lui, une réalité supérieure à cell qu'il croyait peindre trouve, dans l'univers plastique qu'i sut créer, des conditions favorables et un climat pou vivre.

Or, c'est là vraiment que Chagall, par un retournemen mystérieux, non seulement conforme à la dialectique qu me sert pour le dissocier, mais à son art même, réalise sa plénitude.

Et j'ajoute que la multiplicité des points d'où l'on peut comprendre un artiste dépend de sa richesse propre. De sorte que les opinions les plus contradictoires des époques successives et jusque des esprits opposés d'un même temps, contre toute attente, se justifient également. Et peut-être que les plus grands sont ceux sur qui les jugements, en apparence les plus irréductibles, peuvent être ou ont été portés.

Voici que le vide que Chagall a peint, parce qu'il en était halluciné, loin de communiquer à son art une mortelle faiblesse le renforce encore.

Ne laissant jamais se perdre dans l'éloquence les exigences de son cœur, il a percé de nouveaux chemins vers le nôtre.

Nous cherchions dans Chagall une âme et déplorions de ne l'y point trouver. C'est qu'il nous réservait la plus surprenante et plus actuelle aventure du silence de l'âme. Et dont, encore un coup, lui seul était capable, n'en faisant jamais le sujet de ses toiles, mais nous le livrant à son insu, comme l'inévitable affleurement du destin de sa race.

Voici donc, dans ce monde imaginaire où la couleur semblait régner, notre plus secrète dénonciation.

Qu'on ne croie pas que je badine et que, pour justifier une défaillance du peintre, je m'en tire moi-même avec une cabriole.

Mais on voit bien que rien n'est plus étranger à Chagall que la notion de l'âme, puisque rien ne lui est plus impossible que de croire à un principe éternel réservé aux créatures humaines. Et que l'âme est essentiellement ce qui nous distingue des bêtes et des fleurs desquelles Chagall ne sait, ni ne peut, ni ne veut nous distinguer.

Comment donc pourrait-il rendre plus éternelles des formes humaines que des formes végétales?

Il se borne à les faire également fiévreuses et pathétiques.

La tragédie du peuple juif, orienté vers le Christ depuis le commencement du monde, est de poursuivre désormais dans l'espace la recherche d'une réalité spirituelle qui ne relève que du temps et de l'éternité.

Elle est de faire, à force de mouvements, la caricature d'une chasse insensible.

L'exagération des gestes juifs trahit une duperie permanente de soi, une effrayante cécité. Châtiment sans pareil et qui témoigne que ce peuple ne peut être que le peuple de Dieu.

Il suffisait au peintre d'être docile à cette vocation pour traduire le drame de toute l'humanité actuelle.

L'excès du geste s'est substitué à l'intention de l'artiste, comme un argument instinctif que nourrissait un désespoir occulte et continu.

Et, tout à coup, du milieu des plus étourdissantes acrobaties et des couleurs enchanteresses la plaisanterie terrible du Seigneur a éclaté.

René Schwob.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le naturalisme de Huysmans et sa conversion

On a cherché bien des explications à la conversion de Huysmans, et pourtant elle paraît simple quand on veut bien l'examiner sans idée préconçue : Huysmans, à partir d'un certain moment, s'achemine de livre en livre vers la foi, comme la rivière vers l'océan ; parfois elle semble remonter vers sa source et ce n'est qu'illusion, son cours n'en suit pas moins la pente naturelle de la vallée. De même l'écrivain.

Mais de l'hôpital d'Évreux à Notre-Dame d'Igny, de *Sac au dos* à *En Route*, que de détours ! Sans cesse en mal de nouveautés, toujours curieux comme le Léo de *Marthe* « de tourmenter l'idée, d'essayer de rendre les bizarreries qui le hantent », Huysmans, par sa fantaisie, a pu déconcerter ses contemporains. Aujourd'hui, devant son œuvre entier, nous saisissons son unité. Dans l'historien de Gilles de Rais et l'ami de la satanique Mme Chantelouve, nous apercevons déjà le retraitant de la Trappe de Notre-Dame de l'Atre et l'oblat de l'abbaye bénédictine du Val-des-Saints.

Parallèlement aux douloureuses raisons d'ordre intime et profond qui entraînent, sans qu'il s'en doute, le romancier dans la voie de la conversion, des raisons d'ordre littéraire influencent sa poétique et la font évoluer. Tout d'abord, il sait bien que, s'il demeure par tempérament un écrivain naturaliste, sa véritable place est en marge de toute espèce de groupe.

Déjà, trois années avant l'époque des *Soirées de Médan*, ns l'article sur *Zola et l'Assommoir* publié par l'*Actua-'é* de Bruxelles en 1877 (1), s'il loue Zola sur tous les oints qui restent louables aujourd'hui comme hier et sur ıelques autres encore, s'il le lave de l'accusation de por-ographie préméditée, s'il envisage la question du natu-lisme sous son véritable aspect, celui de la littérature, est avec discernement, mais non pas sans quelques :serves :

L'art ne peut se borner à répéter ce rôle créé par Dickens : atten-ir les familles réunies, le soir, et égayer les longueurs des conva-scences; l'art n'a rien à faire, je le dis haut et ferme, avec la ıdeur et l'impudeur. Un roman qui est ordurier est un roman mal it, et voilà tout. J'admire *Mademoiselle de Maupin* parce qu'elle a é sculptée par un artiste, et je se sens le dégoût me monter aux vres quand je lis cette lourde ignominie, *Mademoiselle Giraud, a femme!...* Pour me résumer en quelques lignes, le naturalisme, est l'étude des êtres créés, l'étude des conséquences résultant du ontact ou du choc de ces êtres réunis entre eux, le naturalisme, est, suivant l'expression même de M. Zola, l'étude patiente de la alité, l'ensemble obtenu par l'observation des détails.

Aux éloges qui font de Zola « un grand écrivain », qui ıontrent « l'inestimable talent de cet homme, sa person-alité puissante, son ampleur, sa force uniques dans cette poque de rachitisme et de langueur », se mêlent en effet uelques réserves :

Il est à coup sûr moins anatomiste que ses deux devanciers (Flau-ert et les Goncourt), il se rapproche davantage de Balzac en ce ns qu'il a l'intuition plutôt que l'observation prise sur nature des ıractères. Il ne dissèque pas fibre à fibre, il ne fouille pas avec une nplacable loupe tous les coins et recoins d'une conscience... omme cuisine littéraire, comme maniement d'outils, Flaubert pos-ede une énergique concision, le mot qui dit plus qu'une ligne et onne à la phrase une intensité vraiment admirable; les Goncourt

(1) Reproduit dans *En marge, études et préfaces réunies par Lucien Descaves*. Paris, Marcelle Lesage. S. d.

s'attaquent avec leur style orfévri aux sensations les plus fugitiv et les plus ténues ; Zola est moins soigné qu'eux, il a des répétitio inutiles, des adjectifs qui reviennent trop vite, il est moins ciselé moins joaillier, mais il possède une envergure... qui demeure sa égale !

Et puis il y a surtout, dans cet article louangeur, d réserves par prétérition, mais qui, se précisant, amèn ront plus tard Huysmans à constater que le naturalism aboutit à une impasse, à « un tunnel bouché », et sépar ront définitivement le disciple du maître.

Ni les giroflées ni les roses, lui écrivait Flaubert, en réponse l'envoi des *Sœurs Vatard*, ne sont intéressantes par elles-mêmes. n'y a d'intéressant que la manière de les peindre ; le Gange n'e pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas pl que le Gange. Prenez garde, nous allons retomber, comme au tem de la tragédie classique, dans l'aristocratie des sujets et dans préciosité des mots... La rhétorique est retournée, mais c'est toujou la rhétorique (1).

Et certes, Huysmans garde bien sa préférence pour l Bièvre, mais il ne s'interdit point d'élargir le paysag quand cela lui paraît nécessaire, il ne limite point volon tairement son horizon et ne refuse pas de lever les yeu vers le ciel. Il rêve, au contraire, comme il l'écrit en 189 au début de *Là-bas*, « d'abandonner l'adultère, l'amou l'ambition, tous les sujets apprivoisés du roman moderne pour écrire l'histoire de Gilles de Rais ». S'il ne reproch au naturalisme ni « ses termes de ponton, ni son vocabu

(1) Cf. : *En marge de Flaubert*, Librairie de France, 1929, ch. v *Gustave Flaubert et le groupe naturaliste*. J'ai donné dans ce volum quelques phrases d'une lettre que Huysmans m'adressa plus tard e qui semble répondre, à vingt-cinq ans d'intervalle, aux reproche de Flaubert. Huysmans y montre « le côté timide, presque peureux de cet héroïque devant les mots qui ne figurent pas dans les lexi ques officiels, et à côté de cet échenillement forcené des *qui* et de *que*, l'oubli absolu des *comme* ». Mais l'admiration d'Huysmans pou Flaubert reste entière, et cela jusqu'à la fin de sa vie.

re de latrines et d'hospices », s'il constate que Zola dans *Assommoir* par exemple a pu avec « des gravats d'expres-on et du brai de mots » exhausser une énorme et puis-nte œuvre, il en veut au naturalisme de cette « immon-ce d'idées » et de cette incarnation du matérialisme ns la littérature.

Cette fois, ayant derrière lui tout un bagage d'impor-nce, des *Sœurs Vatard* à *Certains*, il articule nettement s griefs : théorie de cerveaux mal famés, miteux et étroit stème, se confiner dans les buanderies de la chair, rejeter supra-sensible, dénier le rêve, ne pas même comprendre e la curiosité de l'art commence là où les sens cessent servir, voilà ce que des Hermies reproche au natura-me. Il est vrai que Durtal, aussitôt, réplique et prend défense de Zola, qu'il montre qu'après Balzac les natu-listes ont continué de développer la langue, et qu'ils ont pas toujours été « soulevés par ce fanatisme de ssesse » que tout à l'heure des Hermies reprochait à ola. Mais nous savons que Durtal et des Hermies ne nt qu'un seul et même personnage, un dédoublement l'auteur, opéré pour la facilité de la composition, pour ermettre de donner à l'expression des idées cette forme dialogue plus commode, plus souple, et qui, dans le oc des reparties, fait jaillir l'étincelle éclairant le sujet aité.

Dès ce temps, et nous sommes en 1891, ne n'oublions s, Huysmans constate que l'école naturaliste « vivote core », mais n'est plus capable que de ramper, et si bas l'on pourrait l'appeler le *cloportisme*. Confiné dans les onotones études d'êtres médiocres, il conduit tout oit

a stérilité la plus complète si l'on est honnête et clairvoyant et, ns le cas contraire, aux plus fastidieux des rabâchages, aux plus igantes des redites.

Mais, hors de cela, qu'y a-t-il? Scrutant l'horizon, il ne ouve rien. Il faut créer autre chose, imaginer une forme

d'art à laquelle nul n'a pensé jusqu'alors, garder la vé cité du document, la précision du détail

la langue étoffée et nerveuse du réalisme, mais il faut aussi se f puisatier d'âme et ne pas vouloir expliquer le mystère par les m dies des sens.

Alors le roman se divisera de lui-même en deux pa comme la vie : la part de l'âme et la part du corps, s'occupera de leurs réactions, de leurs conflits, de le entente. Alors il faudra en un mot

suivre la grande voie si profondément creusée par Zola, mais il s nécessaire, aussi, de tracer en l'air un chemin parallèle, une au route, *d'atteindre les en-deçà et les après, de faire, en un mot, un na ralisme spiritualiste; ce sera autrement fier, autrement complet, aut ment fort!*

Naturalisme spiritualiste. Cette fois, voici bien la dé nition, la formule concise, ramassée qui convient po qualifier l'art créé par Huysmans. Dans cette même pa un nom vient sous sa plume, celui de Dostoïewsk « l'exorable » Russe. Et en effet le rapprochement n'e point hasardeux (au moins en ce qui concerne la profo deur et la vérité de l'analyse psychologique) de Huysma avec Dostoïewski.

Un peu plus loin, dans le même *Là-bas*, le subtil d Hermies constate qu'il y a toujours eu entre son ami Du tal et les autres réalistes (Huysmans emploie indifféremment ici les termes réalisme et naturalisme) « une tel différence d'idées qu'un accord péremptoire entre eux n pouvait durer ». Et il ajoute :

Tu exècres ton temps, et eux l'adorent. Tout est là. Fatalemen tu devais un jour fuir ce territoire américain de l'art et cherche au loin, une région plus aérée et moins plane. Dans tsus tes livre tu es constamment tombé à bras raccourcis sur cette queue de siècl Mais dame, on se lasse à la longue de taper sur du mou qui s' faisse et se relève; tu devais reprendre haleine, et t'asseoir da une autre époque, en attendant d'y découvrir un sujet à traiter q

»lût. Cela explique bien facilement ton désarroi spirituel pendant mois et cette santé qui t'est subitement revenue lorsque tu t'es ballé sur Gilles de Rais.

Huysmans ne saurait contredire des Hermies : en se ›ngeant dans le Moyen-Age, il s'est bien senti renaître mme Durtal. Il est, comme son personnage, célibataire sans fortune, peu soucieux maintenant des ébats char-ils, et comme lui il maugréé certains jours contre l'exis-nce qu'il s'est faite :

Forcément dans ces heures où las de se battre contre des phrases jette sa plume, il cherche des consolations, des apaisements et il est bien réduit à se dire que la religion est la seule qui sache core panser avec les plus veloutés des onguents, les plus impa-ntes des plaies; mais elle exige en retour une telle désertion du ns commun, une telle volonté de ne plus s'étonner de rien, qu'il n écarte tout en l'épiant.

Il ne cesse cependant de rôder autour d'elle. Chez lui, ême, s'occupant de Gilles de Rais, c'est à elle qu'il onge, tandis qu'il est cloitré mentalement loin du rouhaha des lettres, dans le château de Tiffauges, auprès e Barbe-Bleue, et qu'il vit en parfait accord et presque n coquetterie avec le monstre.

Retenons ce mot : désertion du sens commun. En 1891 est encore ce qu'il pense. Trois ans plus tard, il répétera *Credo quia absurdum*. Gilles de Rais, *Là-bas*, lui auront ›pris à admettre le surnaturel, à ne plus « nier le mys-re qui surgit chez nous, à nos côtés, dans la rue, par-out ». Tout est énigme en ce qui nous entoure et jus-u'à cette loi primordiale atroce qui régit la circulation e l'argent « qui s'enfante tout seul dans une caisse, ue les Deux Mondes à genoux adorent et devant lequel s meurent de désir comme devant un Dieu ». Tout est ystère, tout est surnaturel, et l'esprit s'épouvante devant ous ces problèmes, comme dans la *Tentation de saint ntoine* s'épouvantait l'anachorète, glacé jusqu'au fond e l'âme et roulant dans l'immensité des ténèbres, tandis

que le diable lui répétait en l'élevant à travers les es
ces : « Jamais tu ne connaîtras l'univers dans sa ple
étendue ; par conséquent, tu ne peux te faire une idée
sa cause, avoir une notion juste de Dieu, ni même d
que l'univers est infini, — car il faudrait d'abord conn
tre l'Infini ! »

Sondant le gouffre, Durtal s'écrie : « Zut ! à la fin
compte ! Il est plus simple de ne plus songer à tout cela
Résolution bien impossible à suivre : on n'est pas mai
de ses pensées, et lorsque l'âme se trouve « au bord de
raison, dans le vide », il ne faut qu'une bien légère imp
sion pour qu'elle « fasse le saut ».

Sans doute c'est un singulier chemin que celui qui po
monter vers le Très-Haut s'enfonce d'abord vers le gou
fre noir du satanisme et de la magie. Jamais Huysma
n'a semblé plus loin du salut qu'en s'y engageant ; ma
l'exemple montre une fois de plus que tout chemin mè
à Rome, puisque, de cette excursion au pays de la Ka
bale et des hérésies le dilettante blasé rapporte *Là-b*
livre étrange et fort, dont tant de pages font pressen
déjà que le terme est proche où son âme va trouve
sinon la paix, du moins les voies qui y conduisent en pa
sant par le cloître.

Tout en suivant cette route capricieuse, Huysma
« bougon méthodique », se plaît, comme l'ont judicieus
ment remarqué MM. Léon Deffoux et Émile Zavie da
leur livre sur le *Groupe de Médan*, « à augmenter sa
cesse son bagage de déconvenues, et cela devient com
une jouissance *à rebours*, un goût de déformation cari
turale ». Mais les deux historiens du naturalisme n'ont-
pas raison d'observer que c'est

alors que Notre-Dame d'Igny n'est plus loin, que la grâce marq
de plus en plus son empreinte dans une âme qui pousse à ce po
l'amour spéculatif de la misanthropie, que l'art est souvent la v
tortueuse, mais sûre, que choisit la religion pour arriver à
fins (1).

(1) Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*. Paris, Cr

Cette attitude, toute de bonne foi, n'est point sans
onner fort les spectateurs. D'aucuns font grief à Huys-
ans de cette franchise. A quoi bon narrer dans ses livres
s faits tout personnels? Pourquoi cette confession
blique? — et qui précède le sacrement de la pénitence
En Route, puisqu'on la trouve dans les livres antérieurs
la conversion? On parle d'attitude théâtrale. Le mot
cabotinisme » vient sous la plume des moins indulgents.
'autres, très loin de partager les doutes de l'écrivain sur
chemin de la conversion, ne comprennent point qu'il
soit assailli. D'autres encore, et qui sont ses amis, ne
euvent imaginer qu'il ne se leurre point lui-même, qu'il
soit pas dupe de quelque mirage et, lorsque paraît *En*
oute, pensent avec Henry Céard, que « pour Huysmans,
religion est une fleur bizarre et séduisante qui l'attire
arce que nulle part encore il n'en a rencontré de sem-
able dans les serres chaudes du monde » puis, le com-
arent à Villon, « Villon qui écrivit sa ballade à la Vierge,
ublime par l'accent sincère et désabusé de sa foi, Villon
ui ne demeura point converti parce qu'il avait créé une
erveille ». Et Céard, malgré son amitié et malgré son
abituelle clairvoyance, ne peut croire alors Huysmans
lus converti que Villon (1).

Pronostic bien faux! Il fallait sans doute, pour juger
inement ce livre, le recul des années, il fallait surtout,
quelque grande que parût la distance entre eux, ne pas
éparer les livres catholiques de J.-K. Huysmans des livres
ui les avaient précédés, car tout se tient dans cet œuvre
urprenant d'unité.

Dans les vicissitudes que traverse l'auteur et dans tou-
es les outrances qui les expriment, les traits de son carac-
ère, en effet, se révèlent permanents : pessimisme d'a-
ord, comme nous venons de le marquer ; fidélité à son
déal d'art, idéal qui n'est, en définitive, qu'une consé-

(1) Henry Céard : *Huysmans converti, le Matin,* 2 mars 1895 (cité
ans Deffoux et Zavie).

quence nécessaire de son tempérament. Il reste toujou
en cela comme en toute chose, passionné. C'est pourqu
on ne connaît bien Huysmans qu'après avoir lu *Certai*
l'Art moderne, *De Tout*, et puis encore ce précieux recu
de préfaces, de manifestes, d'études à peu près introuv
bles jusqu'à ce que Lucien Descaves les ait liées en ge
bes sous le titre d'*En Marge*. On y voit que partout
sut, ainsi que l'a constaté Roger Marx, « promener s
l'art ambiant le regard d'un voyant, opérer d'un premi
coup d'œil, dans le fatras des expositions, le tri de la po
térité ». Par ce trait encore ressemblant à Baudelaire, sc
œuvre critique demeure aussi attrayante que son œuv
littéraire. Et c'est l'art, comme il le dit lui-même, q
« sera le véhicule dont Dieu se servira pour lui faire av
ler la foi ».

Artiste il devait s'affirmer, selon le mot de Dom Bess
« jusque dans la douleur et dans la mort », dont il analy
sait en dilettante les tortures acceptées avec un héroïsm
surhumain... Et sans doute est-ce pour cela que sa co
version parut si déconcertante. « Vous ne faites rie
comme les autres, mon ami, lui dit un jour l'abbesse d
Sainte-Cécile. Aussi attendez-vous à être très attaqué pa
les catholiques. Vous êtes entré dans l'Église par le toit !

Ce furent la mystique, la symbolique et la liturgie q
d'abord attirèrent les curiosités de l'artiste, et l'artist
leur dédia cette trilogie : *En Route*, *la Cathédrale* et *l'O*
blat. L'âme tourmentée de l'homme avait dans le mêm
temps — mais au bout de quelques combats ! — trouv
son apaisement dans la cellule où le Prieur d'Igny enter
dit sa confession.

***

Comme la conversion de sa vie, *En Route*, qui en est l
relation, occupe dans l'œuvre de J.-K. Huysmans un
place éminente. Ce roman marque un sommet, ou plutô
une ligne de partage entre deux vallées. D'un côté, tou
les ouvrages antérieurs, et c'est le côté profane ; de l'autr

es œuvres catholiques, celles qu'il écrira après 1893, et qui sont orientées vers la lumière de la foi : la *Cathédrale*, *l'Oblat*, *Sainte Lydwine de Schiedam*, *les Foules de Lourdes*, *Trois Églises*, *trois primitifs*... Par le nombre et par l'importance des œuvres les deux versants sont pareillement riches.

Mais, s'il concevait dès 1891, en répondant à Jules Huret qui le questionnait sur l'évolution littéraire, une série d'œuvres sur le « prêtre », Huysmans ne pouvait prévoir ce que donnerait cette veine, et s'il la tarirait tôt, comme il avait épuisé la source ordinaire des romans naturalistes, l'adultère et le jeu des passions. En fait, après l'*Oblat*, on ne sait trop quel parti nouveau Huysmans aurait pu tirer de l'observation et de la description de la vie religieuse. Lucien Descaves se demande très justement dans sa Préface aux *Pages choisies* de son ami, comment il aurait pu résoudre le problème, si la mort, survenant alors, n'avait imposé la plus brutale des réponses :

Sans altérer la vénération que nous avons pour sa mémoire, il nous faut ici dire maintenant ce qui est notre intime conviction. Après *l'Oblat*, et, si l'on veut, *les Foules de Lourdes*, Huymans se trouvait au bout d'une impasse. Le Ciel, considéré par l'écrivain comme un réservoir inépuisable, était tari pour lui. Il avait tâté de l'hagiographie, notamment avec sainte Lydwine, sans être incité par la saveur de cette expérience à la renouveler. La vertu, qu'il regardait comme une exception, ne l'inspirait pas plus que l'héroïsme hors des voies du salut. Il était réfractaire aux voyages même rapides et en sleeping, surtout en sleeping (1)...

Réfractaire aussi désormais à tout déplacement, non point seulement dans l'espace, mais encore à tout changement d'habitude, il était arrivé à sa dernière étape ; *les Foules de Lourdes*, œuvre de pénitence offerte à la Vierge, et *Trois Églises*, œuvre de dilection, sont comme un *Nunc dimittis*. Son bilan dûment établi, il allait être, ajoute

(1) Lucien Descaves : Introduction aux *Pages choisies* de J.-K. Huysmans, Paris, Crès, in-18, 1913. — L'allusion au voyage en sleeping se réfère à une page fameuse de *De Tout*, où Hysmans exprime son mépris pour le « gala de camelote du wagon-lit ».

Lucien Descaves, réduit « aux broutilles des monographies et des études d'art ». La mort vint l'ôter d'embarras.

*
* *

Dans une préface écrite en 1903 pour l'édition d'*A Rebours* des Cent Bibliophiles, Huysmans conte que Zola un jour, à Médan, peu après la publication de ce livre, le lui reprocha, disant

qu'il portait un coup terrible au naturalisme, qu'il faisait dévier l'école et que l'auteur brûlait d'ailleurs ses vaisseaux avec un pareil roman, car aucun genre de littérature n'était possible dans ce genre épuisé en un seul tome, et, amicalement — car il était un très brave homme, — il l'incita à rentrer dans la route frayée, à s'atteler à une étude de mœurs.

Huysmans fit valoir ses arguments. Zola n'en fut point convaincu. Il avait, dit Huysmans, de puissants poumons et de gros poings, mais l'auteur d'*A Rebours*, moins râblé,

préoccupé d'un art plus subtil et plus vrai, continuait de se demander si le naturalisme n'aboutissait pas à une impasse et s'il n'allait pas bientôt se heurter contre le mur du fond.

A Rebours est une première brèche dans ce mur du fond. *Là-bas* l'élargit. *En Route* achève de le démolir.

En 1891, au moment où Jules Huret entreprit dans l'*Écho de Paris* son « Enquête sur l'Évolution Littéraire », il apparaissait bien que l'on était en pleine réaction contre le naturalisme. Aux trois questions du journaliste : 1) Le naturalisme est-il malade ? Est-il mort ? — 2) Peut-il être sauvé ? — 3) Par quoi sera-t-il remplacé ? — presque tout le monde se trouva d'accord pour répondre que le naturalisme était sinon mort, du moins malade. Quant à savoir comment le sauver ou par quoi le remplacer, les avis différaient. Huysmans trouvait la matière du roman naturaliste épuisé. Sa réponse, *Là-bas*, puis *En Route* allaient la préciser en la fortifiant par deux exemples.

René Dumesnil.

Images de Paris

Musique sacrée, musique profane

Si la musique n'était éternelle, je ne trouverais aucune excuse à parler si tard des concerts de la saison dernière... Mais chacun sait que de Pâques à la Trinité (je veux dire bien après la Trinité) c'est dans Paris une si jolie fièvre, une telle débauche de musique et de spectacles qu'on est obligé, à ne prendre même que ce qui offre un intérêt certain, d'en « laisser tomber » plus de la moitié. Parmi ceux dont je n'ai pu rendre compte, je « repêche » quelques concerts, presque au hasard.

Un jeune talent. La Cantate *de M. Markevitch*

Il faut commencer par la « révélation » de l'année. On nous a présenté, fort gravement, au théâtre Pigalle, un nouveau musicien, très jeune et par conséquent homme de génie. C'est M. Igor Markevitch, Russe de Paris et qui a dix-sept ans. D'ailleurs on ne saurait douter que ce soit un véritale musicien et même une sorte d'adolescent-prodige.

Une œuvre introduite de la sorte et une œuvre composée sur un texte de Jean Cocteau, voilà de quoi piquer l'attention. Aussi réunit-elle au théâtre Pigalle un auditoire aussi moderne que la salle, et qu'on retrouve, avec une ponctualité amusante et infaillible, en de certaines occasions. Il y a aussi beaucoup de critiques, de tout âge et de toutes opinions musicales (et même d'opinion nulle), le contingent, ou peu s'en faut, des grandes soirées. Ils écoutent, infiniment sérieux. Peut-être sont-ils légèrement fatigués. Le déjeuner de l'Association de la Critique a eu lieu le matin même : il était abondant, fleuri de jolies actrices et orné, si l'on peut dire, d'un sous-secrétaire d'État. Dans son discours, notre aimable président, M. Ginisty, nous a dit que nous encouragions les audaces vraies avec un courage et une impartialité méritoires, et que nous savions les distinguer du toc. Ce qui fait grand plaisir... surtout quand on se sent quelque peu

indigne. Mais nous voilà bien préparés à entendre M. Markevitch.

Jeune, mince, fort droit, et l'air de ne badiner point avec la musique, Roger Désormière monte au pupitre. Cet excellent chef d'orchestre va conduire la *Cantate* avec une belle autorité. Mais d'abord nous allons entendre du Rameau. Le *Mercure* de Satie fermera le concert. Ainsi la gloire de M. Markevitch est encadrée par celle de deux grands hommes à la grandeur sans doute inégale..., mais dont la présence en ces lieux austères n'est pas l'effet du hasard. Satie, voilà qui s'explique à merveille. Pour Rameau, il est à la mode ce qu'on doit regarder comme fort heureux, car c'est un génie du premier ordre, bien plus haut qu'on ne l'imaginerait d'après notre façon d'en user ou de n'en pas user avec lui; il est l'honneur même de la vieille musique française et que nous négligeons trop. Je ne doute pas qu'on l'ait depuis peu redécouvert. Mais je ne doute pas aussi qu'on se souvienne qu'il a été d'abord, inlassablement, glorifié par Debussy, son héritier authentique et à qui sa gloire doit beaucoup, ainsi que par d'autres musiciens ou musicologues, nullement négligeables (1).

Sur la scène (il faut dire, à Pigalle, l'ascenseur) on a disposé un décor spécial, d'une extrême sobriété, fort agréable et qui a l'air d'un dessin cubiste. Des blancs, des gris, des beiges, des tons délicats, en panneaux fort distincts, un éclairage doux et un peu mystérieux, des lampes cachées derrière des paravents très bas, des jeux de lumière atténuée, formant des zones un peu géométriques. Il faut avouer que c'est plein de goût.

On donne l'ouverture d'*Acanthe et Céphise*, qui est hardie, « moderne », tout ce que vous voudrez, — en tous cas d'un singulier intérêt. On y assène des coups de grosse caisse prodigieux (je ne sais si Rameau...) : je suppose qu'on nous veut ainsi préparer au rythme martelé, à l'éclat dur, aux coups de tonnerre qui vont marquer l'œuvre de M. Markevitch. Quant aux airs de ballet extraits du même opéra, leur aimable simplicité préfigure sans doute celle de *Mercure*, — qui est extrême...

La *Cantate* ne ressemble en rien à *Mercure*. Comme elle

(1) Ai-je besoin de rappeler le livre admirable et si intelligent de Louis Laloy ?

st forcément ce qu'il y a aujourd'hui de plus à la mode, on ait en conclure non que la simplicité en musique est passée le mode (car maints témoignages extrêmement éloquents ous contrediraient...), mais qu'elle n'est plus seule à la node. Nous l'avions, je crois, entendu dire. Maintenant nous n sommes sûrs... J'ajoute que, comme la mode, en couture, est à chaque saison formée par une petite corporation assez nystérieuse, la mode musicale est aussi l'œuvre changeante d'une « élite » assez restreinte, et qui s'est arrogé cette importante mission. Seulement la mode, en musique, est fort loin d'avoir le même rayonnement et de se répandre et vulgariser de pareille façon. C'est ce qui fait son charme...

Cette *Cantate* est véritablement une belle chose. Écrite pour orchestre, chœurs masculins (ces hommes en noir, d'un certain âge, tache sombre, étalée sur un plan oblique, entre les deux masses de l'orchestre, étaient curieux et d'une solennité assez convenable) et pour une soliste, qui était l'excellente Mme Madeleine Vhita (belle tache blanche, de surcroît), — elle montre un sens de l'orchestre étonnant chez un si jeune compositeur et qui ne procède pas uniquement de la science, ni surtout de l'expérience (car enfin voilà la première œuvre qu'on joue de lui et la première fois qu'il s'entend à l'orchestre), mais d'une sorte d'instinct...; l'écriture chorale, pareillement, est très sûre et incontestablement remarquable; la façon dont les chœurs interviennent aux bons endroits et leur équilibre avec l'orchestre ne sont pas moins notables. Œuvre nette, ferme, pleine, sans bavardage, qui sait où elle va et comment y aller. Ajoutez-y quelques inventions personnelles, au moins dans le détail, et surtout à l'égard de l'instrumentation. Mais ce qui frappe chez ce compatriote de Strawinsky (je serais surpris qu'il reniât cette parenté...) c'est sa force rythmique, son usage de la répétition, son martelage sec et dur (non pas fort prolongé), sa puissance extérieure, son « dynamisme » ou, plus simplement, son mouvement nerveux et entraînant. Aussi tout le monde a-t-il remarqué, la remarque est aisée, qu'il a moins réussi dans le *lento* (d'ailleurs intéressant) que dans les deux *allegro* qui l'encadrent (le *choral* conclusif est fort beau et d'une noblesse toute liturgique). Si, d'autre part, il use avec abondance et sans dissimulation aucune de la fugue et du contrepoint et même d'une façon qui chez d'autres paraîtrait fort scolaire..., ce n'est pas qu'il

vient de terminer ses classes, mais c'est qu'il est de son temps — de son année —, qu'on parle toujours (la mode n'est pas encore passée) du « retour à Bach » et que certains de nos plus jeunes contemporains se flattent même d'avoir inventé le grand homme... Mais il faut avouer aussi que M. Markevitch incorpore les vieux procédés à son œuvre d'heureuse façon et les sait convertir en sang et nourriture. Ce qu'il y a peut-être de plus inquiétant dans cette partition, toute d'exactitude et de volonté, c'est sa maturité précoce, je veux dire, chez ce jeune homme, une singulière absence de jeunesse et de fraîcheur. Rien de la source ingénue et bruissante, ni du grand frisson lyrique agitant les frondaisons nouvelles. Il est impossible de prévoir ce qu'il en adviendra et ce que sera son âge d'homme. Mais quels dons surprenants...

Je ne suis guère occupé du *sujet* en musique (la musique n'étant certainement pas un « art d'imitation »); l'essentiel est qu'elle soit bonne et se déroule selon sa logique propre. Mais, puisqu'il s'agit d'une cantate et où les paroles ont tant de place, j'ai assez de curiosité pour chercher ce qu'on y peut bien dire. D'autant plus qu'un texte de Jean Cocteau vaut toujours d'être connu. Mais ni moi, ni personne n'en savons rien. Le programme était muet et on ne distinguait pas un mot. Une seule phrase, je crois, a été entendue et retenue de tout le monde parce qu'elle était rythmée (*quasi parlando*) fort curieusement et que l'orchestre se taisait : « Les fantômes ont horriblement peur de nous. » Cela ne m'éclaire guère sur le sujet du poème...

Quatre heures d'oratorio... Le Christus *de Liszt*

Quel qu'il soit, il ne ressemble pas à celui de *Christus*, l'immense oratorio de Liszt, que nous a fait entendre, vaillamment, le *Chœur Philharmonique de Paris*, et que nous avons écouté avec la même vaillance. Il est vrai que *Christus* — c'est le meilleur parti en semblable occurrence et tout à l'heure une œuvre fort récente nous le prouvera de nouveau — se borne à employer comme support les textes liturgiques. C'est la première fois qu'on le donnait chez nous intégralement. Mais on ne saurait oublier que Félix Raugel (qui dira les initiatives heureuses de cet excellent et savant musicien, toujours en mouvement, toujours en quête de belles choses

révéler, parce qu'il les aime et parce que son érudition ne
esse d'être vivifiée par l'enthousiasme, bon serviteur qui ne
ense qu'à servir la musique et à qui, en effet, la musique
eligieuse, et même la profane, doit plus qu'on le l'imagine),
lonc Raugel en avait donné plusieurs fois, à Saint-Eustache,
le très importants fragments. Mais enfin il est nécessaire
l'entendre, une fois, d'un bout à l'autre, ce long oratorio —
ou ce triple oratorio, qui déroule en trois parties distinctes
'a vie du Christ : Noël; épisodes de la vie publique; Passion
et Résurrection. Il y en a pour quatre heures. On est recon-
naissant au *Chœur philharmonique* (1) de nous en avoir
donné l'occasion et, jeune société, de n'avoir pas reculé
levant une vaste et difficile entreprise (les chœurs, souvent
a cappella, ne sont pas de tout repos). Le double caractère
le *Christus* a fait que la salle des Champs-Élysées s'était
remplie de personnalités musicales et de personnalités reli-
gieuses.

Écrite de 1863 à 1866, c'est une des dernières œuvres de
Liszt, rassasié de gloire, de mouvement et d'aventures, deve-
nu bon chrétien et même abbé; il n'est pas douteux qu'il
l'ait composée avec amour, et qu'il ait voulu donner là un
grand témoignage de sa foi et, avant de plaire, édifier. Mais,
avec de belles pages, ce n'est pas un chef-d'œuvre. La lon-
gueur en est sans nul doute excessive, et elle n'est point
relevée d'une vive originalité, ni d'une couleur et d'une sa-
veur fort prononcées; un langage extrêmement sûr, intelli-
gent et savant ne cesse nulle part et souvent remplace le
génie; même le grand musicien bavarde, développe tel épi-
sode sans souci de son importance propre et de son rapport
avec les voisins; les morceaux purement symphoniques, où
se trouvent quelques-unes des parties les plus agréables de
l'oratorio, prennent volontiers (on le conçoit de la part d'un

(1) Il faut louer cette association (chorale mixte d'amateurs), pleine d'ardeur, et qui excite la sympathie. Patronnée par un assez beau comité, dirigée par le musicien connu qu'est Ernest Lévy (c'est lui qui conduisait l'exécution), ayant pour secrétaire l'aimable et active Mlle Sabattier de Vignolle, elle se propose de favoriser en France le chant choral (nous en avons certes besoin) et de monter certaines grandes œuvres, que nous n'entendons presque jamais et qui veulent en effet beaucoup de désintéressement. (S'adresser à Mlle Sabattier de Vignolle, 189, Bd St-Germain.)

orchestrateur comme fut Liszt) une place un peu indiscrèt
au risque de déséquilibrer l'ensemble.

Non seulement comme chrétien, mais comme musicie
(ce qui est moins nécessaire) Liszt a fait là œuvre de reno
cement, éteint sa grande fougue romantique, cherché enfi
une allure qui lui semblait plus religieuse. Ce changeme
ne lui a pas toujours été profitable, ni à nous, qui en recuei
lons parfois quelque ennui. Mais il a trouvé aussi, grâce à c
parti-pris, quelques pages d'une simplicité, d'une puret
remarquables (telles, d'abord, les *Béatitudes* et encore l
Pater Noster à cappella ou, à la fin, l'hymne pascal chant
par les femmes). Quant aux morceaux symphoniques (san
oublier le *Prélude*), la *Pastorale de Noël* (avec le rôle donn
aux bois) est une création d'une fraîcheur délicieuse, et l
Marche des Rois Mages montre une vive et curieuse couleu
Mais la grandeur même et l'éclat ne sont pas toujour
absents — comme on le voit au brillant final (chœurs e
orchestre magnifiquement, lumineusement unis pour chan
ter la Résurrection) — ni l'air de fête ou les pompes joyeuses
et le « baroque » et le « rococo » — style qui nous touch
moins, mais que nous aurions tort de mépriser : il a sa plac
dans l'art, qui est fort légitime — et même dans l'art sacré
où il exprime à sa façon la joie chrétienne, et il est le fils u
peu plus « évolué » des vocalises grégoriennes... Dans le
arts plastiques, nous avons maintenant la permission d'ad
mirer le baroque (encore que notre époque, en art décorati
prenne une direction tout opposée, mais on peut aimer c
qu'on ne veut point imiter) (1); j'en suis fort heureux; j
m'y plairais même sans permission, mais il est agréable d
se sentir dans l'ordre... Après tout le *Gesù* est une des plu
belles églises de Rome. Les parties de *Christus* qui se ratta
chent au style « jésuite » ne sont pas le *Gesù*, quelques-une
même sont manquées, mais il en est de fort aimables (2).

(1) A l'égard de la peinture, il est curieux de voir un André Lhot
issu du cubisme, homme si intelligent d'ailleurs et si averti, ma
peintre fort sensible, malgré les disciplines qu'il s'impose, il es
significatif de le voir maintenant tourner les yeux vers cet art, e
discrètement, y puiser quelques leçons. Si cet exemple est fort nota
ble, il n'est pas isolé.

(2) Des solistes de qualité prirent part à l'exécution, Mme Ros
Fuchs-Fayer (de Vienne), Mme Darrieux-Witkowski, M. Jobin, d
l'Opéra, etc... A l'orgue, M. Alexandre Cellier.

Musique moderne et chant grégorien.
Le « Mystère de l'Alleluia »

zt, dans *Christus*, s'est fréquemment servi de thèmes riens, d'ailleurs transformés en musique. Voici une e où ils jouent un bien plus grand rôle, où ils se pré-nt souvent dans leur état naturel et où ils sont l'âme partition, comme ils en « créent l'atmosphère ». Bien l'ait joué en oratorio à la salle Gaveau (devant une ance fort nombreuse et avec grand succès), *le Mystère 'Alleluia* de Guy de Lioncourt est destiné à la scène. tre, à la vérité, d'un genre spécial : très ingénieusement, pportunément, car cela cadre avec plus d'une recherche rne, l'auteur veut faire revivre l'ancienne forme du e liturgique. L'auteur ou les auteurs, car M. de Lion- s'est associé avec Dom David, prieur de Saint-Wandrille égorianiste connu, qui a surtout agencé le texte, le osant de fragments liturgiques, heureusement choisis semblés (bien entendu, « en fonction » des mélodies qui ecouvrent). Lui-même, tandis que Guy de Lioncourt eait les chœurs et l'orchestre, animait de sa « chirono- » le groupe spécialement grégorien. Déjà les auteurs avaient donné, selon les mêmes principes, un *Mystère Emmanuel*, qui est une fort belle chose. Après Noël, la Résurrection qu'ils célèbrent, et puissamment et ifiquement. La seconde tentative me semble même su-ure à la première, l'équilibre des deux éléments y étant, is, plus parfait encore, et plus heureuse la fusion de la que moderne et de la musique grégorienne. Car là était ficulté, l'immense difficulté de ce beau dessein. Il fal-pour y réussir, un artiste comme Guy de Lioncourt ece en est rare), qui fût tout ensemble un remarquable cien (1) et un grégorianiste consommé. On est heureux, é même, de ne trouver jamais là de disparates et de e dérouler l'œuvre entière dans une unité, une « harmo-

e n'ai pas besoin d'insister là-dessus et il est assez connu. rupule seulement je rappelle que l'aimable secrétaire de la *cantorum* a écrit une œuvre considérable et de belle qualité e, musique de chambre, mélodies), je me borne à signaler (au) sa *Belle au Bois dormant* (prix Lasserre 1918) et son *Jean de* sans oublier la musique de scène pour *les Dix Lépreux* de es Granges.

nie » sans défaillances. Piquées aux bons endroits e
tapisserie solide, claire et lumineuse, les fleurs vives
ches de la mélodie grégorienne, — les fleurs naturelle
conservent tout leur parfum, et elles le communique
tour d'elles : elles embaument la musique propremen
qui d'ailleurs est nettement de la musique, mais qui
pare de leur génie, qui emploie leurs thèmes, av
respect, un tact admirables; cette musique en est tou
jeunie... Le succès du mystère a fait réfléchir plus d'u
sicien et tel critique se demande : « Le chant grégori
serait-il point la fontaine de Jouvence où notre mu
devra se plonger, si elle veut renaître plus vivace
jamais ? » Voilà ce que ne manquerait pas d'approuver
rice Emmanuel, apôtre persuasif de la modalité. Del
qui d'ailleurs connaissait mal le grégorien, en avait eu
tuition et, comme instinctivement (soit dans *Pellé*
Saint Sébastien), avait quelque peu bu à cette source.
ses disciples les plus fins et les plus authentiques, notre
et regretté André Caplet, l'avait, en ses dernières anné
fort clairement (sa délicieuse messe des *Petits de*
Eustache-la-Forêt en apporte le lumineux témoignage)
de Lioncourt, aidé de sa double science et d'une l
expérience, a médité là-dessus avec une précision
velle (1). Mieux encore, il a donné un modèle achevé..

(1) Dans les *Tablettes de la Schola* (mai 1930), M. Michel d'A
vres (lui-même excellent et trop modeste compositeur; quan
fera-t-il entendre et publiera-t-il ses *Rondeaux*, — voix et pi
qui sont d'un raffinement exquis) fait à cet égard d'intéres
réflexions : le chant grégorien, dit-il, nous sera un stimula
plus efficaces par son inspiration d'abord, qu'il faut pénétrer
faut aimer; d'autre part « il doit enrichir la langue et le v
laire musical, à la fois par le caractère des contours mélodiq
des vocalises qui lui sont propres, par l'aisance et la liberté
rythme, par la force et la souplesse de son accent. Il doit
enrichir l'écriture musicale par les réserves d'harmonie laten
recèle un art purement mélodique ». Souplesse et divers
rythme, notre musique en a certes besoin — et, d'autre par
pittoresque modalité doit varier, nuancer, enrichir notre tona
peu uniforme (au surplus les nécessités même de l'évolution
cale poussent nos compositeurs, sans qu'ils en aient toujou
conscience fort nette, à écrire assez souvent de façon « mod
à l'analyse, que d'échelles employées dans une musique d'app
strictement tonale se révèlent « modales », ne serait-ce que

Les chœurs (grégorianistes ou musiciens ou l'un et l'autre), les solistes nombreux (et qui à la salle Gaveau étaient de bonne race : l'harmonieuse Claire Croiza, Mme Malnory-Marseillac, Mlle Marie-Louise Asso, etc., et, parmi les hommes, M. Jean Hazart, M. Maurice Tremblay, d'autres encore), étaient soutenus par un orchestre, comme il sied, très simple, d'une discrétion pleine de goût, n'élevant sa voix isolée qu'en de rares instants pour planter un bref décor ou donner une couleur, — orchestre borné au quatuor (et qui certes n'est jamais empâté), que relevait en quelques passages la flûte pastorale (peut-être aussi le hautbois, j'avoue que je ne m'en souviens plus) et la trompette — la trompette de l'alleluia; l'orgue ne pouvait être absent et il cimentait heureusement la construction musicale (il était joué par un remarquable organiste, musicien éprouvé, compositeur aussi au noble talent, que je m'en voudrais de ne pas nommer, parce qu'estimé de ses pairs, il doit être plus connu du public, et qu'il est trop modeste, M. Souberbielle). Henri Brochet, le peintre délicat, l'homme de théâtre intelligent et l'auteur dramatique savoureux que l'on connaît, était le récitant et prononçait avec une dignité simple les paroles du Christ.

Je ne sais ce que donnent à la scène *le Mystère de l'Emmanuel* et celui de l'*Alleluia*, et je le regrette. Mais ils ont triomphé au concert. Cette audition ne nous a pas satisfaits seulement, elle nous a émus et cette œuvre d'art est une œuvre de piété. C'est l'authentique poème de l'allégresse pascale...

Une messe à la Sainte-Chapelle

Ne sortons pas du grégorien et de la musique sacrée...

Les Amis de l'Institut grégorien ont organisé à la fin de juin une belle « journée liturgique », dominée par le souvenir de l'illustre Dom Mocquereau. Le matin, messe émouvante à la Sainte-Chapelle, — en un décor par lui-même émou-

suppression fréquente de la sensible). Il n'est pas toujours facile de faire cadrer avec cette musique une harmonie comme la nôtre, essentiellement fondée sur la tonalité, née historiquement de la tonalité. Il y faut science et adresse. Mais l'œuvre de Guy de Lioncourt, entre autres, montre qu'on peut le faire avec bonheur et avec une aisance souriante.

vant et tout baigné d'une incomparable joie lumineuse : c'est la seconde fois, depuis quelques mois, que l'office divin est célébré en ce lieu élevé pour lui (la première, ce fut en avril, durant les journées des organistes et maîtres de chapelle, groupés en la Ghilde Sainte-Cécile, grâce à l'intelligente activité de l'abbé Delépine, directeur des *Chanteurs de la Sainte-Chapelle)*. Reprise qui est d'un bon augure — après un trop long temps, hélas !... Le cardinal Dubois le désirait fort et on comprend que cela tienne au cœur d'un archevêque de Paris. Son successeur aura vu ce souhait accompli, qui a célébré la première messe et assistait à la seconde. Celle-ci fut célébrée par Mgr Rousseau, évêque du Puy et désigné pour prendre part à cette fête par sa science profonde du grégorien et les services qu'il a rendus à la musique sacrée : tous ceux qui ont lu les travaux du chanoine Norbert Rousseau et suivi son apostolat musical et liturgique le saluaient avec plus de joie sous l'habit du pasteur. Propre de l'office du Saint-Sacrement, ordinaire de la messe *cum jubilo* (belle messe de la joie chrétienne — et qui est de la bonne époque, pas trop jeune...), les chants dirigés par l'infatigable et toujours souriant Dom Gajard. Le soir, en l'église Saint-Gervais, si chère aux musiciens par son présent et par son passé, chant des complies, puis très importante allocution de Mgr Rousseau, riche de faits et d'idées, où l'on retrouvait le musicien que nous aimons (j'espère bien qu'elle sera publiée), enfin récital d'orgue, sur le vieil, illustre et délicieux orgue des Couperin, par l'admirable Joseph Bonnet, et salut où naturellement la direction de Dom Gajard fit merveille.

Joseph Bonnet succède aux Couperin

Je m'attarde un instant au récital de Joseph Bonnet, l'un des plus remarquables que j'aie entendus depuis longtemps. Cet artiste (nos lecteurs vont dire que je les prends pour des ignorants) se classe entre les grands princes de l'orgue, non seulement par son exécution, d'une sûreté, d'une aisance, d'une clarté, d'un goût, d'une maîtrise étonnante, mais par sa science merveilleuse de l'histoire et de la littérature du clavier, par un sens musical qui, à ce degré du moins, est chose rare; je ne parle pas ici du compositeur, qui est de la plus belle qualité, ni du propagandiste dont les glorieuses tournées sont si favorables à la musique d'orgue et à la musi-

que française. Sa science et son goût se montrent dans l'agencement de ses programmes. Celui de Saint-Gervais, orné de quelques précieuses raretés, avait de quoi enchanter un musicomane. Il débutait par une « suite du premier ton » de notre grand et charmant Clérambault († 1749), fleur odorante du sol français. Mais quelle saveur, quelle couleur profonde et diverse ne prennent pas de telles musiques sur le vieil orgue des Couperin, bien destiné pour une si particulière floraison... (1) Seulement pour en jouir avec plénitude il faut l'entendre jouer par un Bonnet. La netteté des lignes qu'il sait dégager, la claire et vive lumière par quoi il fait saillir les traits essentiels et les détails savoureux, son extraordinaire coloris, sa registration savante ou (en vérité, il faut en parler comme d'un orchestre) l'instrumentation fraîche et pittoresque qu'il crée sur l'ivoire en font le collaborateur authentique des vieux maîtres. Dans le Clérambault en particulier, je ne pourrai oublier ces quelques pages : le preste *duo* et la virtuosité du *trio*, le « récit de cromorne et de cornet séparé en dialogue » et le triomphal « dialogue sur les grands jeux ». Après quoi venait une âpre et fière mélancolie, un *tiento* du 4e ton (« *a modo de cancion* ») de Francisco Correa († 1663), dominicain et organiste, qui devint peut-être évêque de Séville (mais nous savons que la musique d'église mène dignement à l'épiscopat) : non plus l'Espagne dansante et ses castagnettes, ni la nerveuse volupté andalouse, mais l'Espagne grave, profonde, le sol rauque, fiévreux, brûlé de soleil; une page étonnante. Bonnet l'aime beaucoup (je l'ai vu, chez lui, où il avait bien voulu la faire entendre à quelques privilégiés, fête intime de la musique).

(1) Le comte de Miramon Fitz-James, ce grand ami de la musique, si dévoué à l'orgue et qui le connaît si bien, l'a rappelé fort justement; parlant de ces « jeux anciens » qui par bonheur subsistent encore en plus d'un orgue, tels l'amusant cromorne ou le cornet pittoresque, il ajoute : « Peut-on ignorer que les œuvres fondamentales de Frescobaldi, de Titelouze, de J.-S. Bach, des maîtres français du XVIIIe siècle ne peuvent être rationnellement et honnêtement jouées qu'avec ces timbres pour lesquels elles ont été conçues » (et il demande qu'on les impose aux instruments d'église qui en manqueraient). *La Vie Catholique*, 7 déc. 1929. — Sur l'orgue de Saint-Gervais (qui subit d'ailleurs d'importantes réfections au cours du XVIIIe siècle, après la mort de Couperin le Grand), voir le bel ouvrage de Raugel, *Les grandes orgues de Paris* (Fischbacher, 1927, pp. 119-125).

Puis, contraste soudain, rayonnement franc et simple d'ut majeur, voici un art aimable, très décoratif, très italien : c'est une *toccata* de Michelangelo Rossi († 1653). Rossi, certes, n'atteint pas à la grandeur de son maître, Frescobaldi, mais, techniquement, son langage est curieux et parfois d'une intéressante « modernité ». On revient en France avec l'art clair et solide de Gilles Jullien, organiste de Chartres au XVIIe siècle (*Dessus de voix humaines*, 1690). Enfin, pour clore sur une page magnifique, une fugue extrêmement vive, souple et gaie de ce génie singulier, ce Buxtehude que Bach admirait et dont il a subi, avec joie, l'influence. C'est merveille de voir comme Bonnet se plie à des musiques si diverses et comme il fait comprendre aussitôt leur caractère et comme il nous instruit en nous séduisant (1).

Dans les jardins de Wanda Landowska

Le dernier concert auquel j'aie assisté durant la « saison » était lui-même à moitié religieux. Mais il n'avait pas une église pour décor. C'était un concert au jardin (on se croirait transporté en un tableau de la Renaissance) et il demandait un petit voyage à travers la campagne parisienne. Où n'irait-on pas pour entendre une pareille artiste et de pareilles musiques ? Nous sommes à Saint-Leu, chez Mme Wanda Landowska... Elle a construit au fond de son jardin souriant une salle de musique fort moderne (œuvre de l'architecte Moreux), c'est-à-dire très sobre, presque nue, dont l'harmonieuse géométrie s'accorde à la plaisante harmonie des parterres à la française. Sur l'estrade qu'ornent de beaux clavecins d'aujourd'hui, bois aux tons profonds ou légers, chêne ou amboine, citronnier ou acajou, et de curieux instruments d'autrefois, les robes claires des jeunes interprètes, jaune soufre, vert frais, rose lumineux, font des taches amusantes que mettent en valeur les murs au crépi rugueux, vêtus d'or très pâle, cependant que, par les baies, on entrevoit le ciel fin, les arbres aux verdures juvéniles et, en lignes souples, au loin, les douces collines d'Ile-de-France, qui achèvent à

(1) Après le salut, comme sortie, l'excellent organiste de St-Gervais, M. Paul Brunold, a joué une passacaille de François Couperin. A l'orgue du chœur, accompagnant les chants, M. Potiron. Toujours des musiciens de choix.

eille ce paysage de nature et d'artifice, transfiguré par us pure et la plus aérienne des musiques... Je sais qu'un pectacle et si pur et si aimable, que des « taches » si santes ont frappé tel grand peintre, ami de la musique e tous les arts, qui aussitôt a voulu les fixer (c'est un t; je ne dirai point, pour le mieux garder, que ce peinest l'honneur, aujourd'hui, de notre art chrétien). Mais out n'est que grâce, raffinement aisé (non, aucun pédane, la plus spirituelle bonhomie, une jaillissante gaîté), est noblesse familière, joie de servir les arts, sourire r..., à commencer par la maîtresse du logis qui donne on, et dont le rayonnement oblige les hôtes de s'accorder n clavecin magique.

ai déjà parlé ici même de Wanda Landowska; j'en reparli, car elle a un génie dont on ne peut se lasser; quand part pour triompher loin de France, nous avons l'imssion qu'elle nous fait une petite injustice... Mais nous la ouvons quelques mois plus tard, toujours souriante, jours admirable. Nos lecteurs le savent bien : elle n'est seulement la première claveciniste du monde (ce qui me un assez beau titre), et qui a ressuscité le vieil et icieux instrument, l'a enrichi, l'a rendu vivant, prêt à vir la musique d'aujourd'hui (aussi, grâce à elle et cédant on charme impérieux, nos compositeurs commencent-ils n profiter); elle est douée d'une intelligence musicale iment étonnante; son goût est infaillible, sa science infi-, et elle connaît tout de la musique ancienne (sans parler, en entendu, de la plus moderne), elle en a démêlé mille rets, déniché mille chefs-d'œuvre ignorés, qu'elle enchâsse, et en lumière, fait rayonner, qu'elle fait comprendre surut, qu'elle fait aimer. Comme chez Joseph Bonnet, la ence chez Wanda Landowska se tourne en amour, — en ostolat (1). Il faut l'entendre, comme ce dimanche, à

(1) J'ai dit, sauf erreur, que cette femme, qui peut prétendre à des chets royaux, donne salle Pleyel des concerts « historiques », où e veut qu'un grand nombre de places soient à bas prix, afin que ut le monde (ou quiconque en est digne) puisse entendre certais œuvres, d'un art à la vérité fort « aristocratique », mais qu'elle gerait inhumain de réserver à quelques privilégiés. Voilà de la lle propagande. Aussi un simple clavecin manié par elle arrivel à remplir d'auditeurs la vaste salle Pleyel. Bon et subtil écrin, on n'ignore pas qu'elle sert aussi la musique par la plume.

Saint-Leu, recueillie et le visage doucement illuminé, à l'assistance, familièrement : « Mes amis, aimez avec cette chaconne de Chambonnières, qui est si belle, qu si belle... » Comment ne l'aimerait-on pas ?

J'ai assisté à la dernière des « *Trois Fêtes pastorale musique ancienne* » qu'elle donne l'été, à Saint-Leu, de un public restreint. Mais je ne veux pas aujourd'hui exa ner son programme. Il me suffit de la saluer. Soucieux quité, je noterai seulement qu'elle ne jouait pas seule qu'elle nous a présenté des élèves... qui ailleurs ne sera pas des élèves. On sait que ses fameuses leçons d'interpr tion attirent l'été à Saint-Leu des auditeurs venus de loin et fixent même autour de son logis toute une pe colonie. En ce beau dimanche, nous avons entendu surt une jeune cantatrice, formée, perfectionnée par elle et certainement fera une enviable carrière. C'est Mlle Ed Niemeyer, un contralto magnifique, d'une plénitude, d velouté, d'une noblesse émouvante — et qui, elle au aime d'amour ce qu'elle interprète. Ainsi l'avons-nous, t surpris, admirée dans une merveilleuse cantate de Tun (1614-1667), *O Jesu dulcissime*, puis dans l'air des larmes la *Passion selon saint Matthieu*. Quelques instruments (s parler du clavecin merveilleux) l'accompagnent ou lui d nent la réplique : deux violons : Mlle Blanche Honegger, est vraiment très remarquable (voilà encore un nom qu doit retenir — et facile à retenir, mais ne concluez pa une parenté, il n'y a qu'une synonymie) et, près d'e M. Emil Linser ; puis un hautbois ; il faut voir la je Mlle Sylvia Spencer souffler dans cet instrument qui n semble peu féminin, je ne sais pourquoi (il est vrai q s'agit ici du « hautbois d'amour »), avec un air en effet j ment masculin, alerte, décidée, marquant le rythme; c fort amusant — et, ce qui vaut mieux, c'est très bien d'une sonorité fort agréable. Mais partout on devine la p sence cachée de l'admirable animatrice, et le reflet de goût (1).

MAURICE BRILLANT.

(1) En d'autres circonstances (et notamment dans un précéd concert à St-Leu) elle nous présente ses élèves de clavecin; d d'entre eux sont particulièrement à remarquer : Mlle Isabelle Ne M. Ruggero Gerlin, qui jouent avec elle cette merveille peu conn

Les Disques

La Compagnie du Gramophone a fait à peu près coïncider la venue de Toscanini à Paris avec la parution de ses premiers disques au catalogue français. Ils sont remarquables. Mieux encore qu'à l'Opéra peut-être on peut, avec le phonographe, apprécier à loisir la maîtrise de ce roi des chefs d'orchestre, sa mesure, sa précision, son classicisme. Les *forte* ne sont jamais des *fortissimo* et pourtant ils prennent une ampleur remarquable par leur opposition avec des *piano* et des *pianissimo*, où il est sans égal. Il y a là un jeu de « valeurs » très habile, où tout est à sa place et qui, avec la plus grande simplicité, sans recherche d'effets, nous donne une image de la perfection musicale. Son orchestre, choisi parmi les meilleurs solistes européens, n'est pas inégal à la fameuse Philharmonique de Berlin. On sait que ce sont presque là les premiers enregistrements de Toscanini, qui, il y a une dizaine d'années, déçu par les imperfections de l'enregistrement acoustique, n'avait plus voulu paraître devant le microphone. Nous n'imaginons pas que cette fois l'exactitude avec laquelle furent captés deux préludes de la *Traviata*, l'exquise *Symphonie de l'Horloge* et le Scherzo du *Songe d'une nuit d'été* ait pu le décevoir. Espérons que ce sont là les prémisses d'un répertoire « Toscanini ».

Pourquoi la « Voix de son maître » ne profiterait-elle pas de même du passage à l'Opéra de Schörr, Elisabeth Rethlurg, Frieda Lieder, Loritz Melchior, pour introduire leurs disques

le Triple concert en *ré* mineur de Bach. Des disciples de cette taille — et que Wanda Landowska juge dignes de s'asseoir près d'elle sur une estrade de concert... Avec ses élèves instrumentistes et chanteurs, elle compte former des ensembles (concerts de Saint-Leu) qui exécuteront de fort beaux programmes (on peut se fier à son choix). Je veux noter ici que son esprit d'apostolat dont j'ai parlé, que son dévouement simple et souriant s'exercent d'abord, comme il est naturel, à l'égard de ses élèves et que son intelligente affection s'occupe de leur préparer, quand ils le méritent (mais je ne crois pas qu'elle admette les médiocres et elle a raison, c'est temps perdu) un heureux avenir d'artiste.

wagnériens au catalogue français ? Le répertoire wagnérien, si riche quant au nombre des disques, est pourtant décevant : imperfections souvent dues d'ailleurs au choix des interprètes. Les disques des artistes que nous venons d'énumérer sont d'une admirable qualité musicale. Il y a au catalogue anglais un final du 3e acte de la *Walkyrie* avec Schörr et Frieda Lieder qui est l'un des plus beaux, des plus émouvants disques de chant que nous sachions. Qu'attend-on pour nous le donner ?

Haydn, dont nous déplorions le petit nombre d'enregistrements, semble maintenant placé en vedette phonographique. L'ensemble Lener vient de donner en deux disques pour Columbia son 5e quatuor. Polydor nous donne, ce mois-ci, la symphonie « La surprise » admirablement interprétée par la Philharmonique de Berlin que conduit J. Harenstein. Nous avons aussi entendu avec grand plaisir le quatuor de Ravel de la même maison. Mais était-il bien nécessaire que des firmes différentes fassent paraître trois versions du quatuor de Ravel en quelques mois ? Les deux que nous avions nous suffisaient. Et si l'on veut honorer la musique de chambre française, quand songera-t-on à éditer en disques l'admirable second quintette de Fauré ?

« L'après-midi d'un faune » jouée par Straram et ses musiciens est d'une audition très savoureuse; presque trop même, l'intérêt musical se disperse, jouit des timbres admirablement reproduits et se détourne de ce faune intelligent, languide, trop mallarméen.

Parmi les bons disques de piano du mois dernier signalons la mélancolique ballade en sol mineur, de Chopin, jouée par Cortat (G.).

Enfin il faut remercier la Société des instruments anciens qui a donné une excellente interprétation des « Plaisirs champêtres » de Montéclair. Il n'y a pas de musique plus française que celle-là; par delà le romantisme elle rejoint nos plus modernes compositeurs par le choix des thèmes, la clarté de son orchestration : un Poulenc, un Ravel au quatuor et au septuor duquel on ne peut s'empêcher de songer en écoutant le « Cortège des musettes et des vielles ».

M. Mathé.

L'HISTOIRE

ILE DERMENGHEM. *La Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle.*

Sur un terrain fertile en légendes, cultivons un peu d'histoire.

P. SYNAVE. *Les anciennes législations orientales.*
sseur au Saulchoir.

Un hommage au P. Vincent Scheil : les études de M. Edouard Cuq sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites.

MANDONNET. *Un animateur de la jeunesse au XIIIe siècle.*
sseur au Saulchoir.

A propos d'un prochain ouvrage de Mlle Aron, le célèbre historien du Moyen Age nous parle du dominicain Jourdain de Saxe, dont on connaît la prodigieuse emprise sur la jeunesse universitaire du XIIIe siècle.

La Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle (1)

Il est peu de sujets plus complexes, plus touffus, pl
mystérieux, plus excitants aussi pour l'imagination que
Franc-Maçonnerie, ses origines, son développement
XVIIIe siècle, ses relations avec la Révolution Françai
son rôle et son avenir. Peu de sujets aussi qui aient
conséquence provoqué plus de commentaires hasard
d'hypothèses troublantes, d'idées fantaisistes et d'affirm
tions gratuites de la part des cerveaux échauffés, d
esprits inquiets et des plumes incompétentes. Pour
contre les sociétés secrètes, il existe toute une bibliothèq
qui n'a rien à voir avec l'histoire sérieuse, à côté d'
petit nombre d'auteurs consciencieux comme Gusta
Bord, Le Forestier, Gaston Martin, Albert Lantoi
Augustin Cochin. A en croire certains, l'histoire univ
selle s'expliquerait par l'action de la Franc-Maçonner
exaltée par les uns, abhorrée par les autres, mais à laque
ils prêtent à l'envi la puissance la plus efficace et les d
seins les mieux suivis. Si l'on s'en tient au bon sens e
l'étude des documents, l'on constatera peut-être que ce
action, pour être parfois importante, et si néfastes qu'
aient pu être en certains pays et en certains cas les rés

(1) G. Huard, *L'Art Royal. Essai sur l'histoire de la Franc-Maç
nerie*, Paris, Marcel Giard, in-8°. — R. Le Forestier, *L'Occultisme
la F.-M. Ecossaise*, Paris, Perrin, in-16, et *La F.-M. occultiste
XVIIIe siècle et l'Ordre des Elus Coens*, Paris, Dorbon Aîné, in-8°.
Paul Vulliaud, *Les Rose-Croix lyonnais*, Paris, Nourry, in-8°.

, ne mérite « ni cet excès d'honneur ni cette indi-
:é », qu'il faut se garder de la surestimer comme de la
· de parti pris et qu'il convient de faire bien des dis-
:tions entre les sociétés plus ou moins secrètes ancien-
, la Maçonnerie du XVIIIe siècle, la Maçonnerie con-
ıporaine, celle-ci même en Angleterre, en Amérique,
France, en Italie, etc...

Ce n'est pas Lucifer en personne qui préside aux tra-
ıx des « enfants de la veuve », comme il a été écrit
ieusement, ce n'est pas non plus aux Juifs (qui n'y
ient même pas admis) ni à l'impérialisme anglo-saxon,
nme on l'a soutenu encore, que l'on doit l'invention
loges et l'Art Royal des disciples d'Hiram. Mais de
me que l'on voit tous les jours les passions politiques
e nier l'évidence à ceux qui en sont possédés et causer
multiple trahison des clercs, de même les sociétés
rètes et la Franc-Maçonnerie ont le don d'échauffer les
veaux et de susciter les thèses les plus invraisembla-
s, pour ou contre, répétons-le, et dans les sens les plus
ers. Pour un Papus, du côté de leurs apologistes, elles
ient la sève même de l'arbre humain et la société en
néral ne faisait qu'épanouir ce qui avait mûri auparа-
ıt dans leur sein. Certains de leurs adversaires n'ont
un point de vue très différent. De ce côté le branle-
fut sonné en 1796 (pour ne pas parler de Starck, 1780
de Lefranc, 1792) par l'abbé Barruel, dans ses *Mémoires*
r servir à l'histoire du Jacobinisme, que Joseph de Mais-
, grand profès dans la Maçonnerie Écossaise de la
icte Observance et chevalier bienfaisant de la cité
nte, qui ne pouvait guère se croire un ami des Jaco-
s, jugeait « absolument ridicules » la plupart du temps.
ns cet ouvrage volumineux qui renferme d'ailleurs de
nnes choses et dont la documentation est étendue,
on toujours exacte, des successeurs bien moins sérieux
nt souvent fait que puiser inlassablement et puisent
core, en ajoutant des fantaisies bien moins excusables.
en d'ailleurs ne les déconcerte, et de même que l'*Ac-*

tion Française continue à soutenir la culpabilité Dreyfus, de même les histoires de Diana Vaughan des Protocoles de Sion n'ont pas servi de leçon à la *Rev Internationale des Sociétés Secrètes*. Le procédé de l'h toire romancée est toujours le même : partir d'un bru d'un on-dit ou même d'une vérité établie et en tirer brodant des conclusions qui n'ont rien à voir avec elle.

L'historien scientifique a un travail plus ingrat et d limiter ses conclusions au risque de ne pas satisfaire public épris d'intrigues émouvantes.

Obscur de par sa nature même, le sujet a été obscu encore par la volonté ou par la naïveté des hommes. milieu du XVIIIe siècle déjà, les Maçons eux-mêmes s'i terrogeaient anxieusement et passionnément sur leu origines, et quelques-uns faisaient à ce sujet des hyp thèses brillantes et romanesques, cependant que d aventuriers en profitaient pour apporter leur réponse se prétendre en possession des véritables traditio D'autre part, les documents font défaut pour écrire première main une histoire d'ensemble de la Maçonner Peu à peu cependant des textes viennent au jour çà et projetant des lueurs fragmentaires ; des archives partic lières sont dispersées par la mort, tombent aux mai d'un ou plusieurs héritiers, sont vendues, et les papie archisecrets d'un trisaïeul *Élu des Quinze*, *Chevalier d' rient* ou *Prince du Royal Secret*, sont livrés aux colle tionneurs, aux éditeurs, au public, car tout ce qui est fa dans le secret doit être un jour crié sur les toits.

Bien que ces révélations ne soient pas toujours aus sensationnelles qu'on pourrait le croire aux précautio prises pour les empêcher, leur réunion permet de projet quelques lueurs, de préciser quelques points importan Bien qu'il subsiste de nombreuses lacunes, il n'est pou tant pas impossible d'écrire une histoire d'ensemble de Franc-Maçonnerie, plus exactement d'exposer ce que l'o peut dire dans l'état actuel de nos connaissances. C'est qu'a entrepris récemment M. G. Huard, professeur a

Collège libre des Sciences Sociales, dans son livre sur l'*Art Royal, essai sur l'histoire de la Franc-Maçonnerie.* M. Huard ne prétend pas en dire plus qu'il n'en sait ; il montre consciencieusement où commence l'obscurité, et quand il annonce une opinion qui n'est qu'une hypothèse, il le dit honnêtement. « Il serait actuellement impossible, dit-il, de faire une véritable histoire de la Franc-Maçonnerie ; mais on peut au moins prendre la Franc-Maçonnerie pour sujet d'une étude historique. » Ajoutons que, pour être sérieux, son ouvrage est très agréable à lire. Peut-être aime-t-il un peu trop les considérations historiques générales et peut-être ses vues d'ensemble sont-elles sur certains points contestables ; mais cela ne fait rien au sujet principal. M. Huard cherche en effet avec raison les causes du succès de la Maçonnerie, non point dans un *deus ex machina* de féerie ou dans des conjurations de mélodrame, mais dans les circonstances et dans les traits généraux de la nature humaine. En ce qui concerne les origines, il s'en tient à ce qui est parfaitement clair, montre la maçonnerie spéculative sortant au début du XVIIIe siècle en Angleterre de la maçonnerie opérative et des rituels de compagnonnage des anciennes corporations, rituels qui subsistent encore chez nous à l'état sporadique.

Peut-être pourrait-on aller plus loin et bien des problèmes se posent à propos des organisations médiévales, de la chevalerie, des Templiers, des sociétés mystiques comme les *Fidèles d'Amour* (1), etc. ; mais ce n'est pas nous qui blâmerons une prudence excessive ; sur ce terrain l'on peut faire des rapprochements curieux, trouver des indications suggestives ; mais il est difficile de faire mieux. Il y aurait aussi une exploration à faire du côté des organisations et des sectes musulmanes ismaéliennes, carmates, des universités et des corporations nées en

(1) Cf. par exemple le *Secret de la Chevalerie* de V.-E. Michelet, l'*Esotérisme de Dante* de R. Guénon.

Orient entre le IXe et le XIIe siècle. Gérard de Nerval ne remarque-t-il pas que les signes de reconnaissance des Druses ressemblent à ceux de la Maçonnerie Écossaise?

Si l'étude de la pré-maçonnerie est à peu près absente — et volontairement — de l'ouvrage de M. Huard, le chapitre concernant le XVIIIe siècle est très fouillé. Le tableau d'ensemble, très clair, pourra être complété par la description des grades écossais de vengeance et chevaleresques dans le livre de M. Le Forestier, par le gros ouvrage du même auteur sur les Élus Coens, par les textes concernant ces derniers que publie M. Vulliaud. M. Le Forestier montre très bien comment ces mystérieux pathétiques et un peu comiques rites des grades écossais qui se développèrent en France au milieu du XVIIIe siècle sont en germe déjà dans certains thèmes de la Maçonnerie classique à trois degrés.

Le chapitre sur le problème si discuté des rapports de la Maçonnerie et de la Révolution Française est excellent. Somme toute, en tenant compte de la complexité des faits comme de l'insuffisance des sources, et en utilisant les travaux de M. G. Martin et de M. Mathiez, M. Huard soutient à peu près la thèse que j'ai moi-même avancée d'après Joseph de Maistre (1). Ce dernier envoya en 1793 à son ami le baron Vignet des Étoles, inquiet des accusations dont la Maçonnerie était l'objet, un mémoire qui est un plaidoyer très net. Un autre de ses inédits que j'ai étudiés dans ses archives (dossier « Illuminés ») est une suite de notes réfutant Barruel. Ses registres de lectures et de pensées renferment des notes intéressantes à ce sujet et il parle dans le IVe des « *chapitres inédits sur la Russie* » (*Œuvres Complètes*, t. VIII) et dans le IIe entre-

(1) Cf. *Joseph de Maistre mystique*, Paris, La Connaissance, 1923, in-8°, 1re partie; et les éditions de J. de Maistre, *La Franc-maçonnerie, Mémoire au duc de Brunswick*, Paris, Rieder, 1925, in-16, et de J.-B. Willermoz, *Les Sommeils*, introduction, Paris, La Connaissance, 1926, in-8°.

ien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de l'illuminisme révo-
ıtionnaire ainsi que de la théosophie martiniste.

Quand Barruel avance que la tête coupée lors du rituel
e réception au grade d'Élu (meurtre symbolique de
Assassin d'Hiram), Maistre réplique qu'il faudrait être
ien fin pour voir avant l'événement une école de régicide
ans l'ordre de tuer l'assassin d'un favori royal. Quand
Barruel dit que la majorité des maçons étaient d'honnêtes
ens, mais qu'un petit nombre d'adeptes connaissaient le
ernier objet de l'association, Maistre (qui était justement
armi les plus hauts dignitaires) conclut : « Alors l'associa-
ion était fort innocente ; mais il y avait dans le nombre
mmense des associés un très petit nombre de scélérats.
'aimerais autant dire que le clergé de France était un
orps détestable dont le vrai secret n'était connu que du
ardinal de Brienne et l'évêque d'Autun. » Il ne nie d'ail-
eurs pas que les Maçons aient pu avoir une influence sur
a Révolution, mais en tant qu'hommes du XVIIIe siècle,
on en tant que maçons. Les sociétés secrètes en réalité
taient en effet aussi divisées que la société elle-même et
omprenaient des membres de tendances très diverses.
ertaines même, comme les Illuminés bavarois de Weis-
aupt, ont pu avoir une attitude nettement révolution-
aire, mais il ne faut les confondre, dira Maistre, ni avec
a Maçonnerie ordinaire, inoffensive dans son ensemble à
on avis, ni avec les mystiques (martinistes français ou
usses (1) ou piétistes silésiens), qui sont surtout des
chrétiens exaltés ». Il estime donc que « cette pourriture
e l'illuminisme (au sens péjoratif restreint) est un effet et
on une cause, sans prétendre néanmoins qu'il ne pût
agir à son tour et renforcer la cause ». La véritable
ause de la Révolution, c'est, avec les abus qui donnaient
es raisons à son action, « un esprit plutôt qu'une secte
rconscrite... le résultat de tout ce qui a été pensé de mal

(1) Sur les martinistes en Russie, cf. l'intéressante brochure de
. Fr. Vermale sur *Joseph de Maistre Emigré*.

depuis trois siècles, un monstre composé de tous les mon
tres... » qui s'est aidé « des jansénistes contre le pape, c
jacobins contre les rois »..., « le calvinisme conséquen
c'est-à-dire débarrassé des dogmes... l'amalgame du cal
nisme et du philosophisme qui a déclaré la guerre à to
ce que nous avons cru et respecté ».

Dix ans avant la chute de la monarchie française, lors
convent de Wilhemstad où l'ordre de la Stricte Obse
vance cherchait à préciser les origines et les buts de
Maçonnerie (tant on était peu fixé !), Joseph de Maist
rédigea (*Mémoire à Brunswick*) tout un plan de réforr
de l'association qui leur était chère. Il voulait qu'elle f
l'ouvrière par excellence du progrès en même temps q
la gardienne des traditions, l'artisan de l'union des égli
et le foyer d'études du « christianisme transcendant ».
n'a évidemment pas réussi. L'on verra, dans la dernièr
partie de l'ouvrage de M. Huard, comment la Maçonner
s'orienta au XIXe siècle vers un tout autre destin,
pourquoi aussi son organisation même lui interdit l
réalisations vraiment efficaces de trop grands desseins.
vrai dire le monde moderne dans son ensemble s'est éld
gné de plus en plus de l'idéal maistrien. De ce point
vue élevé bien au-dessus de l'opposition conservateur
révolutionnaires, ce monde moderne forme une déviatio
géante de la tradition universelle, et ce que l'on pourra
en s'en inspirant, reprocher aux conservateurs ordinair
c'est justement de n'être point vraiment traditionnal
tes (1).

* * *

Après un travail d'ensemble, voyons des études pl
particulières approfondissant certains points importan

(1) *Joseph de Maistre mystique*, 3e partie, chap. II et III. Cf. aus
dans notre *Thomas Morus et les Utopistes de la Renaissance*, com
dans *Primauté du Spirituel* de J. Maritain, entre autres choses, l'o
position entre le machiavélisme et le véritable réalisme de la trad
tion catholique.

:e l'histoire maçonnique du XVIIIe siècle. M. Le Forestier ravaille de seconde main, d'après les textes publiés et les ›uvrages imprimés, mais d'une façon exhaustive. M. Vulıiaud apporte des textes inédits pour la plupart et les ommente avec verve.

Le premier est tout à fait impartial et objectif; il se léclare agnostique aussi bien par rapport aux religions 'évélées que par rapport à la pseudo-religion qu'est deveıue en un sens la Franc-Maçonnerie; mais il n'est aucuıement tendancieux, entend faire œuvre d'historien pur, xpose sans juger tout en cherchant à comprendre, au noins du dehors. Le second affiche une ironie souvent ımusante, parfois légitime, mais un peu systématique et ıppuyée. Le ton où il se plaît est un péu celui du « Franıais moyen à qui l'on n'en fait point accroire », celui de M. Paul Heuzé parlant des phénomènes psychiques et de a prestidigitation. Sans doute bien des questions peuvent e résoudre avec un simple haussement d'épaules, mais les problèmes sont parfois plus compliqués. Il faut éviter le cepticisme excessif comme les excès de crédulité ou 'imagination délirante dont nous avons parlé tout à 'heure. Cette ironie n'épargne ni Martinès Pasqually (ce ui semble somme toute assez juste), ni l'amphigourique bbé Fournié (ce qui doit l'être tout à fait), ni le zélé Villermoz (dont le cas curieux mériterait une analyse plus omplète et un peu plus de sympathie), ni le Philosophe nconnu, Louis-Claude de Saint-Martin (dont les œuvres, négales mais avec des lueurs de génie, inaugurant la éaction spiritualiste contre la philosophie du XVIIIe siècle, renferment des pages que Sainte-Beuve trouvait admirables » et mériteraient, je crois, un peu plus de espect), ni même Joseph de Maistre, ce que je serais un eu tenté (l'ironie est contagieuse) de considérer comme e blasphème irrémissible (1).

(1) Je ne parlerai pas des traits dirigés contre moi-même, car il ne 'a pas nommé; et je ne lui reprocherai pas non plus de n'avoir

Les Élus Coëns qu'étudie M. Le Forestier sont d'a
leurs la même chose que les Rose-Croix lyonnais dc
M. Vulliaud dévoile certaines archives. La première dét
mination est le terme exact ; c'est le nom de l'ordre p
ticulier fondé par Martinès Pasqually, lequel eut pc
disciples Saint-Martin et Willermoz, âme de la Maçonr
rie lyonnaise et initiateur à son tour de J. de Maistre,
peu plus tard, dans l'ordre écossais de la Stricte Obse
vance Templière.

Ce Martinès est un bien curieux personnage. Ses dis
ples eux-mêmes ignoraient son origine et l'on se dema
dait s'il n'était pas juif ou portugais. Il naquit, sembl
t-il, à Grenoble vers 1727, selon le certificat de catholici
dont il dut se munir en 1772 pour se rendre aux Antill
(il mourut à Port-au-Prince en 1774) et que publ
récemment M. R. de Brimont (*Voile d'Isis*, janvier 1930).
fonda l'*Ordre des Élus Coëns*, qu'il dirigeait de Bordeau
et qui avait des ramifications à Paris et à Lyon. Dans cet
dernière ville, J. B. Willermoz, qui collectionnait tout
les initiations, en était le principal représentant. Les mer
bres de l'Ordre étaient peu nombreux. Ils se livraient
dates convenues, spécialement aux équinoxes, à des « tr
vaux » que M. Le Forestier reconstitue patiemmer
« opérations » de « magie cérémonielle à prétentio
théurgiques, ce qui laissait la porte ouverte à bien d
illusions, dit à ce propos M. R. Guénon (*Voile d'Is*
décembre 1929) ; et l'importance attribuée à de simpl
manifestations « phénoméniques », car ce que Martin
appelait les « passes » n'était pas autre chose, prouve bie
en effet que le domaine de l'illusion n'était pas dépass
Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette histoire, à not
avis, c'est ce que le fondateur des Élus Coëns ait pu

pas mentionné, en analysant *Les Sommeils* de Villermoz, que j'ava
deux ans auparavant publié une partie de ces textes, car les archiv
plus complètes qu'il a eues entre les mains constituent un ensemb
du plus haut intérêt.

roire en possession de connaissances transcendantes, lors qu'il s'agissait seulement de connaissances qui, quoique réelles, n'étaient encore que d'un ordre assez econdaire ». Loin d'être un grand initié et un grand nystique, Martinès, moins uniquement charlatan qu'un Cagliostro pourtant, ne laissa pas d'abuser de la confiance le ses disciples. Certains ne se gênèrent pas pour le dire t le traiter d'escroc. Ces disciples semblent avoir eu en général une valeur morale supérieure à celle de leur maîre. Saint-Martin s'engagea par la suite dans une toute utre voie, renonçant aux loges comme aux « travaux » nagiques, préférant la voie « intime » de la mystique pure la voie « active » extérieure. Quant à Willermoz, dont ous verrons les avatars, il est le type des chercheurs, des xpérimentateurs, des occultistes avides d'une initiation upérieure cherchée dans toutes les directions, souvent éçus et toujours pleins de bonne volonté. Joseph de Maisre ne perdait pas son sens critique et s'appuyait toujours ur la stricte orthodoxie catholique qu'il cherchait à conilier en une synthèse remarquable avec ce qu'il « trouvait e bon » dans ces ésotérismes. Les textes en question ident à nous faire mieux comprendre ce jugement des *oirées* : « Les hommes parmi lesquels j'ai eu des amis, n'ont souvent édifié ; souvent ils m'ont amusé, et souvent ussi..... mais je ne veux point me rappeler certaines choes. Je cherche au contraire à ne voir que les côtés favoables. »

Il est juste de dire que les Élus Coëns (qui payaient à ur maître des droits de réception aux grades et l'aient dans ses embarras financiers) étaient des gens désinressés. Ils ne demandaient pas à l'alchimie des trésors, même à l'astrologie la prescience de l'avenir ou à la agie la guérison des maladies ou la satisfaction de leurs nbitions ; s'ils cherchaient dans leurs opérations à évouer les esprits angéliques, c'était uniquement pour savoir ls étaient des « élus », pour « réaliser » leur élection. Les passes », hallucinations visuelles ou auditives, voire

simple « chair de poule », obtenues après de longs jeûn
prières, prosternations dans des cercles où l'on disposait
flambeaux et des noms hébreux, étaient à leurs yeux
gage de la faveur céleste de leur « réintégration » dan
plan divin. Leur désintéressement, leur ferveur et la té
cité de leurs efforts, dit M. Le Forestier, « imposent le
pect, quelque opinion qu'on puisse avoir d'ailleurs su
fond même de leur *credo* et sur le culte qui en é
l'expression ». M. Paul Vulliaud insiste plutôt sur le
ridicules. Il commente ironiquement leurs écrits, qui
semblent en effet parfois à du galimatias, plus d'aille
qu'il ne cherche à les expliquer (certains points euss
peut-être pu être éclaircis). Il met cruellement en re
l'orthographe fantaisiste de Martinès (qui abuse en e
des incorrections), et même de simples lapsus (plus excu
bles cependant puisqu'on en relève même dans son pro
ouvrage). Mais les textes qu'il révèle sont si curieux qu
lui sera malgré tout reconnaissant.

Ces textes sont ceux de la partie des archives de V
lermoz utilisées naguère par Papus (bien tendancieu
ment, et dans un sens bien différent) achetées par qu
qu'un qui les a remises pour cette publication à M. V
liaud. En complétant l'un par l'autre le livre de ce dern
et celui de M. Le Forestier l'on pourra se faire une i
assez exacte de ces Élus Coëns lyonnais, si importa
dans l'histoire maçonnique et occultiste, puisqu'ils fur
la racine de ce qu'on a appelé le Martinisme, c'est-à-d
l'extrême droite mystique des sociétés secrètes et d
théosophie de cette époque (qu'il ne faut pas confon
avec le théosophisme pseudo-oriental de Mme An
Besant, de même qu'il ne faut pas confondre le martinis
du XVIIIe siècle, qualificatif général et mouvement i
de Martinès et de Saint-Martin, dont la ressemblance
noms amena d'ailleurs une confusion, avec l'ordre ma
niste fondé artificiellement et artificieusement par Pa
à la fin du XIXe siècle).

L'on se demande d'ailleurs pourquoi M. Vulliaud app

Rose-Croix les Élus Coëns et les membres du Directoire de la province d'Auvergne (dont le siège était Lyon) du rite de la Stricte Observance, qui ne se rattachent ni les uns ni les autres aux Rose-Croix proprement dits. Il y a seulement dans certains rites maçonniques des grades qualifiés de « rose-croix », ce qui n'est pas la même chose. Le grade suprême des Élus Coëns était celui de *réau-croix*, mot mystérieux que M. Vulliaud n'élucide pas et dont le sens peut, je crois, se trouver à l'aide d'un passage du *Traité de la Réintégration* de Martinès concernant Adam (le réau-croix serait le « Nouvel Adam », réintégré dans les « prérogatives » premières, sauvé des conséquences de la « prévarication », ainsi que les Élus Coëns appelaient le péché originel).

Le *Traité de la Réintégration* est analysé longuement par M. Le Forestier (mérite-t-il une aussi longue étude?) Les *Instructions aux Élus Coëns* sont publiées par M. Vulliaud, ainsi que les *Cahiers initiatiques* et les *Sommeils*. Ces *cahiers* bizarres au style souvent inintelligible, surchargés de griffonnages et de dessins étranges, semblent le résultat d'expériences analogues à celles des spirites d'aujourd'hui. Quant aux *Sommeils* que j'ai publiés et dont M. Vulliaud donne ou résume d'autres morceaux, ce sont les procès-verbaux tenus par Willermoz des séances de la somnambule Mlle Rochette chez la « *Société des initiés* », groupe d'études particulier formé par quelques amis et parents de Willermoz.

Willermoz en effet, déçu, semble-t-il, par les « opérations » dirigées par Martinès qui n'avaient pas réalisé tous ses espoirs, et toujours avide de surnaturel, de signes et de phénomènes, eut quelques années plus tard la révélation d'une méthode bien plus facile de communication avec l'autre monde fournie par le magnétisme découvert par Mesmer et les discours des somnambules. Il se livra avec ardeur à l'étude de ces « Sommeils », lesquels, pour nous qui en avons vu bien d'autres depuis l'invention du spiritisme proprement dit, semblent d'un assez mince

résultat. Cette demoiselle Rochette, qui eut d'ailleurs un enfant entre deux « sommeils » (elle avait prédit un garçon, mais ce fut une fille), qui voyait les âmes du Purgatoire déployer des rouleaux où, sur un fond d'étoiles, des lettres d'or indiquaient les conseils à suivre, les prières à faire, les messes à célébrer pour leur repos, abusa quelque peu, consciemment ou non, de la candeur des « initiés », pionniers sans doute en un sens, mais entraînés assez loin de la métaphysique pure et de la haute théosophie qu'ils avaient visées. D'ailleurs cette seconde moitié du XVIIIe siècle « incroyant » mais non « incrédule » témoigne d'un désir éperdu de merveilleux sous des formes et avec des tendances de valeur fort inégale, comme on peut le voir dans le tableau minutieux qu'a tracé M. Auguste Viatte des *Sources occultes du Romantisme*. Les jansénistes convulsionnaires, eux-mêmes, si différents de ces théosophes inspirés plutôt par Fénelon et les mystiques, demandèrent quotidiennement pendant 70 ans (cela dura jusqu'au Consulat) des « signes » tangibles, aussi illusoires d'ailleurs que tangibles, pour justifier des passions qui nous étonnent.

ÉMILE DERMENGHEM.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les anciennes législations orientales

Les Études que M. Édouard Cuq, membre de l'Institut, édite à la Librairie orientaliste de M. Paul Geuthner (1), font revivre sous nos yeux les anciennes législations de Babylonie, d'Assyrie et du royaume hittite.

Diverses publications nous avaient livré les principales lois qui régissaient ces pays : le code de Hammourabi (dont le bloc se dresse dans une des salles du Musée du Louvre), traduit en 1902, le recueil de Lois assyriennes traduit en 1921 et le code hittite traduit en 1922. D'autres documents, exhumés de nouvelles fouilles ou extraits des musées, avaient apporté sur certains points, notamment en ce qui touche à la législation babylonienne, un supplément précieux d'information. Au fur et à mesure de ces publications, M. Cuq avait mis sa science consommée de juriste au service de l'interprétation de ces lois, et ce sont ses différents travaux, épars dans des revues, qu'il réunit en les complétant.

Avec le code de Hammourabi, on saisit la transformation subie par les institutions primitives dans une société du XXe siècle avant notre ère. « La population devenue sédentaire et adonnée à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. La propriété de tribu s'est transformée en propriété privée ; l'achat de la femme n'est plus une con-

(1) *Études sur le droit babylonien. Les lois assyriennes et les lois hittites.* Paris, Geuthner, 1929; gr. in-8° de VII-522 pp.

dition essentielle du mariage ; la vengeance du sang a fai place, soit à des compositions en nature, soit à des com positions pécuniaires, calculées d'après un tarif fixé par l loi ; la juridiction civile s'est substituée à celle qui s'exer çait dans les temples sous l'inspiration des dieux. Au temps de Hammourabi, le droit babylonien donne l'im pression d'une législation déjà avancée ; le sentiment de l'équité y a pénétré profondément. La protection du fai ble contre le puissant se manifeste dans les rapports du patron et de l'ouvrier : engagé au mois, l'ouvrier a droit à trois jours de repos ; engagé à l'année, il a droit à dix jours de congé. »

Ces lignes de M. Cuq résument à très grands traits quelques-unes des sections où se meut à l'aise son sens juridique, très avisé et très judicieux ; grâce à son interprétation, soucieuse des nuances, et à sa grande clarté d'exposition, le lecteur le moins préparé à pénétrer dans une société si différente de la nôtre peut suivre la vie de ces populations de Sumer et d'Accad, fixées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, deux mille ans avant notre ère.

Les lois assyriennes se rapportent à la période qui précède l'an 1100 avant J.-C. « Elles ont un quadruple objet : le mariage, la propriété, le gage, les crimes et délits. Elles donnent incidemment quelques renseignements sur l'organisation de la justice et les modes de preuve. On y trouve même une indication intéressant l'histoire de la chirurgie : la ligature des vaisseaux et des artères, dont on attribue ordinairement l'invention à Ambroise Paré, le grand chirurgien français du XVIe siècle, était pratiquée en Assyrie 12 à 14 siècles avant notre ère. »

Le dernier chapitre de l'ouvrage de M. Cuq est consacré à la jurisprudence qui était en usage au pays de Hattou. Le peuple hittite était formé d'éléments très divers : il avait pénétré en Anatolie, au sud et dans la boucle de l'Halys, vers l'an 2000. Ses conquêtes s'étaient étendues en Syrie et dans le nord de la Mésopotamie ; quelques-unes de ses familles s'étaient même fixées dans le pays de

Canaan où on les retrouve au temps d'Abraham sous le nom biblique d'Héthéens. La langue de ces conquérants est une langue indo-européenne ; on lui a donné le nom du pays du Hattou ; en réalité il faudrait lui restituer son véritable nom de langue nêsite et non de langue hittite ; le déchiffrement de cette langue, longtemps inconnue, a été rendu possible par les découvertes des tablettes faites à Bughaz-Keoi en 1906. C'est M. Frédéric Hrozny, professeur à l'université tchèque de Prague, qui a donné la traduction du code hittite en 1922. Le code hittite est conservé sur des tablettes qui sont du temps où le royaume de Hattou était parvenu à son apogée, le XIIIe siècle ; mais la première rédaction en est plus ancienne de plusieurs siècles. La jurisprudence hittite n'est pas complète ; elle ne vise que les usages qu'elle prétendait imposer, laissant subsister des coutumes différentes, régissant les éléments très disparates du peuple hittite.

En terminant sa préface, M. Édouard Cuq rend hommage aux travaux du P. Vincent Scheil. Ces travaux ont contribué, dans la plus large mesure, aux progrès qui se sont accomplis depuis un quart de siècle dans l'explication des textes cunéiformes. Le P. Vincent Scheil, écrit M. Cuq, « a le premier déchiffré et traduit les lois de Hammourabi avec une maîtrise incontestée. Il contribue chaque jour à l'avancement de la science dans le domaine de l'Assyriologie par son enseignement à la Sorbonne, par la publication de textes nouveaux accompagnés de précieux commentaires, par son empressement à mettre à la disposition de ceux qui le consultent les trésors de sa vaste érudition. C'est pour moi un devoir de lui témoigner ma reconnaissance en lui dédiant ce livre. Il voudra bien en agréer l'hommage à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance ».

Le Saulchoir.

P. Synave, O. P.

Un animateur de la jeunesse au XIIIe siècle

Après dix années d'apostolat dans le Languedoc (1205-1215), saint Dominique, d'entente avec l'Église romaine, avait constitué l'Ordre des Prêcheurs avec une précision étonnante et une pareille rapidité. Avec une poignée d'hommes, il avait réalisé ce qui paraissait impossible. A sa mort (6 août 1221), la haute finalité de l'Ordre et les moyens propres à l'atteindre étaient fermement fixés, et déjà l'institution nouvelle s'étendait sur toute l'Europe.

Cependant, si claire qu'ait été l'idée de Dominique, et si vigoureuse la force de propulsion imprimée à son œuvre, quatre ans seulement s'étaient alors écoulés depuis que, le 15 août 1217, il avait dispersé, de Toulouse, par la chrétienté, le petit groupe de ses premiers disciples, et, si l'œuvre était des mieux venues, elle restait encore fragile à raison de sa nouveauté.

Le fondateur a cherché à recruter, non seulement des clercs aptes à mener la vie apostolique qu'il vient d'établir le premier dans l'Europe chrétienne, mais encore, avec la prévoyance qui le caractérise, des lieutenants capables de le seconder dans la haute administration de l'Ordre, et, au besoin, de lui succéder.

Déjà, dans la désignation du premier et unique abbé des Prêcheurs, Matthieu de France, fondateur du couvent Saint-Jacques à Paris, on pressent comme une pensée d'investiture pour l'avenir; mais c'est surtout en Réginald, doyen du Chapitre de Saint-Aignan d'Orléans et ancien professeur de l'Université de Paris, que Dominique croit avoir trouvé son double, tant pour l'ardeur apostolique que pour l'art du gouvernement, et à la puissance d'attraction sur la jeunesse des écoles.

Après avoir opéré des merveilles à Bologne, Réginald s'en vient continuer son œuvre à Paris sur le champ d'action qui lui est depuis longtemps familier : mais là, presque dès son arrivée, il succombe. Il a eu le temps cependant d'accueillir dans la nouvelle milice des Prêcheurs un maître célèbre de

l'Université, qu'avait remarqué Dominique lors de son passage à Paris l'année précédente (1219) : Jourdain de Saxe.

C'est cet homme, qu'après la disparition du grand fondateur, le Chapitre général des Prêcheurs, tenu à Paris en 1222, unanimement va placer à la tête de tout l'Ordre, bien qu'il n'en porte l'habit que depuis deux ans et quelques mois, tant sa prédestination paraît à tous manifeste. Aussi n'est-ce pas une simple succession chronologique que la substitution de ce Saxon au Castillan Dominique : c'est une continuation, une intensification de l'œuvre entreprise.

Doués l'un et l'autre d'une égale ardeur d'apostolat et d'une connaissance exacte des besoins de la société chrétienne de leur temps, Dominique et Jourdain ont aussi en commun, chose exceptionnelle chez les initiateurs religieux d'alors, une culture doctrinale qui leur permet de réaliser au pied de la lettre le programme que comporte le titre officiel de leur Ordre.

L'*Ordo Praedicatorum*, que la tradition ecclésiastique et même le droit canon depuis Innocent III, identifient avec l'*Ordo Doctorum*, représente l'activité et l'autorité enseignante de l'Église, soit à l'égard du peuple chrétien, soit à l'égard des clercs députés eux-mêmes à la conduite des fidèles. En imposant ces titres et les obligations qu'ils impliquent à l'institution dominicaine, pour assurer, par elle, un apostolat doctrinal efficace, l'Église romaine avait ouvert une carrière immense aux nouveaux Prêcheurs, et l'étendue de l'entreprise n'avait d'égal que le nombre et la gravité des obstacles à vaincre.

Lorsque, hâtivement, Jourdain de Saxe fut élu maître général de l'Ordre, il y occupait déjà une place importante avec le gouvernement de la province de Lombardie.

C'était maintenant, tout d'un coup, la mise d'un homme en présence d'un champ immense. Jourdain le regarda avec sérénité et résolution. Il ne pouvait ignorer la multiplicité et le danger des écueils qui surgiraient sur la route; mais il s'ingénierait à leur faire face et à les surmonter. Il avait, comme Dominique, la foi qui transporte les montagnes, et aussi l'espoir des grands concours qui ne lui manqueraient point, avant et par-dessus tout celui de l'Église romaine. Sans présomption, il pouvait aussi compter sur lui-même. L'expérience des hommes, et un premier essai de gouverne-

ment; une parole persuasive à l'envi de nulle autre; une grande dextérité dans la conduite des affaires, c'était là des motifs d'encouragement ; et, si la modestie du nouveau maître général lui laissait quelque doute sur sa valeur personnelle, les membres du chapitre général de 1222 qui l'élevèrent à la dignité de Chef ne se méprirent pas sur les dons que la nature et la grâce avaient impartis à l'ancien maître ès arts de l'Université de Paris.

La vie de Jourdain de Saxe est commandée par les exigences de sa charge : confirmer et promouvoir intensément une institution qui, la première dans la suite des siècles chrétiens, s'est vouée spécialement à l'évangélisation des fidèles, à celle des infidèles, et à l'enseignement des sciences sacrées.

Dans l'Ordre des Prêcheurs, le point central de la vie commune est le chapitre général annuel qui légifère, ordonne, corrige, tandis que le maître général assure l'exécution des initiatives et de toutes les mesures prises par l'assemblée souveraine. Deux chapitres seront généralissimes sous le gouvernement de Jourdain de Saxe et tous deux tenus à Paris en 1228 et 1236, les seuls que l'Ordre ait connus. Ils sont les témoins de l'intense activité qui, à ces moments, pénètre la vie dominicaine : ils ont en effet pour but de hâter exceptionnellement l'élaboration des lois que réclament la croissance et les rapides progrès de l'Ordre.

Au temps de Jourdain, les chapitres généraux se tiennent encore alternativement à Paris et à Bologne, aux fêtes de la Pentecôte ; et ils constituent comme les deux foyers qui règlent et commandent les grands déplacements du maître général, puisqu'il doit, à moins d'empêchement absolu, les présider chaque année.

Paris et Bologne sont d'ailleurs, depuis la naissance des Prêcheurs, les deux principaux théâtres de leur activité, parce que c'est là que se sont concentrées, plus qu'ailleurs, les écoles de la chrétienté au cours du XIIe siècle : et c'est du monde lettré, de la cléricature, que les Prêcheurs tirent la meilleure partie de leurs recrues. C'est pourquoi Jourdain de Saxe consacrera régulièrement, chaque année, un temps notable à évangéliser les universitaires et à attirer un grand nombre d'entre eux, maîtres et étudiants, dans les rangs de l'Ordre. Et si une grève scolaire éloigne les étudiants, soit de Bologne, soit de Paris, Jourdain ira les rejoindre et les conquérir aux lieux mêmes où ils ont émigré. Les contem-

porains estiment à un millier le nombre des recrues qu'il a amenées à la vie dominicaine. C'est sous son gouvernement que les Prêcheurs, incorporés comme étudiants à l'Université de Paris dès leur première installation dans cette ville en 1217, y obtinrent, une dizaine d'années plus tard, deux chaires de théologie; et c'est Jourdain lui-même qui institua à Paris l'usage des Conférences religieuses du soir pour les jeunes gens des écoles, les dimanches et jours de fêtes.

Au travail de recrutement de sa famille spirituelle, le nouveau maître des Prêcheurs ajoute celui de son établissement à travers la Chrétienté. Il n'a pu vraisemblablement visiter toutes les maisons existantes avant son élection ou fondées sous son généralat; mais par ses relations personnelles il a préparé en bien des cas l'installation des Prêcheurs en des villes où leur prédication n'avait pas encore été entendue. Il a, en beaucoup de lieux, surveillé les débuts, soutenu les courages, écarté les difficultés. S'il n'eût tenu qu'à lui, aucune province n'eût échappé à la présence de son zèle et de son dévouement.

Nous le savons assez quand nous le voyons périr dans un naufrage près de Ptolémaïs (1237) pour avoir voulu porter à ses fils de la Terre-Sainte la consolation de sa visite et le bénéfice de sa sagesse.

La documentation historique relative à la vie du Bienheureux Jourdain de Saxe ne nous permet pas seulement de prendre connaissance de l'œuvre multiforme accomplie par lui; elle nous fait entrer assez avant dans l'intimité de sa personne, chose rare même pour les hommes célèbres de son temps. Nous devons en grande partie ce privilège à l'importante série de lettres de lui qui nous a été conservée. Malgré leur brièveté relative, ces missives sont riches d'informations historiques, et elles nous révèlent les replis profonds de l'âme de leur auteur, ses qualités, son caractère. On sent, au travers de ses conseils de direction, l'intensité et la fermeté de sa foi religieuse, son détachement des choses de la terre et ses célestes aspirations, l'affection solide et émue qu'il a vouée à ses filles spirituelles et à ses amis. C'est Jourdain de Saxe qui nous a laissé la première collection de lettres de direction adressées à une femme (la Bienheureuse Diane d'Andalo) dans l'Europe chrétienne. A ce titre, il marque une date.

On aimerait connaître l'état de la culture intellectuelle de cet universitaire qui en a amené tant d'autres à l'Ordre des Prêcheurs; mais nous nous heurtons ici à un gros problème. Il n'est pas difficile de juger de la formation littéraire de Jourdain de Saxe, dans la mesure où il faut entendre cette expression au XIIIe siècle. C'est dans son *De Initiis Ordinis Praedicatorum*, consacré à l'histoire de saint Dominique et aux premiers lustres de son institut, que Jourdain se révèle comme un maître dans l'art de la composition. La belle ordonnance de cette œuvre, la sobriété et l'allure rapide de l'exposé, la pureté du style, l'élégance de la rédaction, placent notre auteur, au point de vue de la perfection de la forme, bien au-dessus de la plupart de ses contemporains, et, en tous cas, des multiples historiens que saint Dominique a trouvés dans le siècle qui a suivi sa mort. Avec le second maître général des Prêcheurs, nous sommes en face d'un remarquable lettré.

Mais, si Jourdain de Saxe est un écrivain de goût, un maître de l'*Ars dictaminis*, comme on disait de son temps, est-il aussi le grand mathématicien de son époque ? On n'en pourrait douter si l'on devait identifier Jourdain de Saxe avec Jordanus Nemorarius, ainsi que le veulent généralement les historiens des sciences et les critiques, surtout en Allemagne. Dans ce cas on s'expliquerait plus aisément le développement exceptionnel pris par l'Ordre des Prêcheurs au XIIIe siècle, non point dans les sciences théologiques et philosophiques, ce qui découlait directement de sa vocation, mais dans les sciences proprement dites; et l'on suivrait clairement une filiation qui irait de Jourdain de Saxe à Albert le Grand, à saint Thomas d'Aquin et au Prêcheur géomètre Guillaume de Moerbœke, pour ne désigner que les sommets.

PIERRE MANDONNET, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).